This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES · 1817

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES · 1817

LES SIX BARONS

DE

SEPTFONTAINES

LES SIX BARONS

DE

SEPTFONTAINES

PARIS — IMPRIMERIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE — 9994

DURANTY

LES SIX BARONS

DE

SEPTFONTAINES

GABRIELLE DE GALARDY — BRIC-A-BRAC

UN ACCIDENT

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE SAINT-GERMAIN, 13

1878
Tous droits réservés

848
D951si

896584-190

LES SIX BARONS DE SEPTFONTAINES

I

Près de Pressigny, petite ville du centre de la France, se trouve le château de Septfontaines.

Il y avait jadis, paraît-il, sept sources dans le parc de ce château. Aujourd'hui elles sont toutes taries, on ne sait même plus leur ancien emplacement.

On parle bien souvent dans le pays du baron Serge de Septfontaines, de la baronne sa femme et de leurs sept fils. On l'appelait le *grand baron*, à cause de sa taille et de sa force. Tous ses fils furent construits sur le même modèle que lui, tous grands, roux, osseux, vigoureux et de teint frais, ayant la voix pareille, la démarche semblable.

La province, qui, à un respect affecté pour la

noblesse, joint quelque peu d'irrévérence et de familiarité, s'égaya plus d'une fois aux dépens de cette formidable famille. Elle classa les sept descendants du *grand baron* en deux *fournées*. Voici pourquoi : dans les quatre premières années de leur mariage, le baron Serge et la baronne eurent quatre fils ; puis il s'écoula un intervalle de huit ans sans qu'un nouveau rameau poussât sur le tronc; puis, en quatre années, trois fils vinrent encore au monde. De sorte qu'à présent, dans le canton de Pressigny et même dans tout le département, on dit très-sérieusement : les barons Guillaume, Gaston, Marc et Raoul, sont (ou étaient) de la première fournée, et la seconde fournée se compose des barons Ferdinand, André et Christian.

Le grand baron limita très-strictement, prétend-on, la vie et l'éducation de ses fils entre ces deux pôles : la messe et la chasse. Tous les gens du pays se souviennent encore avec enthousiasme du grand baron et de sa meute de fils galopant à travers les plaines et les bois, depuis M. le baron Guillaume, l'aîné, qui avait vingt-six ans, jusqu'à M. le baron Christian, qui n'avait que dix ans et qui courait intrépidement derrière les autres sur un poney.

On ne remuait pas précisément beaucoup d'idées au château de Septfontaines, et de même que le baron Serge avait transmis à ses fils son type corporel, son empreinte spirituelle se marqua très-fortement sur eux.

Il y eut cependant deux exceptions dans le

nombre. Le baron Gaston, qui était le second, ayant fait une chute de cheval très-grave, en reçut une secousse qui modifia chez lui le tempérament originel. Le dernier des sept, également, le baron Christian, échappa en partie au moule commun.

Les barons de Septfontaines eurent l'audace physique beaucoup plus grande que celle des pensées. Leur père leur enseigna l'horreur de Paris, sans se douter du reste que cette horreur les faisait soupirer en secret pour le gouffre de perdition. Rien n'était plus doux, plus docile que tous ces grands diables qui passaient leur vie à risquer de se casser le cou. Devant les femmes, rien de plus embarrassé, de plus gauche, de plus tremblant que ces géants, qui ne retrouvaient un peu d'aplomb qu'auprès des servantes de ferme ou d'auberge.

Ce qui contribua à les maintenir dans la crainte et l'ignorance des femmes fut le mariage de leur aîné, le baron Guillaume. Il épousa une voisine de campagne, Mlle Eléonore de Sergis, grande et forte jeune fille, amazone et chasseresse, ne redoutant pas le vin blanc du terroir, bruyante, très-bonne personne d'ailleurs, mais qui fut un camarade de plus dans la bande, un beau-frère plutôt qu'une belle-sœur.

Seul le baron Gaston, non sans être blâmé par toute la maison, se décida, au bout de quelques années, à courir le monde et se fixa à Paris. Son accident de cheval ne lui permettait plus de chasser, et on le trouvait *original* : il y eut donc des

circonstances atténuantes pour une détermination aussi excessive que la sienne.

Le baron Raoul, quoiqu'il ne fût que le quatrième par rang d'âge, se maria le second. Il épousa une demoiselle Hamelin, d'une famille du département, et qui lui apporta trente mille livres de rentes. L'affaire, traitée par des amis communs, n'amena aucune particularité intéressante.

Mais une catastrophe changea toute l'existence de la famille. Au retour d'une effroyable chasse au marais, où le baron Guillaume et son père restèrent dix heures dans l'eau, ils furent pris tous deux d'une fluxion de poitrine et moururent à quelques jours de distance. Une maladie emporta l'année suivante la baronne Raoul, que la mère des sept barons suivit d'assez près au tombeau. Ces grands vides, se succédant coup sur coup, brisèrent toutes les habitudes au château de Septfontaines, y jetèrent le désarroi. Les instances du baron Gaston, devenu l'homme d'expérience de la famille, décidèrent tous les survivants soit à voyager, soit à venir à Paris, qui, selon Gaston, n'était pas un foyer d'abomination aussi terrible qu'on se le figurait.

La prétendue expérience du baron Gaston, dont la naïveté ne le cédait pas beaucoup à celle de ses frères, eut de l'influence sur le mariage de deux d'entre eux.

Ayant emmené aux eaux ses frères André et Ferdinand, il arriva que quelques velléités romanesques, restes des feux assoupis de la jeunesse,

se réveillèrent dans leurs cœurs, et deux étrangères ayant montré plus de bonne volonté que toutes les autres dames, en aidant les deux messieurs de Septfontaines à surmonter leur timidité, ceux-ci en furent si reconnaissants qu'ils demandèrent la main des deux demoiselles.

L'une était une Irlandaise très-belle, mais pauvre, de famille titrée du reste, nommée Sarah O'Tullin. L'autre était une Allemande à la fois poétique et mystique. Elle s'appelait Héléna de Dornheim, et se trouvait aux eaux avec ses frères les comtes Jean et Frédéric de Dornheim; elle était laide et plus ridicule que séduisante, mais non dépourvue de fortune.

Le baron André épousa Sarah O'Tullin, et le baron Ferdinand épousa Héléna de Dornheim. Celle-ci étant protestante, il y eut quelques difficultés à arranger les choses, mais on y parvint. La famille de Septfontaines ne sut qu'après coup que Mlle de Dornheim n'appartenait pas à la religion catholique. On se résigna parfaitement à accepter le fait accompli.

Enfin, quatre ans après, une jeune personne active, remuante, très-laide elle aussi, ayant une dot de deux cent mille francs, et impatiente de se marier pour acquérir la liberté, jeta son dévolu sur le baron Marc, qui fut aussi touché d'être choisi par Mlle Elisabeth d'Andrigny que ses frères avaient été émus par les avances des deux étrangères.

Les six barons de Septfontaines avaient eu cha-

cun 15,000 livres de rentes après la mort de leur père et de leur mère; le seul célibataire Gaston croquait son avoir; les autres conservaient le leur avec un esprit d'ordre tout provincial.

Des événements qui survinrent montreront plus intimement tous ces personnages.

La tante des Septfontaines, Odette d'Aclou, vieille demoiselle, sœur de leur mère, venait de mourir, laissant une soixantaine de mille livres de rentes.

Les Septfontaines, leurs cousins les d'Aclou, puis les Royaupierre, alliés d'une part aux d'Aclou, de l'autre aux Septfontaines par les Sergis (la sœur de la baronne Guillaume ayant épousé un Royaupierre), étaient appelés à partager la succession.

Grande affaire déjà et très-menaçante, mais qui n'était rien auprès de celle du mariage du baron Christian.

Le baron Christian s'unissait à Séraphine Banchu, cantatrice d'un certain renom dont il était éperdument épris.

Le baron Christian avait trente-neuf ans, Séraphine en avait quarante et un. Toute la famille, sauf le baron Gaston, désapprouvait cette union. Le baron Christian ne cédait pas. Ses bans étaient publiés.

II

Les barons mariés étaient absolument dominés par leurs femmes. Quant au baron veuf, Raoul, son existence se résolvait uniquement en rhumatismes et en manies.

Elisabeth la baronne Marc, et Héléna la baronne Ferdinand, détestaient Sarah la belle baronne André ; leur laideur ne pardonnait pas à sa beauté, que son mari vantait constamment.

Elisabeth et Héléna ne s'aimaient pas non plus; cependant leurs caractères présentaient quelques points de contact qui pouvaient les unir dans certaines circonstances.

Elisabeth, d'humeur dominante et tracassière, élevait tout à la hauteur d'une affaire, enragée pour tirer mille tripotages, mille conciliabules, mille brouilles, mille questions d'intérêt, de dignité, de principes, d'un grain de mil. Le baron Marc passait son temps à faire des commissions de toute sorte pour sa femme.

Protestante zélée, formant à elle toute seule une secte, vêtue d'une toilette qui tenait du costume méthodiste et de celui d'une chanoinesse catholique, Héléna n'était préoccupée que de convertir ceux qui l'entouraient, et elle faisait le siége de son mari

Ferdinand, qu'elle attirait savamment peu à peu dans les lacs de ses pratiques pieuses.

Quant à la belle Sarah, elle songeait toujours à ses trois sœurs restées en Irlande, si belles et si pauvres, et elle se désolait de ne pouvoir les marier. Il lui semblait qu'en France il lui serait plus facile de les établir, et sans s'en douter, accédant aux désirs de sa femme, le baron André consentait à devenir agent matrimonial. Il convint avec Sarah qu'un jour ou l'autre on ferait venir à Paris Ginevra, Ellen et Livia. La belle Irlandaise était la tendresse même, et lorsqu'elle parlait de la moindre chose, sa voix avait un ton de supplication touchante. Aussi, quand elle invoquait pour sa propre famille le secours de son mari, celui-ci était-il profondément ému de la bonté de cette âme. Elle se plaignait souvent de la différence de fortune qu'il y avait entre son ménage et ceux de ces deux laiderons (quelquefois en grande gaieté ou en grande douleur, elle disait guenons) d'Élisabeth et d'Héléna, et elle conseillait à André de jouer à la Bourse.

Sarah insistait d'autant plus pour qu'on fît venir ses trois sœurs, qu'elle avait compté sur Christian comme époux de l'une d'elles, et que la publication des bans de l'union avec Séraphine Banchu déconcertait ses combinaisons.

On en était au milieu de ces incidents, de ces projets ou de ces dispositions, lorsque vint le jour d'un dîner auquel Élisabeth convoquait tous ses

beaux-frères et toutes ses belles-sœurs, à l'exception de Christian, qu'elle voulait qu'on traitât en brebis galeuse.

La gigantesque baronne Guillaume était immense dans sa toilette de velours noir; la petite, mince, sèche Élisabeth, dont le menton carré, les lèvres pincées, les pommettes osseuses, les sourcils droits, le nez pointu, renfermaient plus de volonté qu'il n'y en avait dans les autres personnes réunies, la petite Élisabeth, très-élégante avec son costume de satin noir relevé de rubans couleur feu, et orné de légères garnitures de blondes, contrastait avec elle; de même que Sarah, par ses formes riches et souples, enveloppée de mousselines blanches et bleues, flottantes, aériennes, qui laissaient voir ses beaux bras nus et s'entr'ouvraient un peu au haut de sa poitrine de lait, contrastait avec Heléna, serrée dans une robe de soie brune, à peine égayée d'un petit col plat sous lequel passait un large ruban gris terminé en pointe comme le cordon d'un ordre de chevalerie, et portant sur ses cheveux blond pâle un petit bonnet blanc à trois pièces, bordé seulement d'une ruche étroite comme le doigt, bonnet pareil à celui des petits enfants.

Les grands yeux un peu vides de Sarah semblaient toujours regarder en Irlande, prétendait Élisabeth; attachée, en effet, à l'idée fixe de faire prospérer sa famille, Sarah était la seule personne en état de tenir en échec, grâce à cette idée fixe, la volonté active de la baronne Marc. Quant à

Héléna, ses yeux bleu clair en faïence, un peu éteints, indiquaient une personne repliée sur elle-même, capable d'efforts prolongés, mais lents, et qui se contentait de rester maîtresse de son for intérieur, si elle rencontrait trop d'obstacles dans ses tentatives au dehors.

Le dîner se passa tranquillement. Il fut un peu froid, chacun attendant évidemment quelque incident inévitable; on causa de sujets divers, puis on revint dans le salon.

On servit au baron Raoul sa tasse de camomille, on le laissa émietter sur le tapis une grosse mie de pain qu'il rapportait de la table; on déroula un écran entre lui et le feu, pour ne laisser arriver jusqu'à ses rhumatismes qu'un degré voulu de chaleur; enfin on attendit que son valet de chambre lui eût frotté les omoplates et le bras droit.

Il y eut alors un moment de silence, et les regards se tournèrent vers Élisabeth et vers le baron Gaston.

Lequel des deux commencerait?

La baronne Marc, elle aussi, se mit à regarder Gaston, qui à son tour regarda tout le monde et mordilla sa moustache.

— Eh bien! Gaston, dit enfin Élisabeth d'une voix nette, sonnant comme un coup de marteau de commissaire priseur, vous ne plaidez donc pas pour vos protégés?

Il secoua la tête.

— Nous avons toujours été très-unis, dit-il : il serait fâcheux que la désunion commençât.

Les trois barons mariés baissèrent imperceptiblement le front.

— A qui la faute? répliqua Élisabeth.

— Mon Dieu! reprit-il avec quelque embarras, la femme de Christian peut n'être pas admise dans vos rangs... mais...

— Mais quoi?

— Elle n'a pas une mauvaise réputation, c'est une honnête femme...

— Une actrice, une honnête femme!...

— Positivement celle-là!... Et, tout en la laissant un peu à l'écart, ce à quoi elle s'attend d'ailleurs....

— Vous êtes son confident?

— Que voulait dire Gaston? demanda le baron Raoul.

— On pourrait fort bien ne pas se brouiller avec Christian et ne pas le mettre en quarantaine, ainsi que ces dames en proclament l'intention.

— Guillaume! dit Élisabeth, qui appelait toujours ainsi la gigantesque baronne, j'en appelle à vous! Christian est un fou qui nous compromet.

— C'est un enfant, un pauvre enfant, dit la baronne Guillaume, qui ne voyait toujours que le petit Christian, âgé de dix ans.

— Quant à Gaston, reprit Élisabeth, je ne sais pas s'il a bien le droit de venir nous faire la leçon...

— Hum! murmura le baron Raoul.

Gaston rougit beaucoup, sachant qu'on faisait allusion à sa conduite qu'on avait toujours taxée de désordonnée.

— Mais, reprit-il, je n'invoque que les liens d'affection, de famille, qu'il ne faut pas briser...

— Ah! s'écria Elisabeth avec feu, ah!... et qui donc attaque cette affection, ces liens, si ce n'est Christian ? A une époque où les rangs se mêlent dangereusement, il ne craint pas de nous compromettre, de nous déshonorer. Il veut amener une comédienne, une femme perdue à côté de nous... Je n'ai qu'à citer nos alliances, en vérité, pour que chacun de nous frémisse d'indignation contre un membre de la famille tél que Christian... Voyons, Guillaume, que diront les Sergis et les Royaupierre, et les Arguentes, de qui vous êtes venue aux Septfontaines ? Et vous, Héléna, les comtes de Dornheim ne seront-ils pas fondés à nous demander compte et raison de vous avoir fait asseoir à côté d'une femme de théâtre ?

— Il y a des rois qui en épousent... marmotta Gaston.

— Et les O'Tullin, Sarah ? Et les miens, les d'Andrigny ? et les d'Aclou ? les Hamelin eux-mêmes, qui descendent d'anciens échevins de Dijon ? Tous ne seront-ils pas froissés. Mais, messieurs, savez-vous que toutes ces familles pourraient se plaindre de ce que les Septfontaines les ont trompées, et elles n'auraient pas donné leurs filles à ceux-ci si elles avaient prévu qu'un de vous se mésallierait si bassement, si indignement.

L'éloquence de la baronne Marc aurait tenu toute l'assemblée terrassée, si Sarah, qui pensait à

sa sœur Ellen, excellente harpiste et cantatrice, n'eût murmuré d'un ton douloureux :

— Christian aime beaucoup la musique.

Elisabeth bondit, surprise de cette interruption dont elle n'avait pas la clef.

— Quoi ? qu'est-ce que c'est ? que voulez-vous dire ? s'écria-t-elle ; encore des idées irlandaises ? les bardes ? les druidesses ?

— Non, dit mélodieusement la belle baronne André, ce que j'ai dit n'a pas trait à vos chaleureuses paroles...

— Alors il ne fallait pas le dire, repliqua avec humeur Elisabeth, qui avait perdu le fil de ses idées.

— Enfin, reprit le baron Gaston, en glissant ses paroles, j'abandonne la femme, mais Christian ?

— Christian doit être rejeté de notre sein, dit fortement Elisabeth.

— On aurait pu convertir... la... dame, murmura Héléna.

— A quoi ? La mettre aux Repenties, voulez-vous dire ?... Je vois avec peine que vous montrez tous de la faiblesse, reprit la baronne Marc. Il ne faut pas faire de concessions. Peut-être, en nous voyant résolus à le repousser, Christian renoncera-t-il à son indigne mariage, et il nous bénira plus tard...

Le baron Gaston hocha la tête.

— Eh bien ! dit-elle, il en sera châtié comme il le mérite. Et c'est au moment où nous allons

engager la lutte contre les d'Aclou, contre nos cousins, à propos du testament de notre tante Odette, c'est au moment où toute la famille doit faire corps pour soutenir cette lutte...

— Mais c'est vous qui vous êtes mis ce procès en tête, interrompit le baron Gaston.

Elle étendit la main comme pour l'écarter, et, sans répondre à son attaque adroite, elle continua avec la même impétuosité :

— C'est à ce moment qu'on nous affaiblit, qu'on perd notre cause aux yeux de la magistrature en nous souillant, en nous montrant comme une famille capable de se déconsidérer, capable de déportements ! Eh bien ! nous guérirons héroïquement le mal ; nous répudierons ceux qui les soutiennent.

Le baron Gaston pâlit et se leva.

La baronne Guillaume vint à la baronne Marc :

— Vous avez admirablement parlé, Elisabeth. Je vous approuve et je ne verrai plus ce petit malheureux de Christian. Quant à Gaston, s'il s'entête, tant pis pour lui !

Le baron Gaston parut tout à fait effaré de la tournure que prenaient les choses.

— Notre bonne Guillaume a pris l'initiative, dit Elisabeth ; il faut que chacun s'engage hautement et personnellement.

Les barons, qui n'avaient soufflé mot jusque-là, s'agitèrent avec embarras sur leurs fauteuils.

— Ferdinand ! dit Elisabeth d'un ton impératif, prononcez-vous !

Le baron Ferdinand regarda sa femme d'un air de détresse. Un léger signe de tête d'Héléna lui indiqua qu'il fallait acquiescer.

— J'adhère aux paroles de la baronne Guillaume, dit-il.

— Il est entendu qu'on ne recevra plus Christian, reprit Elisabeth.

— Oui, oui, dirent toutes les voix, mais sans un vif accent de résolution.

— Quant à Gaston, c'est à lui de voir s'il est avec nous ou contre nous.

— Mais, moi qui suis venu dans le désir d'amener la réconciliation, il me semble étrange d'en être la victime, s'écria-t-il.

— Comme vous voudrez ! ajouta froidement la baronne Marc.

— Enfin je ne vous en parlerai plus. Soyez satisfaits.

— Ce n'est pas assez !

— Ah ! ma belle-sœur, c'est trop !

Le baron Gaston prit son chapeau et s'en alla.

Un hum ! du baron Raoul accompagna la sortie de son frère.

On continua pendant assez longtemps encore à déplorer la conduite de Christian et à s'exciter mutuellement à une énergique attitude envers lui, de même qu'à blâmer Gaston de sa faiblesse pour son jeune frère.

Sarah profita de ce qu'enfin ce grand sujet d'en-

tretien se trouva terminé pour dire tout bas au baron André :

— Eh bien ! n'allez-vous pas faire votre demande à votre frère Raoul, avant qu'il ne se mette au whist ?

Le baron André attira donc son frère à l'écart.

— Raoul, il faut que tu me prêtes 6,000 fr. Je suis obligé d'héberger les trois sœurs de ma femme qui vont bientôt arriver d'Irlande. Elles n'ont pas de fortune, et je me dois de les maintenir sur un pied convenable pendant leur séjour en France...

Le baron Raoul consentit au prêt.

Bientôt, au moment où le whist allait commencer, le baron Ferdinand et Héléna se levèrent pour partir.

— Déjà? dit Elisabeth.

— Oui, répondit Ferdinand ; nous avons nos cantiques à répéter.

Il s'était arrêté d'abord, averti par un coup d'œil mécontent d'Héléna, puis avait pensé que le mieux était d'achever la phrase...

Lorsqu'ils furent partis :

— Il faut surveiller l'Allemande, dit Elisabeth ; elle travaille à attirer Ferdinand au protestantisme.

Une profonde consternation régna dans le salon à l'annonce de cette nouvelle perturbation.

Un peu après, le baron Raoul ayant demandé à la baronne André :

— Sarah, vers quelle époque arrivent donc vos sœurs ?

— Vos sœurs viennent à Paris ! s'écria Elisabeth, en personne qu'un pétard a surprise.

Et lorsque André et Sarah furent partis à leur tour :

— Gare à l'invasion irlandaise, dit la baronne Marc ; il faudra veiller de ce côté-là aussi.

— Je vous aiderai, Elisabeth, s'écria la baronne Guillaume.

— Hum ! répéta le baron Raoul, qui ne parlait que lorsqu'il s'agissait de la chasse ou du roi.

III

Le baron Christian avait plus d'esprit que ses frères. Il tenta d'entamer ce corps de bataille imposant formé contre lui.

L'immense baronne Guillaume gardait une certaine influence sur les barons de Septfontaines, et parce qu'elle était la veuve de leur aîné, et parce qu'elle était la première femme apparue parmi eux. Mais Christian savait aussi que la petite Elisabeth menait par le bout du nez son énorme belle-sœur.

Il alla voir Guillaume, qui, dans sa grande robe de chambre-peignoir-douillette, se dressa comme une tour lorsqu'il se montra.

— Ah ! tu as donc capitulé, mauvais sujet? dit-elle.

— Du moins je voudrais négocier, répliqua Christian. J'espère bien, ma bonne Guillaume, que vous prendrez en pitié votre petit Christian.

— S'il cesse de faire le garnement !

— J'avais préparé mon cadeau de noces pour vous : cette petite victoria que vous me montriez un jour chez Ehrler, basse, fine, d'un vernis incomparable. Vous la ferez voler comme un papillon en la menant en tandem...

Les yeux de la baronne s'allumèrent. Sa passion était de conduire elle-même sa voiture et par-dessus tout de mener un attelage en tandem, c'est-à-dire à deux chevaux, dont l'un est devant l'autre : opération des plus délicates.

— Mais... murmura la baronne, avant le cadeau il y a une...

— Qui donc aura de l'indulgence pour moi, si ce n'est vous?

— J'ai promis à Elisabeth...

— Quoi?

— De ne pas te soutenir dans tes équipées... c'est très-mal ce que tu fais... tu nous offenses... c'est une insulte... Elisabeth a raison...

— Je ne comprends pas que vous qui êtes en quelque sorte le chef de la maison, le représentant par nous tous vénéré de notre aîné, vous souffriez qu'Elisabeth régente, ordonne, vous enlève l'auto-

rité... empêche nos frères de se ranger sous votre direction... Raoul m'en parlait avec peine il y a quelque temps.

— Comment? tu crois qu'Elisabeth se permettrait...

— Ma bonne Guillaume, tout le monde s'en aperçoit.

— Si c'était vrai, je ne le souffrirais pas... Allons donc!

— Gaston m'a raconté qu'hier soir vous n'aviez pas pu ouvrir la bouche, qu'elle avait fait le général en chef, brusqué, décidé, commandé... et qu'elle vous avait réduite à un rôle tout à fait subalterne... A la fin, seulement, le rôle qu'elle vous a permis de jouer rappelait beaucoup celui du gendarme dans une certaine chanson : « Brigadier, vous avez raison! »

— Mais, dit brusquement la baronne avec sa voix forte, je crois qu'il a raison, ce petit diable de Christian.

— Consultez quelques-uns de nos vénérables prêtres, dit Christian, et demandez-leur si mon mariage n'est pas un acte chrétien et louable. D'ailleurs Séraphine est presque une nonne...

— Hein?

— Ma parole d'honneur... Elle est une excentricité au théâtre. C'est une femme faite pour l'intérieur... pour la vie régulière... Elle a beaucoup de tact d'ailleurs, une excellente éducation. Elle se tiendra à l'écart, elle ne fera que de la

musique religieuse. Elle ne cherchera pas à s'introduire chez nos belles-sœurs. Elle ne prendra pas son titre. Elle sera Mme Christian pour nous, pour nos rares connaissances; les siennes sont d'ailleurs d'un ordre tout à fait distingué : la princesse Ouroubof, la marquise Santa-Pietra, le duc de Quercy, celui qui a composé des oratorios et des requiem...

— Ah! dit la baronne, ce sont ses amis?

— Et les miens. C'est chez le duc de Quercy que j'ai fait sa connaissance. Elle est d'une grande charité. Elle a quêté l'année dernière avec la comtesse Du Barc.

— Mais alors!... dit la baronne.

— Alors Elisabeth vous a tous trompés!...

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt?

— Parce que c'est chose sue de tout le monde, et que je ne me suis pas douté une minute de ce qui passerait dans le cerveau trouble de Mme la baronne Marc.

— Mais je vais aller voir Elisabeth et la remettre dans le droit chemin.

— Je n'osais vous le demander, et vous me rendrez grand service. Vous voyez que le petit Christian a eu confiance en sa bonne Guillaume, et il lui demande la permission de l'embrasser comme du pain, comme au bon vieux temps de Septfontaines, quand il lui grimpait le soir sur les genoux après avoir couru tout le jour sur son poney avec elle à travers les halliers, et qu'avec

notre bon et vénéré frère aîné elle apprenait à sonner de la trompe au petit frère.

— Ah! s'écria la gigantesque baronne, émue par ces souvenirs, mon pauvre Christian, que n'est-il là, ce cher Guillaume!... Mais, n'en parlons plus, tu me ferais pleurer...

Elle l'embrassa énergiquement et reprit :

— Je cours chez Elisabeth... Justement j'allais faire atteler ma chaise pour aller rôder un tantinet...

Une heure après, la baronne arrivait chez Mme Marc de Septfontaines.

— Mais Elisabeth, ce n'est pas du tout ça!... dit-elle... nons étions mal renseignées. Cette dame est fort bien, elle a les meilleures relations... J'ai vu Christian et il...

— Ah! s'écria la petite baronne Marc en riant d'un ton sec et pincé, et il vous a conté ce qu'il a voulu... Il a dû vous dire du mal de moi!

— Comment le savez-vous? demanda bonassement la baronne Guillaume.

— C'est mon ennemi personnel. Qu'est-ce qu'il vous a dit de moi?

— Oh! point de mal, reprit la baronne Guillaume, qui perdait toujours un peu contenance devant l'attitude militante de sa frêle belle-sœur.

— Permettez-moi d'en juger en m'en donnant quelque échantillon.

— Mais je vous assure qu'il n'a rien dit... Cette dame...

— Qui? sa comédienne?

— Cette personne... reprit la baronne Guillaume embarrassée, est reçue dans les meilleures maisons, chez le duc de Quercy...

— Il est ruiné.

— Chez la princesse Ouroubof.

— Une vieille folle!

— La marquise Santa-Pietra, ajouta la grande baronne visiblement découragée.

— Une évaporée!

— Christian ne m'avait pas dit tout cela, murmura la baronne Guillaume.

— Il a la prétention d'être fin et de réussir à vous jouer quand il le veut.

— Croyez-vous ?

— N'a-t-il pas touché la corde sentimentale? rappelé les souvenirs de son enfance, parlé de son frère aîné ?

— Oui, s'écria la baronne Guillaume avec étonnement. Mais comment pouvez-vous le savoir?

— Je le connais si bien. Vous ne tolérerez pas qu'il cherche à vous prendre pour plastron, Guillaume ?

— Non, certes !... Ah! M. Christian pensait me berner, commença à dire, avec un grondement, la grande baronne.

— Une comédienne est une comédienne, quels que soient les mensonges de Christian; c'est pis que tout J'aimerais mieux une cuisinière. Ses belles relations, c'est M. le cabotin un tel, Mlle la

drôlesse une telle... Christian nous prend pour des niaises... Et c'est chez nous, c'est dans une maison où toutes les femmes sont de bonne naissance, qu'on verrait entrer ça, cette malheureuse créature... Comment? Ganchu, Gouchu?... Tenez, Guillaume, continua Élisabeth avec une extrême animation en prenant dans sa table un cahier de papier satiné qu'elle ouvrit, voilà la liste des alliances de la maison. Il n'y en a pas une de nous dont la famille ne soit dans d'Hozier ou dans l'armorial d'Allemagne ou de Grande-Bretagne... Vous, Éléonore de Sergis, fille du comte de Sergis, dont la souche remonte à l'époque de Philippe-Auguste; votre sœur Antoinette, comtesse de Royaupierre... (ceux-ci datent de cinq cents ans), et Séverine de Royaupierre, comtesse d'Aclou, sont du temps de Henri II; maintenant les d'Aclou: l'autre comtesse d'Aclou est Bianca Mariani, fille du prince Mariani, prince du saint-empire romain; puis Gabrielle d'Aclou, mariée à Bernard des Ormes...

— Oui, oui, je sais bien, dit la baronne Guillaume.

— O'Tullin! reprit Elisabeth, les O'Tullin descendent des anciens princes de la province de Finster; Dornheim!... Pendant la guerre de Trente ans, on appelait déjà les Dornheim la « vieille race des Dornheim ».

— Oh! je sais, je sais bien.

— Les d'Andrigny! Ma mère, Germaine de Sau-

jars, fille du marquis de Saujars. Un Saujars commandait une galère à la bataille de Lépante. Nous sommes, de ce côté-là, d'origine espagnole; la branche aînée était Rivarès et Saujars, Sa-au-chrar! continua-t-elle en cherchant à reproduire la prononciation espagnole.

— Oui, je sais bien, s'évertuait à dire la baronne Guillaume, qui avait souvent entendu ces énumérations.

— Mes sœurs : Adrienne d'Andrigny, mariée à Tournat des Brignières, vicomte de Durcy; Sybille d'Andrigny, mariée à Colas Breux, comte de Charmiane, duc de Porporato... Les d'Andrigny descendent...

— J'aurais dû me défier de Christian.

— Descendent authentiquement d'Hugues le Tortu, comte de Noviodunais, 880-927... Oui, vous deviez vous défier de Christian et il vous faut une revanche... Sans moi, vous tombiez dans ses filets.

— Oh! peut-être! J'ai toujours craint qu'il ne tournât mal... Notre cher et regretté Guillaume me l'a souvent dit : Christian est un Septfontaines incomplet...

— J'imagine qu'après ce beau coup vous lui fermerez votre porte?

— Ah!... quand je pense qu'il m'a dit que vous aviez le cerveau troublé!...

— Ah! M. Christian trouve que j'ai... Je lui montrerai que mon cerveau est clair... Ce fou!...

La méchanceté de cet homme est incroyable, Guillaume; ce mariage n'a d'autre but que de nous désunir et de servir les d'Aclou. Christian est dans la main des d'Aclou. Il s'oppose au procès... Il en est venu à ce point qu'il dessert sa maison, la mine, cherche à la renverser... c'est lui qui est le cerveau troublé...

— Il prétend que vous me menez comme vous voulez.

— Moi?... Moi qui ne fais rien sans vous consulter!... Jugez-le donc tel qu'il est : perfide envers moi, irrévérencieux envers vous, intriguant auprès de ses frères, insoucieux de tout ce qui fait la considération... Vous lui signifierez que toutes relations cessent entre vous et lui. Cet exemple de fermeté est nécessaire à l'intérêt commun...

— Oui, dit la baronne Guillaume, aussitôt que j'en trouverai une occasion.

— L'occasion est toute trouvée. Voulez-vous que je me charge de lui écrire pour vous?

— Oui, dit la grande baronne, enchantée des offres d'un auxiliaire qui lui épargnait les démarches pénibles.

— Je le fais sur-le-champ, dit Elisabeth; et bientôt sa plume courut avec une espèce de frémissement sur le papier qu'elle égratignait, comme si la baronne eût lardé Christian avec le bec de cette plume.

« Monsieur le baron,

« Mme la baronne Guillaume me charge de vous exprimer toute sa douleur au sujet de votre obstination dans vos projets de mariage. C'est avec chagrin qu'elle se voit obligée d'accomplir son devoir, mais elle ne reculera pas. Soutenue par l'approbation de toute notre famille, qui partage ses pénibles sentiments, elle cesse dorénavant toutes relations avec vous.

« Nous ne pouvons tous que suivre son exemple, et je suis l'interprète de la décision prise unanimement entre nous.

« Je suis fâchée à mon tour d'avoir à vous transmettre cette décision ; mais vous comprendrez sans doute qu'il est des circonstances où le devoir commande impérieusement, des froissements qu'on ne peut pardonner et des cas de conscience qu'il faut résoudre, sans rémission pour soi-même ni pour les autres.

« Recevez, monsieur le baron, l'expression de nos regrets de toute sorte.

« ELISABETH DE SEPTFONTAINES. »

— Je crois que c'est définitif! dit la baronne Marc, après avoir lu la lettre à sa belle-sœur.

— Très-bien! très-bien! bravo! Ce sera une verte leçon pour Christian... ce petit polisson qui voulait faire le Scapin avec moi!

Le baron Christian avait eu d'abord l'intention de voir tous ses frères l'un après l'autre pour les ramener à lui, en leur expliquant que la réserve, la discrétion avec lesquelles se ferait son mariage excluaient toutes ces prétendues idées de provocation, de scandale, d'extravagance, mises en avant par Elisabeth.

Il crut ensuite qu'il valait mieux attendre l'effet produit par la visite de la baronne Guillaume à celle-ci, et il fut renversé en recevant le jour même la lettre d'Elisabeth.

Christian se dit que les barons mariés obéiraient à leurs femmes dans cette affaire et que ses tentatives auprès d'eux n'auraient aucun succès. Il se borna donc à voir son frère Raoul, le veuf. Puisque Gaston, le garçon, avait épousé sa cause, la probabilité était que les barons non mariés seraient par grâce d'état plus sympathiques ou moins contrariés que les autres dans leur sympathie.

Le baron Raoul ne reçut pas mal son frère.

— Que veux-tu ! lui dit-il à la fin de la visite ; tu fais une folie, ton mariage est absurde. Moi, ça m'est égal après tout; mais je veux être tranquille. Si j'avais l'air de te faire bonne mine, tous les autres me crieraient après !... Nous nous verrons de temps en temps, sans qu'ils le sachent... Si tu as besoin d'argent, ne te gêne pas pour m'en demander...

Et il ajouta pour expliquer sa faiblesse :

— Cette Elisabeth est terrible... terrible !

Le baron Christian n'eut plus qu'à passer outre. L'appui que lui donnait ouvertement Gaston, l'affection moins courageuse de Raoul suffisaient à l'affermir contre la résistance du reste de sa famille.

Comme il aimait beaucoup ses frères, deux jours avant son mariage il leur écrivit une sorte de petite circulaire. Il hésita quelque peu à envoyer aussi la circulaire à la baronne Guillaume, puis il pensa que l'excellente personne méritait ce dernier témoignage de déférence.

La lettre à chacun des frères était ainsi conçue :

« Mon cher frère,

« J'écris à tous nos frères en même temps qu'à vous. Il m'a paru convenable, quelle que fût l'opinion contraire ou favorable qui m'a été manifestée avec plus ou moins de sévérité par les uns, plus ou moins d'amitié par les autres, de vous prévenir officiellement de mon mariage, qui va avoir lieu dans trois jours.

« Jusqu'ici nous avons pour ainsi dire été solidaires, la plus grande union a régné parmi nous, je ne saurais *commettre* une action désapprouvée par plusieurs, sans donner les motifs qui m'y poussent, les raisons qui selon moi font que je n'ai point démérité des miens, et que l'union que je vais contracter n'a rien d'offensant pour ma famille,

rien qui me rabaisse, rien que des scrupules délicats ne puissent accepter. Celle que j'épouse a passé plusieurs années au théâtre, il est vrai, mais sur le théâtre le plus relevé, où les habitudes s'éloignent considérablement de celles qui contribuent à la triste réputation des mœurs dans les autres.

« Elle n'y a joué que des rôles nobles; elle s'y est acquis l'estime et même l'admiration pour son irréprochable conduite.

« C'est une passion irrésistible pour la musique, non pour la malsaine publicité et la vide gloriole de la rampe qui l'a attirée devant les spectateurs.

« Des personnes du meilleur monde, citées pour leur rigidité, leur piété, l'ont toujours accueillie avec distinction et affection. Ce n'est pas au théâtre que je l'ai rencontrée, c'est dans un salon. Notre goût mutuel pour la musique nous a rapprochés; j'ai eu ensuite lieu d'apprécier toute l'élévation de son âme, la noblesse de son caractère. Mon respect, mon affection, ont toujours été en grandissant. Elle est digne d'un prince.

« Cependant elle a manifesté beaucoup de craintes, hélas! trop justifiées, lorsque je lui ai parlé d'union. Sa modestie, son tact extrême, lui ont suggéré je ne sais combien de combinaisons pour éviter ce qu'elle appelait son intrusion dans une grande famille. C'est moi qui ai tout fait pour surmonter ses craintes. Séraphine serait un hon-

neur partout où on l'accueillerait; néanmoins, si mes principes ne s'opposaient très-nettement au mariage morganatique, j'aurais consenti à céder à sa prière de nous borner à un mariage secret. Vous voyez par là que de sa part ni une ambition déplacée, ni une passion désordonnée et impérieuse n'ont agi sur moi. Je ne m'en vais pas les yeux fermés.

« Je comptais faire asseoir à notre foyer commun une femme du plus grand mérite, d'un talent et d'un esprit remarquables, en même temps simple, bonne, modeste, qui se serait glissée dans un petit coin, s'effaçant, qui n'aurait pas été à vos yeux la baronne Christian de Septfontaines, mais tout uniquement « l'excellente femme de notre frère Christian, » qu'on aurait peu vue, qui nous aurait fait de temps en temps un peu de musique, se serait montrée aimable pour tous et utile à tous.

« Je croyais mon rêve facile à réaliser, puisque nous nous aimions tous beaucoup: je comptais d'abord sur un peu d'indulgence, de tolérance, envers ma femme et moi; puis son charme, ses qualités, auraient fondu la glace, ouvert toute barrière. Ce rêve ne se réalisera pas; mais nous resterons pleins de reconnaissance tous deux pour ceux qui nous ont tendu la main ou n'ont pas repoussé la nôtre, et nous ne garderons aucun fiel contre ceux qui se retirent de nous, ne désespérant pas avec le temps d'apaiser leur ressentiment et d'éteindre leurs défiances.

« Sur ce, mon cher frère, je vous embrasse bien tendrement.

« CHRISTIAN. »

— Tu as bien fait d'écrire, vint dire Gaston à Christian le surlendemain; sans les femmes, tu avais la victoire sur toute la ligne.

— Mais elles ont levé les bras au ciel!

— Et les maris ont baissé le nez.

— Qu'a dit Raoul?

— Il ne te répondra pas, de peur que les autres ne viennent à l'apprendre; mais il a eu un bel accent de révolte et il s'est écrié : « Eh! ma foi, jadis j'aurais épousé une fille de ferme, si je lui avais trouvé des qualités... »

— Raoul se vante d'une témérité qu'il n'a plus en tout cas. Et notre bonne Guillaume?

— Guillaume? je l'ai trouvée toute contrite en face de ta lettre. Elle m'a regardé en faisant sa grimace des moments d'émotion et m'a dit en soupirant : « Sans Elisabeth, ce petit serpent de Christian m'empaumerait encore. »

IV

Par une belle matinée de la fin de juillet, six personnes descendirent du chemin de fer à la sta-

tion de N..., petit village aux environs de Paris. C'étaient une dame et cinq messieurs, fort élégants dans leurs toilettes d'avant-midi. La compagnie s'engagea à travers les ruelles du village. Il faisait soleil, un ciel superbe souriait par-dessus les maisons, les murs et les arbres des jardins.

Une demi-heure après, les six personnes étaient réunies dans le bureau de la mairie de N..., bureau sur la porte duquel se lit en grosses lettres noires l'inscription : Actes de l'état civil. Naissances. Décès. Mariages.

La cérémonie par-devant M. le maire était finie, et l'on n'avait plus qu'à signer l'acte sur le registre.

L'employé préposé à ces écritures, bonhomme chauve, familier et guilleret, avait quitté ses manières habituelles, et ce fut avec un geste arrondi, solennellement respectueux, qu'il tendit la plume à Séraphine Banchu en invitant « madame la mariée » à signer.

Séraphine était en toilette du matin, une robe grise de flanelle légère, un petit cachemire rayé sur les épaules, un chapeau de paille avec deux fleurs bleues et un bout de dentelle.

L'employé dévorait des yeux tous ces personnages et répétait les titres avec une sorte de gourmandise :

« Monsieur le marié, M. le baron Christian de Septfontaines; monsieur le premier témoin de madame la mariée, M. le duc de Quercy! »

Un grand vieux monsieur, maigre, à courte barbe blanche, ôta son gant de Suède et traça son nom d'une écriture qui couvrit la moitié de la page.

« Le second témoin de madame la mariée. » Ici la voix de l'employé eut un ton plus leste : « Monsieur Aristide Banchu. »

Celui-ci, cousin de Séraphine, signa en illisibles pattes de mouches. Sa qualité, ainsi que demanda le préposé aux actes de l'état civil, consistait à n'être lui aussi qu'un simple employé. Mais son collègue de la mairie renfla la voix pour appeler :

« Monsieur le premier témoin de monsieur le marié, M. le baron Gaston de Septfontaines ; monsieur le second témoin de monsieur le marié, M. le chevalier des Boulinières. »

Ce dernier était encore un noble musicien, compositeur, du cercle du duc de Quercy.

L'employé adressa un profond salut à la société, qui partit d'un air assez gai. Séraphine contenait sa joie, mais Christian était radieux.

Pour éviter la publicité qui se serait attachée à un mariage dans Paris, Christian avait fait *élire domicile* par Séraphine dans un village des environs. Grâce à cette précaution, la publication des bans passa inaperçue de ceux qui sont à l'affût des nouvelles. Quelques personnes appartenant au

théâtre connaissaient, il est vrai, l'événement, mais Séraphine les avait suppliées de ne pas l'ébruiter.

On se flattait donc que la cérémonie resterait tout à fait ignorée au fond de la petite église de ce village.

En effet, dès le premier coup d'œil, Christian et Séraphine virent qu'une dizaine de personnes seulement attendaient dans la petite chapelle latérale choisie par eux : la princesse Ouroubof, la marquise Pietra-Santa, la Luccianti, cantatrice, le baryton Moreau, la femme de chambre de Séraphine, le docteur Marre, médecin de Séraphine, et sa femme, enfin Mme Aristide Banchu. Un rayon de soleil pénétrait par un vitrail et donnait de la gaieté à l'église blanche et nue. En arrivant à la chapelle, Séraphine eut un imperceptible tressaillement : derrière un pilier, se tenait embusqué un journaliste théâtral!

La messe, les exhortations du curé, tout fut rapide, simple, d'un véritable caractère isolé et campagnard. Les félicitations que les assistants adressèrent aux époux dans l'infime sacristie furent courtes. Un moment on se consulta sur la question d'envoyer un ambassadeur au journaliste qu'on voyait rôder dans l'église, auprès de la sacristie, prenant un intérêt extrême à contempler les chemins de croix à 7 fr. le tableau dont la série ornait les murs du temple. On voulait le prier de rester discret, mais Séraphine fit obser-

ver que pour or, argent, ni prières, le journaliste ne consentirait à se priver du plaisir d'être le seul à produire dans les feuilles publiques une primeur aussi savoureuse, aussi unique, et l'on se résigna à être sa proie.

Gaiement, au soleil, à travers les ruelles pleines de verdure du village, mariés et témoins s'en revinrent à une bicoque qui représentait le domicile officiel de Séraphine, et où l'on n'avait jamais mis les pieds avant ce jour-là, si bien qu'on n'avait point songé à y réunir assez de chaises pour asseoir tout le personnel du mariage.

L'impossibilité de s'y reposer un instant étant constatée, on repartit pour Paris.

Le duc de Quercy avait voulu qu'on vînt déjeuner chez lui, ce qui impliquait une simplicité de plus dans la simplicité de ce mariage; car le duc n'était pas riche, et ses quatre ou cinq mille livres de rentes ne lui permettaient que de loger au bout de la rue de Sèvres, au troisième étage, dans un appartement de sept cents francs, où le servait une bonne.

L'invitation du duc fut-elle désintéressée? Toujours est-il que le grand régal du festin consista dans l'exécution au piano d'une interminable messe de mariage en musique composée par le duc et le chevalier. Séraphine, Christian et Gaston soupirèrent longtemps en vain pour la délivrance : les deux collaborateurs recommencèrent plusieurs fois ce que chacun d'eux estimait être les plus

beaux morceaux de l'œuvre, c'est-à-dire presque toute leur partition.

Le baron Christian et sa femme allèrent se promener; Gaston revint les trouver le soir après dîner. Séraphine chanta, accompagnée par son mari, qui jouait assez bien du violon.

— Est-ce le bonheur ou la musique qui tue? s'écria vers la fin Séraphine en retombant, excédée mais souriante, sur son fauteuil.

Peut-être entrait-il dans cet intérieur nouveau plus de musique que de bonheur! Séraphine était une personne passionnée, pâle, aux traits expressifs, un peu anguleux, aux yeux où les éclairs brillaient aussi fréquents, que dans les nuées d'orage, sujette aux attaques de nerfs, aux évanouissements, aux colères, aux larmes ruisselantes, une personne pathétique en un mot.

Pendant cette soirée, Christian reçut deux petits paquets avec deux petits billets.

Le premier paquet contenait un bracelet. Le billet qui l'accompagnait était du baron Raoul :

« Voici pour ta femme, mon cher frère. Offre-le-lui sans me désigner spécialement. Il ne faut pas que les autres le sachent! »

Christian se mit à rire et attacha le bracelet au bras de Séraphine en disant :

— De la part d'un de mes frères!

— Lequel? demanda Séraphine, et un éclair

jaillit dans ses yeux noirs, ce qu'on pourrait appeler un éclair de chaleur.

— Chut!... dit Christian, avec de grands gestes de mystère et en regardant de tous côtés comme pour voir si personne ne pouvait entendre; puis il s'en alla vers une grande coupe de Chine, y plongea la tête en prononçant d'un ton sépulcral : C'est mon frère Raoul!

Ce joyeux ressouvenir du roi Midas égaya beaucoup Séraphine.

Le second paquet contenait aussi un bracelet, et le second billet était de la baronne Guillaume :

« Offre ceci à ta femme, mais que tous ignorent toujours cette faiblesse de ma part! Dis à ta femme que c'est une de tes belles-sœurs qui brave tout pour lui faire ce petit présent. »

— Guillaume aussi perd la tête, dit à mi-voix Christian à Gaston. Il mit le bracelet au poignet de Séraphine :

— De la part d'une de mes belles-sœurs!

— Laquelle? dit Séraphine en recommençant à rire.

Christian recommença à son tour la scène de la coupe :

— La baronne Guillaume!

La dernière parole de la soirée avant le départ de Gaston fut celle-ci :

— Dimanche prochain est bien le premier dimanche d'octobre? demanda Séraphine.

— Oui.

— Eh bien! je chante à Saint-Jérôme pour la solennité du Saint-Rosaire. Le bon curé m'a demandé d'inaugurer ma saison religieuse par son église; il m'a promis de venir dîner avec nous pour m'encourager dans mon début...

— *Magnificat!* s'écria Gaston.

— *Anima mea!* ajouta Christian en désignant sa femme.

— *Dominum meum!* dit joyeusement Séraphine en étendant son doigt vers lui.

V

Elisabeth, on l'a vu, était fort entichée de noblesse. Le principal ornement de son salon consistait dans une vitrine en marqueterie qui contenait une trentaine de gros volumes, tels que les ouvrages des deux d'Hozier, des Annuaires nobiliaires, un Armorial de diverses provinces, le traité du blason du P. Menestrier, etc. La baronne Marc venait de lire dans les journaux le récit du mariage de son beau-frère. Son mari se tenait auprès d'elle, d'un air assez indécis, la consultant

de temps en temps du regard avec une certaine anxiété.

Pleine d'indignation et de résolution, Elisabeth de Septfontaines ouvrit le tiroir d'une petite table, et en tira divers objets. Ses gestes indiquaient un sentiment irrévocable.

Les objets étaient premièrement un album à fermoirs dorés, à gaufrures, à coins émaillés, secondement une boîte en carton ornée de décorations du même genre; sur le plat de l'album se détachait en lettres gothiques le titre : « Généalogie, » sur la boîte on lisait: «Boîte de blason.»

C'était une heureuse invention de la maison Susse. Quelques couleurs d'aquarelle, des pastilles d'or et d'argent, des pinceaux, et tout un assortiment de découpures représentant des écussons, leurs supports, des chevrons, des barres, des pals, des merlettes, des billettes, des tours, des animaux, presque toutes les pièces enfin dont l'art héraldique fait usage, permettaient aux personnes titrées de peindre elles-mêmes, avec une grande facilité tous les écussons qu'elles voulaient.

Elisabeth avait acheté avec enthousiasme la boîte de blason et dressé une généalogie de la maison de Septfontaines et de ses alliances, qu'elle orna des armes de chaque famille; au nom de chacun des Septfontaines apparaissait l'écusson d'argent aux sept fontaines, pyramidalisées, de sable à l'eau d'or. Deux nymphes supportaient l'écusson, surmonté d'un tortil, d'où s'élançait un

casque avec une autre nymphe pour cimier. La devise, s'enroulant dans les plis d'une banderole, était : *A fontibus flumen — septem in uno.*

Elisabeth ouvrit l'album à la page où se trouvait inscrit le baron Christian et réfléchit un instant, les sourcils froncés. Le baron Marc tendait le cou pour voir ce qu'elle allait faire ; la baronne fit le geste de déchirer la page. Mais une telle action ne lui parut pas exprimer dans toutes ses nuances la pensée qu'elle voulait réaliser. Un autre mouvement indiqua qu'elle songeait à effacer, à rayer le baron Christian ; toutefois les nuances ne lui parurent pas encore assez sensibles dans cette combinaison. Enfin elle trouva. Découpant délicatement un petit morceau de crêpe noir, elle le colla sur l'écusson peint à la page de Christian ; puis soudain, elle se dit qu'on croirait que ce signe indiquait la mort de son beau-frère. Ayant rassemblé toutes les forces de son esprit, elle trouva encore. La page entière disparut sous un carré d'étoffe verte. Ce carré d'étoffe masquait donc le nom indigne, et le crêpe concentrant bien l'idée de deuil sur les armoiries seules, rendait claire la pensée de déchéance, comme le voile vert rendait claire la séparation désormais consommée entre la famille et Christian.

Le baron ne souffla mot durant toute cette exécution. Elisabeth renferma l'album et la boîte dans son tiroir, avec la dignité d'un être qui a rempli son devoir, et puis elle se retourna vers son mari.

— Marc, dit-elle, il faut que vous alliez aujourd'hui chez l'avoué. J'espérais que les d'Aclou auraient égard à ma lettre et céderaient à nos justes réclamations. Loin de reconnaître leurs torts, ils les ont aggravés par une ironie déplacée. Nous devons maintenir nos droits. Que l'épée soit donc tirée, puisqu'ils le veulent!

— L'épée? demanda le baron Marc, ne comprenant pas qu'on appelât ainsi la plume de l'avoué et croyant qu'Elisabeth désirait des combats singuliers entre les Septfontaines et leurs cousins d'Aclou. Elisabeth s'inquiétait rarement des interruptions et se bornait à les écarter du bras.

— Vous vous rappelez, n'est-ce pas, continua-t-elle, les points sur lesquels doit porter toute l'argumentation de l'avoué?

— Oui, dit le baron Marc.

— Voyons.

— Faire remarquer, dit-il, le début du testament de notre tante Odette d'Aclou...

Elisabeth approuvait de la tête, comme si elle faisait réciter sa leçon à un enfant.

— « Je partage mes biens entre mes neveux d'Aclou et Septfontaines. Ils auront les uns deux tiers, les autres un tiers de l'estimation totale de ces biens. » Il est clair que les Septfontaines étant les plus nombreux et les moins riches, c'est eux que notre tante a voulu désigner par le mot « les uns. » La logique et l'équité s'accordent pour cette interprétation, d'autant plus exacte que notre tante

termine son testament par ces mots : « Ayant ainsi réglé le partage en toute équité et selon les devoirs de ma conscience... » Ces mots suffisent à justifier nos réclamations. Donc faire remarquer à l'avoué, ajouta le baron Marc, que les mots « selon les devoirs de ma conscience » constituent de la façon la plus nette, chez notre tante, un désir de restitution envers les Septfontaines.

— Très-bien, disait la tête d'Elisabeth.

— En effet, reprit le baron Marc avec un visible contentement de montrer qu'il savait la leçon sur le bout du doigt, il y a vingt ans, notre père, le baron Serge, échangea avec Odette d'Aclou une ferme qu'il avait en Normandie contre une terre que notre tante possédait non loin de Pressigny. Mais dans cet échange les conditions de valeur équivalente ne furent point observées, car la ferme donnée par notre père rapporte actuellement 6,000 fr. par an, tandis que la terre reçue par lui ne se loue pas plus de 1,200 fr.

— C'est cela même! dit Elisabeth. De plus, vous prierez l'avoué de venir conférer avec moi, dès qu'il aura mis les d'Aclou en demeure. Vous n'oublierez non plus, Marc, de monter chez Guillaume pour lui demander d'ajouter à sa procuration la ligne qu'elle a laissée passer sans la copier d'après le modèle qui lui avait été fourni... Elisabeth s'arrêta, cherchant au fond de sa tête. Voyons, qu'ai-je à vous demander encore? Ah! passez donc aussi chez Mme de Marigny; vous la prierez de vous

remettre cent billets de la loterie de l'œuvre des âmes pieuses.

Elle s'arrêta de nouveau...

— J'avais noté autre chose encore... murmura-t-elle en furetant parmi de petits papiers. Oui, vous irez chez Mme Tondaux, et vous la gronderez sévèrement à propos de son dernier pâté de Montreuil; c'est une contrefaçon qu'elle nous a envoyée... Voilà; je crois que c'est tout pour aujourd'hui...

— J'aime mieux que vous vous chargiez de cette dernière mission, Elisabeth, dit gravement le baron Marc.

— Non, non! répondit-elle; je désire que vous vous habituiez à la sévérité envers les fournisseurs... Je ne puis pas tout faire.

Le baron Marc se résigna, non sans quelques piteuses lamentations intérieures, à accomplir cette grave mission, frémissant d'avance à l'idée de la réception que lui ferait la célèbre et peu endurante marchande de comestibles.

Chez le baron Ferdinand, c'était une autre antienne.

— Ferdinand, pendant que je vais me renfermer dans mon oratoire et invoquer la bénédiction du Seigneur sur ta tête, tu me ferais un plaisir délicieux si tu commençais la lecture des mémoires de Mme de La Fléchère. Lorsque mes heures de retraite seront achevées, je viendrai reprendre cette salutaire lecture avec toi et nous la commen-

terons ensemble. Tu en retireras un si grand bien!... disait la baronne Héléna à son mari à peu près au même moment que celui où Elisabeth chargeait le baron Marc de tant de missions ou commissions.

Le baron Ferdinand, qui paraissait très-accablé, prit sur le coin d'un canapé, et en retenant un soupir, un volume à noire reliure.

— Puisque cela te sera agréable, Héléna...

— Agréable, Ferdinand? Des motifs plus élevés me guident. C'est ton bonheur et ta perfection que je poursuis. Je suis fâchée que tu te serves de ce terme d'agréable... C'est m'attribuer je ne sais quel sentiment mondain... Ce n'est pas pour m'être agréable que tu dois lire ce livre, mais bien pour qu'il te soit agréable et utile à toi-même, et que le Seigneur te voie d'un œil bienveillant employer tes journées à des occupations qui lui sont agréables avant toutes les autres...

Et, le serrant dans ses bras avec un pieux transport, Héléna s'écria :

— Ferdinand! que tu m'es cher en rapprochant ainsi ton âme, tes croyances des miennes, en t'unissant à moi pour sanctifier notre vie et glorifier le Seigneur comme il veut l'être...

Cette récompense encouragea tout à fait le baron à se plonger dans les mémoires de Marie de La Fléchère. La porte de l'oratoire d'Héléna se referma sur elle. Au bout de quelques instants, un bourdonnement qui s'élevait dans l'oratoire indiqua au

baron Ferdinand que sa femme composait et récitait des prières. A ce bourdonnement, succéda bientôt le son d'un harmonium; puis le silence se fit, et le baron n'entendit plus que le roulement des voitures dans la rue et le froissement des pages de la vie de Marie de La Fléchère, à mesure qu'il les tournait.

L'oratoire d'Héléna était une petite pièce sombre avec des rideaux d'un violet très-foncé, un petit bureau à écrire en ébène, un pupitre en bois noir supportant une énorme Bible toujours ouverte, un harmonium en ébène, et quelques chaises de la même étoffe que les rideaux.

Le silence dans l'oratoire marquait les moments employés par Héléna à écrire son journal intime.

La retraite de la baronne Ferdinand dura deux heures. Lorsqu'elle rouvrit sa porte pour rentrer dans le salon, une vive colère la saisit : le baron Ferdinand, mollement renversé au fond du canapé, dormait comme un juste, et les mémoires de Mme de La Fléchère, échappés de sa main, gisaient sur le tapis.

Héléna, pinçant terriblement la bouche, ramassa le livre et en appliqua un coup assez sec sur la main pendante de son mari, qui s'éveilla d'un grand tressaut...

— Tu étais donc bien fatigué? lui demanda-t-elle avec une ironique douceur.

— Je ne sais ce qui m'a pris, dit le baron tout

confus; j'en étais cependant à des passages fort intéressants.

— Ah!... et à quel endroit?

— A l'endroit... à l'endroit où... marmotta le baron, qui ne se rappelait rien et qu'intimidait la face sévère d'Héléna.

— C'est bien fâcheux, Ferdinand, bien pénible pour moi! dit-elle.

— Lisons ensemble, je suis tout disposé... répliqua le baron humblement et d'un ton empressé.

— Oh! reprit Héléna, vois, Ferdinand, vois ce que Marie de La Fléchère dit de son mari. Quand donc me donneras-tu la gloire d'en répéter autant de toi?...

Et, ouvrant le livre, elle prononça à haute voix :

« J'ai un époux qui est à la fois si tendre et si pieux, que son bon exemple me fortifie, il cherche son Dieu nuit et jour... »

— Héléna, répliqua vivement le baron, la matière avait vaincu l'esprit... je reconnais ma faute...

— Et l'expiation purifie de toute faute... Il est juste, Ferdinand, que tu répares cette faute... et je crois que tu devrais répéter huit fois le psaume 104... avant que nous ne continuions notre lecture.

Le baron Ferdinand s'exécuta, puis Héléna lui commenta la vie de Marie de la Fléchère.

Cependant, vers quatre heures de l'après-midi, elle sortit. Dès qu'elle eut tourné les talons, le baron sonna son valet de chambre.

— Apportez-moi mon malaga, dit-il.

Le domestique se gratta l'oreille.

— C'est que... répliqua-t-il, je n'ai pas la clef de l'armoire de l'office.

— Eh bien! allez à la cave.

— Je n'ai pas non plus les clefs de la cave.

— Où sont-elles?

— Mme la baronne les a emportées en sortant!...

— Ah! bien, bien! dit le baron, comme si la chose était toute naturelle; mais, après le départ du domestique, ses yeux restèrent fixes, et il murmura : Seigneur, Seigneur, que la paix soit avec nous!

Le baron Ferdinand sortit, lui aussi, pour se distraire et se consoler, assez effrayé de cette entreprise de sa femme.

En chemin, il entra chez un pâtissier et but son verre quotidien de malaga en croquant un biscuit. Le vin du pâtissier était-il bon? Le démon suggéra-t-il des pensées de révolte à Ferdinand de Septfontaines? Le changement d'athmosphère eut-il de l'influence? Trois fois le baron puisa à la source. Tout réconforté, il s'en alla faire un tour de boulevard.

Il rencontra justement son frère Marc, qui avait la mine basse.

— Ah! lui dit celui-ci, Elisabeth vient de m'attirer une avanie. Elle a voulu que j'allasse faire des reproches à Mme Tondaux, à propos d'un pâté... J'ai été reçu!... Il y avait dans le magasin quatre

ou cinq acheteurs qui s'en tenaient les côtes. J'ai été obligé de me sauver.

Tout autre que Ferdinand se serait figuré le baron Marc, avec ses cinq pieds huit pouces de haut, mis en déroute par les gros propos de la plantureuse Mme Tondaux, et eût ressenti quelque gaieté.

Marc le quitta, puis le baron Ferdinand se disposa à rentrer, et alors, les effets encourageants du malaga étant très-affaiblis, une certaine appréhension envahit l'âme du mari d'Héléna.

Lorsqu'il mit le pied dans ses appartements, la baronne était de retour également, et, dès qu'il ouvrit la bouche pour parler, Héléna s'écria, instruite par des indices qu'elle connaissait bien :

— Tu as donc bu du malaga?

— Mais... balbutia le baron... c'est par... un hasard...

— Ah! dit Héléna d'un ton désespéré, quand donc seras-tu dans les voies du Seigneur? Quel bonheur veux-tu qu'il accorde jamais à ta maison, si tu entres en lutte avec lui? Quelles souffrances, quels renoncements devrai-je lui offrir en sacrifice pour te racheter? Porter le poids de mes fautes et des tiennes, c'est trop pour mes forces! Tu me tueras, tu veux me tuer... Je suis écrasée de mon fardeau, et tu l'augmentes tous les jours, sans pitié, jusqu'à ce que tu me voies tomber inanimée à tes pieds!... Seigneur! pardonnez à ma faiblesse, puisque je ne sais rien obtenir de l'époux que vous

m'avez donné, puisque dans l'infime petitesse de son orgueil il ne cède jamais à mes prières, alors que vous, dans l'infinie grandeur de votre gloire, vous daignez parfois les exaucer.

— Héléna... dit le baron repentant, mais surtout troublé de la scène, je ne désire que te plaire... te satisfaire !

— Ferdinand, reprit-elle vivement, tu as péché !

Le baron baissa les yeux et garda le silence.

— Que doit faire celui qui a péché ? continua-t-elle.

Le baron resta dans la même position, sans parler davantage.

— Il doit s'imposer la pénitence.

Le baron refoula un soupir.

— Ton cœur est-il assez raffermi pour aller au-devant de la pénitence ?

— Si je ne cède pas, se dit pour la cent millième fois le baron, Héléna ne me lâchera plus.

— Je le crois, murmura-t-il.

— Ah ! s'écria-t-elle, que cette heure soit glorifiée, car tu rentres dans le sein du Seigneur. Tu inondes mon âme de joie, car elle est avertie secrètement en cet instant même que le Seigneur se réjouit de ta douceur et de ta docilité devant lui.

Et voilà comme quoi une couple de bécassines et des écrevisses qu'un des fermiers de Ferdinand lui avait envoyées ne figurèrent point sur sa table. Héléna les fit revendre, et une contrition vraiment

pieuse se répandit pour toute la soirée dans l'esprit du baron.

Chez le baron André, c'était encore une autre antienne.

Le voyage des sœurs de Sarah fut retardé de six mois par une maladie de leur mère.

Durant ces six mois, deux événements occupèrent la grande maison des Septfontaines.

Le procès contre leur cousin d'Aclou, conduit par Elisabeth, marcha tout doucement, les avoués échangeant de formidables masses de papier timbré, luttant à coups de remises, de délais.

D'autre part, on apprit que Séraphine était grosse. Ce fut presque un bouleversement général. Aucun des Septfontaines n'avait eu jusque-là d'enfant, et voilà que la race allait être continuée, perpétuée, par la comédienne de Christian, ainsi que l'appelait toujours Elisabeth. Le ciel n'avait point accordé une telle faveur aux femmes de bonne maison! Aussi serrèrent-elles plus fort que jamais le frein à leurs maris; car les barons, privés des joies de la paternité, commençaient à être très-agités par l'approche de la naissance d'un neveu.

Quoi qu'il en fût, un matin, la belle baronne Sarah, la tendresse même, s'assit sur les genoux d'André, lui passa câlinement les bras autour du cou, et lui dit :

— Mes sœurs arrivent dans quatre jours. Elles sont en route. M. George O'Connor, un vieux gentleman de nos amis, les accompagne jusqu'à

Londres... O André! n'est-ce pas que vous me promettez de faire tous vos efforts pour elles? ajouta Sarah de sa voix la plus touchante. Je suis une pauvre exilée ; j'ai quitté pour vous mon pays, ma pauvre mère, mes sœurs toutes jeunes ; pour vous, mon bien-aimé!...

Le baron André embrassa sa femme avec effusion.

— Il serait si généreux à vous, André, de m'aider à marier ces pauvres enfants, à remplir de sérénité les derniers jours de notre chère mère; vous ne refuserez pas d'être le protecteur, le bienfaiteur des filles de la race d'O'Tullin...

— Sarah ne doute pas de moi, je l'espère !

— Non, André, mon ami, mon bien-aimé!

Un nouveau baiser scella la confiance réciproque.

— André, j'ai beaucoup pensé à ce que nous aurons à faire pour mes sœurs, car vous savez combien mon cœur se tourmente pour ces enfants. Hélas! quand je songe que les O'Tullin possédaient tout le territoire de la province de Finster, et que leurs filles, les « cygnes royaux, » comme nous appellent nos fidèles Irlandais, en sont réduites à quelques champs presque sans rapport, et à une aile à demi écroulée de l'ancien et fier château de Tullin O'Tullin, mes larmes sont près de couler...

Des baisers sur les beaux yeux de Sarah y arrêtèrent les larmes.

— J'espère, André, que nos belles-sœurs donneront des soirées, des bals, où nous pourrons produire mes sœurs ..

— Héléna s'y résoudra peut-être difficilement... cependant elle peut bien nous donner une ou deux soirées. Chez Elisabeth, chez notre Guillaume surtout, on dansera tant que nous voudrons.

— Oh! je tiens à ce que l'on voie danser mes sœurs, reprit la baronne; elles ont tant de grâce! Et en France on regarde la danse comme un important prélude au mariage...

— Oui, dit André en souriant.

— En parlant de notre bonne Guillaume, vous me rappelez une pensée qui m'est venue dernièrement.

Sarah appuya sa joue contre celle d'André.

— Vous êtes bon, reprit-elle, vous êtes un homme adorable et adoré comme vous le méritez... Ne croyez-vous pas... Sa voix devint ici comme un cristal d'un timbre suppliant et profondément émouvant. Ne croyez-vous pas, mon bien-aimé André, que notre bonne Guillaume et aussi votre excellent frère Raoul ne pourraient pas... Oh! je crains de vous déplaire, André.

— Sarah! dites-moi cette pensée qui vous est venue.

— L'affection comprend l'affection et doit l'excuser, et une âme d'un sentiment aussi grand.....

— Dites, Sarah?

— Ne pourraient-ils pas chacun doter une de ces pauvres enfants, afin qu'elles puissent être convenablement présentées dans le monde...

Enveloppé par les bras de la baronne, André les débordait pour ainsi dire, tout son être s'épanouissant sous cette douce, tiède, magnétique étreinte ; ces dernières paroles le firent en quelque sorte se rétrécir, se resserrer subitement, à tel point que Sarah ne crut plus rien tenir entre ses bras.

L'idée de sa femme ne le choquait pas, mais elle lui paraissait irréalisable... Comment jamais risquer même d'en faire l'ouverture à Raoul et à la baronne Guillaume, qui n'y comprendraient rien? Sarah attendait avec une respiration un peu haletante; André en ressentait une tendre pitié.

— Elisabeth s'y opposerait, dit-il tristement.

Il avait trouvé une explication heureuse, une explication sans réplique. La baronne resta attachée au cou d'André, mais plongée dans une profonde et muette consternation. Contre Elisabeth, on ne pouvait rien tenter.

— J'ai pensé de mon côté, reprit le baron, espérant la ranimer, que Gaston serait peut-être disposé à épouser une de vos sœurs... et...

— Oh! dit lamentablement Sarah, Gaston n'a-t-il pas mangé toute ou presque toute sa fortune? L'épouser ne serait un grand bien ni pour l'une ni pour l'autre de mes sœurs.

Le baron André demeura tout piteux d'avoir

conçu une combinaison aussi peu acceptable, et il y eut un moment de silence après ces échecs mutuels.

— Nous-mêmes, dit enfin Sarah, nous aurons quelques réceptions à organiser, n'est-ce pas, André, pour fêter le séjour de ces enfants et leur procurer un bon souvenir de Paris ?

— Les six mille francs que m'a prêtés Raoul sont toujours là.

— Elles m'écrivent qu'elles ont peu de toilette. On a cherché dans les vieux coffres de maman, et on a utilisé tout ce qui restait de soie, de velours, de dentelles... mais c'est bien peu... Ce qu'elles auront de mieux, ce sera quelques guipures provenant de Georgina O'Brantyne, femme d'Allan O'Tullin, nos trisaïeux, la dernière splendeur des O'Tullin.

— Sarah, vous organiserez tout comme il vous paraîtra le mieux.

— Oh ! merci, mon ami, André, mon bien-aimé, mon généreux baron !

Et un grand baiser où s'élançait tout son cœur attendrit délicieusement André de Septfontaines.

VI

Un matin, vers dix heures et demie, Sarah était livrée à tous les symptômes nerveux de l'attente ;

elle ne tenait pas en place, regardait la pendule à chaque instant, dressait la tête à tous les bruits, allait de temps en temps coller son visage aux vitres des fenêtres.

— Le train est arrivé, et mes sœurs ne peuvent tarder maintenant... dit-elle à son mari.

Elle se rendit elle-même à la cuisine pour surveiller une dernière fois les préparatifs plantureux de la réception.

Dix-huit œufs à la coque, neuf côtelettes, des pommes de terre, un jambon, une tarte de cinquante centimètres de diamètre, plusieurs piles de rôties, un rocher de fromage de Chester, une bouilloire à thé grande comme un alambic: telles étaient les provisions accumulées pour satisfaire l'appétit des voyageuses...

Un grand fracas de voix sonores et élevées se répandit soudain dans l'appartement.

— Les voilà! s'écria la baronne André.

Une sorte de trombe passa devant le baron, ébloui par des yeux, des dents, des cheveux, des teints et des tailles magnifiques; un ouragan de baisers, de cris, de grands bras qui s'ouvraient, de têtes voltigeant de l'une à l'autre, lui laissait à peine le temps de se reconnaître, que sa femme le prenait par la main et faisait la présentation :

— Votre beau-frère, mes chéries! —Mes sœurs, Ginevra, Ellen, Livia! dit Sarah, les désignant l'une après l'autre par rang d'âge.

D'énergiques poignées de main furent données

au baron, que les six yeux pleins de curiosité contemplèrent de la tête aux pieds. Quant à lui, il continuait à être ébloui, et ces jeunes filles lui faisaient l'effet d'une volée de cygnes qui s'abattait chez lui. Elles se le disputaient en beauté et éclipsaient entièrement leur belle aînée Sarah.

Brunes, blanches, éclatantes, minces de taille, merveilleuses d'épaules, d'une grâce incomparable, d'une vivacité qui *enlevait* tout autour d'elles, on ne savait où on en était en les voyant. Leurs yeux surtout paraissaient extraordinaires. Ginevra, la moins jeune, les avait bleus, profonds comme un lac; Ellen, la seconde, gris de lin, surprenants d'étrangeté, et la dernière, Livia, verts, brillants comme des escarboucles. Vingt-quatre ans, vingt-un ans et dix-neuf ans : tels étaient les degrés que suivait leur âge. La splendeur et le démon de la jeunesse les animaient d'une vie aussi puissante que celle de la végétation d'une forêt vierge; des chevaux échappés n'auraient pas eu plus d'agitation, de bonds, de tapage.

Elles parlaient français, mais avec des tournures de phrases exotiques et un accent anglo-irlandais plein d'un charme particulier, assaisonné d'une pointe de gracieux comique. En contemplant leur mise, des robes passablement fanées qu'enveloppaient mal des tartans à carreaux de vingt-cinq francs, Sarah jeta un douloureux regard à André, qui y répondit par un signe d'approbation pour les projets intérieurs de la baronne.

— Etes-vous fatiguées ? vous êtes-vous amusées en route ? avez-vous faim ?

A ces questions faites coup sur coup, ripostèrent les *no, no* ! *yes, yes* ! dans les tons les plus variés et les plus vifs.

Sarah les conduisit dans la salle à manger, où l'aspect du couvert et des abondantes victuailles fut salué par elles d'un hourra joyeux, et elles s'assirent à la table avec des rires d'épanouissement.

— Nous avons mal mangé dans le bateau à vapeur, dit Ginevra.

— M. O'Connor nous avait fait dépenser presque tout notre argent à Londres, dit Ellen.

— Et nous avons été dérangées par les aventures, dit Livia.

— Mais quel drôle de pays que la France, reprit Ginevra ; partout on nous regardait comme des bêtes curieuses. Qu'est-ce que nous avons donc fait aux gens ?

— On n'est pas habitué ici à voir les jeunes filles courir seules le monde.

— Comme on est absurde ! reprit Livia.

— Et Paris, comment le trouvez-vous ?

— Oh ! Londres est bien plus beau, dit Ellen.

— J'aime mieux Dublin, ajouta Ginevra ; il n'y a pas de rue ici comme Royal street à Dublin.

— Et maman ? demanda Sarah, elle n'a pas été trop affligée en vous quittant ?

— Oh ! répondit Ginevra, elle était contente au

contraire ; elle sera si heureuse quand nous aurons des maris...

— Et Livia en aurait déjà trouvé un sur le bateau à vapeur, reprit Ellen, si elle avait voulu.

— Ah ! oui, s'écria Livia ; un jeune monsieur qui m'a ramassé mon ombrelle et qui est venu me trouver deux fois, auprès de la chaudière, pour me donner des conseils dans le cas où le mal de mer me prendrait.

— Et il nous a offert un grog au gin et des brioches, dit Ginevra.

— Et, comme nous avions dépensé tout notre argent à Londres avec M. O'Connor, reprit Ellen, c'est tout ce que nous avons mangé depuis Douvres.

— Nous sommes allées à Drury-Lane, à la Tour, au palais de Cristal, partout, dit Livia, avec M. O'Connor.

— Nous avons mangé des white-bays à Greenwich, dit Ginevra, et j'ai gardé pour maman une recette de *mince-pies* !

— Figurez-vous, Sarah, comme c'était ennuyeux, dit Ellen. Ce pauvre M. O'Connor, en se pressant, avait oublié sa bourse à l'hôtel, à Dublin, et, quand nous sommes arrivés à Londres, il ne pouvait plus rien payer.

— C'est nous qui lui avons donné à dîner chez Simpson, dit Ginevra.

— Oh ! s'écria Livia, j'oubliais, Sarah ! Quand le jeune monsieur du bateau à vapeur est venu

me trouver près de la chaudière, j'avais envie de me jeter à la mer et de nager autour du bateau comme une naïade, et je lui ai demandé s'il voulait nager avec moi. Il m'a répondu qu'il ne savait pas nager et je lui ai dit que je n'aimais pas un homme qui ne pouvait pas nager. Alors il a été fâché, et voilà comment j'ai perdu un mari.

Au milieu de tous ces enfantillages entremêlés d'immenses éclats de rire et débités avec la fougue de jeunes personnes bavardes, empressées de se couper mutuellement la parole, œufs à la coque, côtelettes, tranches de jambon, rôties, tasses de thé, étaient dévorés et avalés en un clin d'œil.

Aussitôt après le déjeuner, les trois Irlandaises, qui étaient d'acier, parlèrent de promenade. Sarah avait tout prévu, pourvu à tout.

Un remise à deux chevaux emmena Sarah et ses sœurs dans les magasins de nouveautés, chez les modistes et les couturières, où la baronne, assouplie depuis longtemps au goût de Paris, eut grand'peine à empêcher les trois cygnes de s'habiller en perroquets ou en coqs de Cochinchine.

En quatre jours, elle compléta la garde-robe de ses sœurs, et les métamorphosa de manière à leur plaire à elles-mêmes; car elles avaient l'instinct de la grâce et de la majesté, malgré toute leur agitation juvénile et leur éducation faite dans un trou de campagne irlandaise. Maintenant on pouvait les exposer en public.

L'appartement du baron André retentissait de

rires, de tapage, de courses folles à travers les diverses pièces, de terribles bruits de portes fermées à toute volée, de porcelaines brisées, de chaises culbutées. Il arrivait plus d'une fois à André de recevoir dans ses bras, en perdant l'équilibre avec elle, quelqu'une des jeunes filles, qui manquait de le renverser en jouant à des jeux de jardin avec ses sœurs. Sarah assistait à tout d'un air de maternelle béatitude.

Elle conduisit ses sœurs chez la baronne Guillaume, chez Elisabeth et chez Héléna ; puis, une harpe ayant été louée pour Ellen, toute la famille, sauf le baron Christian, fut invitée à dîner.

L'effet produit par les trois jeunes Irlandaises fut prodigieux. Tous les barons de Septfontaines, d'abord pétrifiés, parurent ensuite rajeunis de dix ans d'un seul coup, tandis qu'Héléna et Elisabeth vieillirent soudainement d'autant d'années. Mais par-dessus tout s'éleva l'enthousiasme de la baronne Guillaume ; elles lui rappelaient sa jeunesse de cavalier, et lorsqu'elle sut qu'elles montaient à cheval, elle déclara qu'elle louerait quatre chevaux pour le lendemain et les emmènerait au bois. La tendre Sarah la prit donc à l'écart dans la soirée et avoua de sa voix émouvante que les descendantes des O'Tullin de Finster, réduites par les révolutions des empires à une situation assez précaire, ne possédaient point de costume d'amazone, ce qui lui déchirait le cœur, car elles ne pourraient avoir l'honneur de profiter des bontés, d'ailleurs bien

trop grandes, de la baronne Guillaume, la plus belle âme qu'il y eût sur terre. La bonne baronne déclara alors qu'elle leur ferait présent de ces costumes, car elle voulait absolument conduire au bois ce merveilleux escadron de cavalerie.

Sur le baron Raoul, elles agirent comme un triple rayon de soleil, chassant la légion malfaisante des rhumatismes embusqués dans son dos. La conversion du baron Ferdinand au protestantisme fut certainement suspendue par la vue de ces trois belles catholiques, et lorsque Ellen développant autour de la harpe ses superbes bras qui jaillissaient d'un flot des guipures de sa trisaïeule, chanta quelques vieux bardits d'Erin, il resta en extase, oubliant tout à fait l'harmonium d'Héléna et les sévères accents que celle-ci en tirait.

Le baron Marc et le baron Ferdinand avaient cessé de tenir les yeux fixés sur leurs femmes ; la familiarité aimable, rieuse, impétueuse des jeunes filles brisait les fers de ces esclaves.

Raoul, Ferdinand, Marc, Gaston leur faisaient cortége, comme des jeunes gens, et criblaient Sarah de compliments sur le charme de ses sœurs.

Enchantée des beaux-frères, la baronne André surveillait avec un peu d'inquiétude les belles-sœurs, qui répondaient assez froidement à la gaieté des jeunes filles. Héléna et Elisabeth semblaient se serrer l'une contre l'autre pour faire tête à l'ouragan irlandais.

Sarah, deux ou trois fois, s'adressa à son bien-

aimé André, en le priant tendrement de suggérer aux deux glaciales baronnes l'idée de se mettre en quatre pour ses sœurs et de leur préparer des fêtes. André hésitait beaucoup devant leur attitude.

Sarah recourut à la baronne Guillaume.

— Je suis si heureuse, lui dit-elle, que ces enfants vous aient plu; j'éprouve une délicieuse émotion. Personne n'est aussi bon que vous! Oserai-je vous adresser une grande demande ?...

— Quoi donc, chère Sarah ?

— Les ressources d'amusement dont nous pouvons disposer à la maison ne sont pas bien grandes; mais si nos parents daignaient nous venir en aide, leur montrer un peu de monde... une petite soirée serait le paradis pour mes pauvres chéries...

— Mais je compte bien leur en donner plus d'une! s'écria la baronne Guillaume: je compte m'emparer d'elles, vous les enlever.

— Et si je vous priais d'user de votre influence auprès d'Héléna et d'Elisabeth, et d'obtenir qu'elles reçoivent une ou deux fois pour procurer un peu de distraction à ces enfants qui...

— Mais certainement elles ne demanderont pas mieux... Elisabeth, Héléna, nous comptons sur vous pour nous donner de petits bals. Nos charmantes amies ont besoin de s'égayer...

— Oui! oui! répétèrent Raoul et Gaston; puis, plus timidement, Marc et Ferdinand.

— C'est entendu, dirent du bout des dents les deux baronnes; nous sommes très-désireuses d'être

agréables à Sarah, quoique, ajouta Héléna, nos habitudes sévères ne s'accordent point avec de tels divertissements... et que, reprit Elisabeth, notre affligeant procès avec les d'Aclou nous fasse peut-être un devoir de nous abstenir de toute manifestation...

— Oh! vous me promettez, n'est-ce pas? s'écria Sarah, mélodieusement affectueuse.

Les deux baronnes ne pouvaient se refuser décemment à la demande générale, c'était bien assez déjà d'avoir témoigné si peu d'entraînement.

— Mes chéries, dit Sarah à ses sœurs, remerciez mes aimables belles-sœurs.

Héléna et Elisabeth reçurent chacune trois « Merci, madame la baronne, » avec trois belles révérences et trois grands sourires. Sarah recommanda à ses sœurs d'être particulièrement aimables envers Elisabeth.

Pendant quelques instants les jeunes filles s'empressèrent autour de celle-ci; mais bientôt, peu disposées à se gêner et emportées par leur vivacité, elles ne s'en occupèrent plus. Elisabeth leur tint compte intérieurement de cet abandon. Ginevra proposa un jeu de cartes qu'elles avaient inventé toutes les trois à Tullin O'Tullin et qu'elles appelaient le jeu des sympathies.

Trois dames furent retournées, la face contre la table. Le baron Raoul dut désigner, sans savoir la couleur respective de ces cartes, laquelle représentait Ginevra, laquelle Ellen, laquelle Livia. Ensuite

deux rois et trois valets pareillement retournés furent attribués au hasard par la baronne Guillaume aux cinq barons. Ellen et Livia tenaient le reste des cartes inférieures du jeu. Finalement il résulta de leurs opérations que Gaston aimait beaucoup Livia ; Ferdinand, beaucoup Ellen ; Marc, beaucoup Ginevra. Puis, d'après l'explication des trèfles, des cœurs, carreaux, piques, qui vinrent tomber successivement autour des trois couples, il se trouva que Gaston n'épouserait jamais Livia, que Ferdinand offrirait beaucoup de bouquets à Ellen, et que Marc se promènerait en voiture avec Ginevra.

Le jeu était fort innocent, Sarah intervint :

— Mes chéries, laissez ces cartes.

Elle venait de prendre le parti de les interrompre en voyant la mine d'Héléna et d'Elisabeth.

— Mais Sarah, s'écria Livia, si vous étiez la première à nous donner un bal ce soir? Nous avons cinq cavaliers...

— Voilà la vraie idée ! dit la baronne Guillaume.

— Vous danserez? demanda Ginevra.

— Pourquoi pas ? répondit la baronne en riant...

Elles battirent des mains.

— Raoul dansera avec moi, reprit la baronne.

— Oh! s'écria Livia, après le quadrille, nous vous montrerons une gigue... mais qui tiendra le piano ?

— Héléna, dit Raoul.

— Oh! je ne puis, répliqua celle-ci en invoquant mentalement le Seigneur.

— Je jouerai, dit Sarah.

— Ferdinand, vous ne danserez pas, j'imagine, dit Héléna à son mari, qui s'était levé.

— Oh! si, si! s'écrièrent les jeunes filles, appuyées par Guillaume, par Raoul et Gaston.

Ellen s'empara de la main de Ferdinand, et Ginevra de celle de Marc.

— Je ne puis admettre de pareilles licences, murmura Elisabeth en s'adressant à Héléna.

— On arriverait bien vite au scandale, répliqua celle-ci.

Mais les trois Irlandaises fondirent sur elles à ce moment, les saisirent à deux mains, les tirant de toutes leurs forces pour les faire lever, et criant : Il faut danser aussi!

La dominatrice Elisabeth avait été paralysée par l'effet prodigieux que produisaient les sœurs de Sarah. Remuant, parlant haut, interrompant, mettant tout sens dessus dessous, et n'ayant point l'air de se douter de l'autorité de la baronne Marc, elles lui enlevaient l'énergie de la maintenir.

Héléna, se cramponnant intérieurement au Seigneur, se fit lâcher par les Irlandaises ; mais elles se rejetèrent sur Elisabeth, la soulevèrent comme une plume, la portèrent presque à André, et, le piano ayant commencé le quadrille, la baronne

Marc jugea de bon goût de dissimuler sa mauvaise humeur ; elle dansa du bout des pieds, comme elle avait parlé du bout des dents.

Après le quadrille, les jeunes filles exécutèrent leur gigue. Ce fut une affaire fantastique. Sarah, ramenée au souvenir des anciens jours, s'anima et joua du piano aussi furieusement qu'elles *giguotèrent*. Le trépignement rapide, la grâce, la verve, les poses, les cris cadencés de ces trois grandes jeunes filles, la musique acharnée, mirent le diable dans la maison. Les murs tremblaient, Guillaume et les barons fredonnaient l'air, l'accompagnaient de la tête, riaient. Elisabeth et Héléna se demandaient, stupéfaites, si elles n'allaient pas assister à un spectacle étrange : les barons et la gigantesque Guillaume, entraînés dans la gigue et tricotant des jambes comme des fous !

Il n'en fut rien. Mais à peine la gigue finie, les Irlandaises, dont l'élan ne s'arrêtait plus, les emportèrent dans un galop acharné qui traversait tout l'appartement... Après le galop, elles eurent faim ; des sandwichs, du filet de bœuf, du pâté, du vin, du thé, furent apportés...

— Si nous les invitons, pensaient Elisabeth et Héléna consternées, serons-nous exposées à toutes ces culbutades et à ce désordre ?

Elles allèrent enfin sommer énergiquement leurs maris de penser, l'un aux cantiques, l'autre à se lever de bonne heure le lendemain pour s'occuper du procès, et la terrible soirée se termina.

La baronne Guillaume, ravie, rouge, ayant très-chaud, leur dit au moment de partir :

— Mes séraphins m'ont rendu ma jeunesse.

— Ce sont des séraphins diaboliques ! répondit Elisabeth avec une grande aigreur.

— Le mot est juste... plus juste qu'on ne le pensera jamais, ajouta Héléna en secouant la tête.

Quant à Gaston, profitant de la joie où étaient André et Sarah :

— Et Christian ? demanda-t-il, sera-t-il privé... du plaisir de connaître vos sœurs ?

—Oh ! amenez-le, dit Sarah ; il entendra la harpe d'Ellen.

— Mais point les jours de réunion générale ! dit André, à cause d'Elisabeth !

VII

Livia, la plus jeune, la plus enfantine et la plus impétueuse des trois, avait fait une vive impression sur Gaston.

Le lendemain de la soirée, le baron courut chez Christian.

— Il faut absolument que tu les voies.... Ce sont des merveilles, lui dit-il. Il y en a une, Ellen, qui a un grand talent sur la harpe. Cela t'intéressera beaucoup. Nous en parlions hier avec Raoul en

revenant, c'est une vie nouvelle qu'elles nous apportent. On éprouve un véritable plaisir à se prêter à leurs folies. Elles ne sont pas seulement belles, elles sont gentilles, comprends-tu la nuance? Guillaume en raffole. La petite Livia est adorable, gaie, drôle, aimable! Sarah a eu une excellente idée de les faire venir. Notre hiver s'engourdissait, elles le ravivent. Entre nous, Elisabeth et Héléna ne sont ni réjouissantes ni réchauffantes. Je ne sais ce qui se passe, mais on dirait qu'un charme est rompu. Ces petites nous ont tous fait sauter hier comme des cabris, y compris Guillaume et Raoul. Nous mourions de rire. Marc et Ferdinand n'étaient plus les mêmes. J'ai parlé de toi à André et à Sarah, ils seront enchantés de te voir. Je viendrai te prendre pour y aller.

— Mais, dit Séraphine, qui eut quelques-uns de ses fréquents éclairs, Christian ne peut faire ainsi le premier pas sans nous mettre dans une fausse situation.

— Oh! répondit Christian, je crois que ce sera au contraire le meilleur moyen d'avoir bataille gagnée. Sarah est douce, André est très-bon; j'y vais trois ou quatre fois, je conquiers et prépare le terrain, puis je te le livre. Une fois dans la place, tout le reste y passera.

Christian fut en effet très-bien reçu par Sarah et André.

— Que nous sommes heureux de te voir! s'écria André.

— Vous êtes charmant d'être venu, ajouta Sarah.

De sa femme on ne lui parla pas. Extrêmement frappé de la beauté des jeunes filles, lui aussi, il ne songea pas à mettre Séraphine sur le tapis. Il était de bon goût d'ailleurs de ne point rappeler dès la première visite le cas de discorde.

En le voyant entrer, comme il était et surtout paraissait bien plus jeune que ses frères, Ginevra avait demandé à Sarah : « Est-il à marier? »

La présentation aux jeunes filles eut lieu par grandes poignées de mains, selon leur habitude. Elles le contemplèrent ensuite à la façon de chats qui ont envie de jouer, mais se défient des dispositions de l'étranger...

Cependant, après quelque bout de conversation sur la santé des autres parents et sur les impressions de voyage des Irlandaises, Sarah dit à Christian :

— Nous avons un virtuose à vous faire entendre... ma sœur Ellen...

Celle-ci bondit vers sa harpe.

— La renommée m'avait déjà instruit, répondit-il.

Reconnaissant qu'Ellen allait faire tous les frais de la soirée, Ginevra et Livia eurent une imperceptible moue, et tandis qu'elle chantait, s'arrangèrent pour passer leur temps le moins tristement possible.

Livia s'empara de Gaston et lui fit étendre les

mains pour tenir une grosse pelote de soie rouge. De temps en temps elle lui donnait de petites tapes, lui adressait des grimaces, lui entortillait le cou avec le fil, et lui faisait mille pantomimes drôlatiques pour le menacer, l'obliger à rire, et indiquer qu'elle grillait d'envie de troubler la musique de sa sœur.

Ginevra ne trouva rien de mieux que de s'accouder sur le dossier du fauteuil de Sarah, de poser ses mains sur le front de la baronne et de chuchoter à son oreille avec un sérieux très-profond, car elle lui parlait des recettes de gâteaux et de crèmes qu'on avait l'habitude de manger au manoir de Tullin O'Tullin.

Ellen ne chantait ni avec la science ni avec la passion de Séraphine, mais Christian fut très-séduit par l'inattendu de ses mélodies, par un contraste de verve folle et de langueur bizarre qu'elle apportait dans son exécution. Il joua à son tour de la harpe. Pour cette première fois, il ne voulut pas trop prolonger sa visite, et se retira vers dix heures, après avoir pris une tasse de thé.

— Eh bien? dit Séraphine à Christian quand il revint.

Cet : eh bien! demandait si les jeunes filles étaient aussi intéressantes que le disait la renommée, et surtout si l'accès de la maison du baron André lui était ouvert à elle-même...

— Ah! dit Christian, elles sont fabuleuses, mais il faudra que tu aies une harpe...

Ce mot, ce simple mot! Les yeux de Séraphine devinrent fulgurants.

— Je ne suis pas Irlandaise, répliqua-t-elle avec un sourire contraint.

— Oh! Séraphine! dit Christian avec un ton de reproche.

— On la dit si belle, Mlle Ellen.

Séraphine parut cependant ne plus vouloir insister là-dessus, car elle ajouta aussitôt : — A-t-on parlé de moi?

— Tu comprends qu'au premier choc on a montré de la réserve de part et d'autre.

— Tu y retourneras souvent? demanda Séraphine d'un air innocent.

— Oui, dit naïvement Christian.

— Les chants de la belle harpiste valent-ils celui-ci? dit-elle en riant; puis elle se mit au piano et chanta.

— Comment veux-tu que je compare à ton admirable talent les essais d'une personne qui n'a étudié que chez les sauvages? Au surplus, lorsque tu viendras avec moi chez André, dans quelque temps, tu pourras me surveiller, reprit-il gaiement.

La baronne Guillaume ne s'était pas doutée non plus de toute l'excellence de l'invention qu'elle avait eue d'emmener les jeunes filles au bois. Sans bornes fut la joie de la bonne Guillaume quand les cinq chevaux loués au manége (il y en avait un pour un domestique de suite) piaffèrent dans sa cour, quand Ginevra, Ellen et Livia, dans leur ama-

zone grise, furent en selle, qu'on franchit la porte cochère au son de tonnerre des fers des chevaux sur le pavé, qu'on s'aligna au milieu de la rue et que tous les passants restèrent cloués au trottoir, yeux et bouches béants, à la vue de ce qu'on n'avait jamais vu peut-être à Paris : quatre femmes à cheval réunies.

Le long du chemin, Livia commença à dire que tous ces gens qui les regardaient avaient l'air bien bête, et qu'elle avait envie de leur tirer la langue. Ellen ajouta qu'en Irlande on courait à cheval tant qu'on voulait, sans que personne, pas même les bœufs, vous inspectât. Ginevra déclara que les habitudes à Paris étaient absurdes; que les jeunes personnes s'y montraient méprisables de tolérer d'être toujours guidées, surveillées, morigénées; que Sarah avait pris les ridicules parisiens, qu'Elisabeth et Héléna étaient comme de vieilles fées qui cherchent à jeter de mauvais sorts aux jeunes princesses; que les hommes étaient aimables, mais restaient trop assis et ne bougeaient pas assez. En Irlande, il y avait de grandes parties très-amusantes, bien mouvementées, auxquelles les vieux se mêlaient très-volontiers. Ainsi on jouait au taureau...

— Oh! le taureau! s'écrièrent Ginevra et Livia.

— On formait deux camps, composés d'hommes et de femmes se tenant par la ceinture à la queue leu-leu; les deux premiers de chaque bande se drenaient par les mains, et alors tout le monde

tirait de toutes ses forces, chaque camp s'efforçant de traîner l'autre jusqu'à une certaine limite, et on sortait de là tout égratigné, les robes et les redingotes en lambeaux.

Elles babillaient avec la bonne Guillaume comme avec un camarade. Elles étaient venues à Paris avec un double programme : celui qu'avaient donné les parents et qui était de trouver des maris, et le leur propre, qui était de s'amuser à outrance. D'ailleurs elles avaient des idées particulières sur l'art de trouver un mari ; elles comptaient se promener beaucoup et rencontrer des princes qui leur feraient une soudaine déclaration.

Et l'on arriva au bois. Le vert, le *green*, ne tarda pas à griser les jeunes filles sauvages, et elles lancèrent leurs chevaux ventre à terre, comme dans un steeple-chase, leur faisant franchir les barrières en fil de fer qui défendent les gazons, galopant sur les pelouses, fendant les jeunes taillis. Elles coururent ainsi jusqu'au lac, où Guillaume les rejoignit en suivant les allées. Les gardes couraient aussi après elles. La baronne déconcertée leur faisait de grands appels avec les bras...

Il prit fantaisie à Livia de traverser le lac et elle poussa dans l'eau son cheval, qui se cabrait. Ellen l'imita, Ginevra allait en faire autant. La baronne se décida à galoper sur les gazons et vint à elles ; les gardes à pied arrivaient en criant ; les cavaliers et les équipages s'arrêtaient dans les allées du bord du lac pour se régaler de la scène.

vis-à-vis André et Sarah, et par conséquent de produire trois maris pour les jeunes filles.

Dès qu'elles entrèrent dans les sombres appartements d'Héléna, les trois sœurs ne s'y trompèrent pas : des prétendants étaient là. Outre les Septfontaines, le baron Ferdinand avait invité une trentaine de personnes, parmi lesquelles se distinguaient trois jeunes gens fort sérieux : le vicomte de Séjournac, M. Du Parisis et M. Albert de La Cassotaie.

L'esprit moqueur et sans gêne des Irlandaises entrevit une source de divertissements dans la rencontre de ces jeunes messieurs, dont l'attitude témoigna sur-le-champ qu'*elles* étaient pour *eux*.

Elles avaient commencé par embrasser la baronne Guillaume, puis s'étaient précipitées sur les barons pour leur raconter les événements de la journée : un concert très-ennuyeux où l'on avait eu l'impertinence de crier *chut* à Livia qui causait avec ses sœurs, et une longue séance chez le pastry-cook de la rue de Rivoli, où Ginevra avait mangé neuf pâtés aux huîtres. Ellen n'était pas sans affliction, parce qu'elle avait perdu une petite pièce de cinq francs en or.

— Si je m'étais trouvé au concert avec vous, dit Gaston à Livia, je vous aurais fait mettre au violon.

— Comment, dans un violon? demanda-t-elle, ne connaissant pas encore le sens de l'expression.

— C'est ainsi qu'on appelle la prison...

— Ah! eh bien! moi, voici comment je traite les gendarmes, dit-elle en lui tirant les moustaches, et elle se sauva avec de grands rires derrière une table.

Gaston la poursuivit et le salon fut bientôt bouleversé.

Comme la jeune fille passait en courant près d'un groupe formé autour de la cheminée, Sarah arrêta sa sœur par la taille.

— Venez ici un instant, folle! lui dit-elle doucement.

Là se trouvaient Héléna, Elisabeth et les trois prétendants, accompagnés de M. de Séjournac père, de Mme Du Parisis mère et de Mme de la Cassotaie tante.

— Laissez-moi, laissez-moi, Gaston va me prendre! criait la joyeuse Livia en se débattant.

— Soyez tranquille et aimable un moment, ma chérie!

— La vivacité sied si bien à mademoiselle! lança une petite voix flûtée, suraiguë, qui étonna d'autant plus Livia que ce son sortait étrangement d'un visage tout barbu et de dessous un nez camard, orné de lunettes.

C'était M. Albert de La Cassotaie, qui laissait ainsi jaillir un peu de sa flamme.

— C'est bien vrai! murmura en rougissant M. de Séjournac, qui était un long jeune homme à long cou, à long nez, sans un poil de barbe ni de moustache.

M. Du Parisis s'inclina d'un air de grave componction. Celui-là était maigre, pâle, chétif et solennel.

L'esprit de corps animait déjà ces trois jeunes gens et les unissait, en leur qualité de messieurs désirant et cherchant femme.

— O Sarah! dit Livia, nous jouerons des charades!...

Un malin et prompt travail dans son esprit lui suggérait un rapport comique entre les messieurs et les charades...

Cependant Sarah avait fait signe à Ginevra et à Ellen d'approcher, et elles s'avançaient majestueuses et rayonnantes.

Les jeunes messieurs regardèrent leurs parents et ceux-ci les regardèrent : voilà bien notre affaire, signifiait cet échange de pensées secrètes.

— Ellen, quel dommage, nous n'avons pas songé à faire apporter votre harpe! dit Sarah.

— Mademoiselle joue de la harpe! jeta la petite voix aiguë de M. Albert de La Cassotaie.

— Vraiment? reprit en rougissant le vicomte de Séjournac.

M. Du Parisis s'inclina profondément.

— Mais nous allons jouer des charades! s'écria Livia.

— Oui, oui, dit Ginevra, en nous costumant, comme à Tullin.

— Ginevra a le sentiment et le don de l'interprétation, dit Sarah.

Et la voix flûtée de s'écrier :

— Oh! c'est fort remarquable.

— Certes! dit M. de Séjournac, plus rouge que jamais; tandis que M. Du Parisis s'inclinait d'un air de vénération.

— Nous allons jouer des charades! annonça aux barons la belle Ellen, et Livia bondit au devant d'eux.

— Mais vous avez donc apporté des costumes? demanda Héléna avec inquiétude.

— Vous nous prêterez de vieux châles, de vieux rideaux... dit Ginevra.

— Oh! répliqua la baronne Ferdinand, je ne puis... d'ailleurs, mes... mes opinions...

— Si, si! n'est-ce pas, baronne Guillaume, criait Livia, que nous allons jouer, et que la baronne Héléna peut nous prêter de vieilles hardes?...

— Ces messieurs joueront certainement!... dit Sarah aux prétendants.

Ceux-ci et leurs parents furent tout à fait d'avis de jouer.

— Si la baronne Héléna ne nous prête rien, nous allons la piller, dit Ellen.

Les trois sœurs commençaient à ouvrir les portes pour pénétrer dans les appartements intimes.

— Attendez, attendez! dit Héléna, qui n'osa résister au vœu général.

Elisabeth elle-même approuvait les charades. La baronne Marc trouvait un peu outrecuidante la

M. Du Parisis s'inclina d'un air de grave componction. Celui-là était maigre, pâle, chétif et solennel.

L'esprit de corps animait déjà ces trois jeunes gens et les unissait, en leur qualité de messieurs désirant et cherchant femme.

— O Sarah! dit Livia, nous jouerons des charades!...

Un malin et prompt travail dans son esprit lui suggérait un rapport comique entre les messieurs et les charades...

Cependant Sarah avait fait signe à Ginevra et à Ellen d'approcher, et elles s'avançaient majestueuses et rayonnantes.

Les jeunes messieurs regardèrent leurs parents et ceux-ci les regardèrent : voilà bien notre affaire, signifiait cet échange de pensées secrètes.

— Ellen, quel dommage, nous n'avons pas songé à faire apporter votre harpe! dit Sarah.

— Mademoiselle joue de la harpe! jeta la petite voix aiguë de M. Albert de La Cassotaie.

— Vraiment? reprit en rougissant le vicomte de Séjournac.

M. Du Parisis s'inclina profondément.

— Mais nous allons jouer des charades! s'écria Livia.

— Oui, oui, dit Ginevra, en nous costumant, comme à Tullin.

— Ginevra a le sentiment et le don de l'interprétation, dit Sarah.

Et la voix flûtée de s'écrier :

— Oh! c'est fort remarquable.

— Certes! dit M. de Séjournac, plus rouge que jamais; tandis que M. Du Parisis s'inclinait d'un air de vénération.

— Nous allons jouer des charades! annonça aux barons la belle Ellen, et Livia bondit au devant d'eux.

— Mais vous avez donc apporté des costumes? demanda Héléna avec inquiétude.

— Vous nous prêterez de vieux châles, de vieux rideaux... dit Ginevra.

— Oh! répliqua la baronne Ferdinand, je ne puis... d'ailleurs, mes... mes opinions...

— Si, si! n'est-ce pas, baronne Guillaume, criait Livia, que nous allons jouer, et que la baronne Héléna peut nous prêter de vieilles hardes?...

— Ces messieurs joueront certainement!... dit Sarah aux prétendants.

Ceux-ci et leurs parents furent tout à fait d'avis de jouer.

— Si la baronne Héléna ne nous prête rien, nous allons la piller, dit Ellen.

Les trois sœurs commençaient à ouvrir les portes pour pénétrer dans les appartements intimes.

— Attendez, attendez! dit Héléna, qui n'osa résister au vœu général.

Elisabeth elle-même approuvait les charades. La baronne Marc trouvait un peu outrecuidante la

prétention d'Héléna à se mettre en avant et à présenter des futurs pour les sœurs de Sarah ; c'était empiéter sur ses propres droits, et comme elle n'augurait rien de bon des charades, elle espérait qu'elles seraient le châtiment de sa belle-sœur.

Pendant que la baronne Ferdinand, fort désappointée, livrait ses armoires aux recherches de Ginevra et d'Ellen, Livia avait disparu. Sans être aperçue, au milieu du remue-ménage causé par les travaux des messieurs, qui rangeaient de côté tables et chaises pour disposer une espèce de théâtre et des coulisses où on se costumerait, Livia pénétra dans l'oratoire d'Héléna, furetant partout. Elle en ressortit bientôt, triomphante, fila vers l'antichambre, cacha dans sa pelisse un certain objet, puis rentra, les yeux étincelants, dans le salon.

Les préparatifs durèrent un certain temps, et les barons, ainsi que d'autres personnes, ne laissèrent pas d'être intrigués par certains mots qu'on entendait prononcer par les jeunes filles :

— Il faudra que Pôle-Nord fasse le Turc... La Cigogne sera une vieille sorcière... La Musette s'habillera en berger... disaient-elles, et ces noms revenaient constamment dans leurs discours, accompagnés de fous rires.

Livia fut la première, étourdiment ou à dessein, à appliquer ces appellations ridicules à ceux à qui elles étaient décernées.

M. la Cigogne, dit-elle, en poussant le

vicomte de Séjournac par les épaules, vite, vite, étendez le paravent qui doit séparer les acteurs des spectateurs...

Il en devint cramoisi, mais il obéit.

Ellen et Ginevra n'eurent garde de ne pas imiter leur sœur.

— M. Pôle-Nord, cria Ellen, venez donc ôter ce guéridon!

Et s'adressant à la propre mère de M. Du Parisis en lui montrant son fils : — Madame, ayez donc la bonté de nous envoyer Pôle-Nord.

— M. la Musette, dit Ginevra à M. Albert de La Cassotaie, qui eut un soubresaut, voulez-vous rouler cette écharpe en turban!

Naturellement, comme elles persistèrent à leur conserver ces noms saugrenus, tout le monde en fut égayé, sauf M. de Séjournac père, Mme Du Parisis mère, et Mme de La Cassotaie tante, qui éprouvèrent un sentiment pénible. Quant aux jeunes messieurs, décontenancés par le ridicule que ces sobriquets leur donnaient aux yeux de tout le salon, ils se consultèrent.

— Est-ce qu'elles se moqueraient de nous? demanda M. Albert de La Cassotaie... je me retirerais des rangs...

— Je crois que c'est par... familiarité... amabilité... dit timidement le vicomte de Séjournac.

M. Du Parisis s'inclina gravement.

Cependant le mot de la première charade était fer-blanc.

L'imagination de Ginevra créa promptement la scène du *premier*.

Une jeune dame turque (elle), accompagnée de ses trois esclaves (les trois prétendants), était attaquée par des seigneurs chrétiens (le baron Ferdinand et les autres). Ellen et Livia voulurent faire partie de la suite chrétienne qui mettait en déroute la suite turque. Captive du baron Ferdinand, celui-ci devenait amoureux de la mahométane et brisait ses *fers*.

Les Irlandaises entortillèrent de vieux rideaux autour des têtes de la Cigogne, de Pôle-Nord et de la Musette, pour les métamorphoser en Turcs, et les obligèrent à se mettre en bras de chemise. On dessina des moustaches avec du charbon à la pauvre Cigogne. Une chaise représenta un palanquin sur lequel les trois Turcs portèrent Ginevra. Alors Ellen et Livia, armées de cannes et de pincettes en guise de sabres, la tête recouverte de vieux casques trouvés dans une panoplie du baron Ferdinand, chargèrent impétueusement les Turcs, leur appliquant même quelques bons coups sur le dos et les jambes. Puis Ginevra fut enchaînée et livrée à Ferdinand, qui tomba à ses pieds en jurant un éternel amour et ôta les chaînes.

M. Albert de La Cassotaie et ses coprétendants se consultèrent encore sur la question de savoir s'il serait bien agréable de continuer à servir de plastrons à ces demoiselles et par suite à tout le salon, et s'il n'y avait pas dans les affublements

qu'elles leur infligeaient une intention réellement hostile de la part des jeunes filles. Pour son compte, le pauvre la Musette avait reçu dans le combat un coup de canne sur le mollet qui lui avait fait venir les larmes aux yeux.

— Mais, monsieur la Cigogne, monsieur Musette, monsieur Pôle-Nord, criaient les Irlandaises, on vous attend pour le *second*.

Le *second* fut réglé par Ellen. Un blanc devait se présenter parmi les nègres au moment où ceux-ci se disposaient à rôtir et à manger une jeune blanche qu'il arrachait à leurs mains.

— Voilà les nègres ! dit Livia en désignant les jeunes messieurs.

— Mais... dit M. Albert de La Cassotaie, prévoyant quelque nouvelle bousculade.

— Oui, oui ! reprit Ginevra, mais il faut de l'encre pour les barbouiller.

— Non ! non ! répondit-il énergiquement.

— Vous allez faire manquer le jeu, dit Ellen avec une moue d'humeur.

— Gaston, apportez de l'encre pour faire les nègres ! dit Livia.

— Non, non, mesdemoiselles, dit la petite voix aiguë de M. Albert de la Cassotaie.

— Oh ! M. la Cigogne sera plus aimable, lui, reprit Ginevra.

La Cigogne eût peut-être cédé, mais la Musette et Pôle-Nord ne consentirent pas à se laisser noircir la figure.

— Vous verrez que ce sera encore bien assez désagréable, dit la Musette à ses compagnons d'infortune.

Lorsque les gens prêtent au ridicule et qu'on a commencé à les y rouler, les plus réservés finissent par se laisser entraîner à les prendre pour victimes. Presque tous les assistants étaient donc peu à peu devenus complices des Irlandaises, à la grande mortification d'Héléna et des parents des jeunes messieurs.

— Vous danserez les mains pendantes et en faisant des grimaces comme les singes, recommanda Livia aux nègres.

Mme de La Cassotaie tante, qui l'entendit, intervint :

— Albert, retirez-vous de ces mascarades, dit-elle.

Mme Du Parisis, de son côté, disait à Héléna :

— Je n'ai pas amené mon fils pour être la risée d'autrui.

Si bien que les prétendants et leurs parents partirent, et qu'Héléna se plaignit à Sarah de l'intempérance de ses sœurs en fait de gaieté. Mais les barons ayant accepté de faire les nègres, les charades durèrent encore quelque temps.

Héléna devenait tout à fait mélancolique ; Elisabeth en ressentait du plaisir et lui dit :

— Quelle imprudence à vous d'avoir ouvert si largement votre maison à ces folles personnes !

Enfin l'abomination fut consommée tout le monde se retira.

— Je te déclare, Ferdinand, s'écria Héléna au comble de l'irritation, que le Seigneur te maudira si tu encourages les artifices de ces filles de Babylone. Nous voilà brouillés avec trois familles sérieuses.

Le baron soupira, sans répondre, d'un air de componction ; mais en réalité il prenait du courage contre les pénitences que lui présageait la colère de sa femme, en évoquant la brillante image de Ginevra.

Le lendemain, il vit Héléna troublée, inquiète; elle se livrait à de singulières recherches dans tout l'appartement, tombait dans des rêveries d'affligée. Il n'osa point lui demander la cause de ces agitations et elle ne la lui révéla pas.

Qui donc aurait pu ravir le journal intime d'Héléna? Ces maudites filles de Babylone, pensait avec un grand tourment la baronne Ferdinand. C'était pour elle un grand coup et qui lui ôtait toute sa force. Pourvu que le Seigneur empêchât qu'on ne vînt à connaître ce qui était consigné sur ce journal!

Elle abandonna presque entièrement Ferdinand à lui-même et se resserra plus que jamais au fond de l'oratoire, apportant une sorte de sombre ardeur à son piétisme ou à son méthodisme.

VIII

La prudente et vigilante Elisabeth, avertie par le désordre de la soirée d'Héléna, se retrancha de plus belle derrière le procès contre les d'Aclou et n'invita strictement que les Septfontaines, à la grande déconvenue de Sarah, qui pleura un peu dans le sein d'André et se plaignit que ses belles-sœurs avaient de l'animosité contre ses sœurs. Sarah ne pouvait cependant empêcher les « chéries » d'être belles et gaies.

Pour les dédommager, elle et André les conduisirent au théâtre, aux concerts, où on les admira beaucoup selon l'habitude. Les trois jeunes filles surprenaient généralement le monde parisien par l'intrépide limpidité des regards qu'elles dirigeaient sur les beaux jeunes gens.

La baronne Guillaume dédommagea aussi la famille O'Tullin, elle eut quelques réceptions où les sœurs de Sarah furent libres de tout mettre à sac; elle leur donna des montres et des bijoux. Le baron Raoul ne fut pas moins généreux que Guillaume. Gaston continua à être très-épris de Livia, et Christian découvrait toujours de nouvelles profondeurs musicales dans les mélodies irlan-

daises interprétées par la harpe et le chant d'Ellen.

Les barons Marc et Ferdinand n'avaient certes aucune mauvaise pensée, mais les soirées passées dans l'atmosphère libre que créaient autour d'elles les indépendantes jeunes filles étaient si différentes des soirées passées sous le joug d'Elisabeth et d'Héléna, qu'ils finirent par devenir rusés.

De commun accord, ils concertèrent de nombreux mensonges pour aller chez Sarah en faisant croire à leurs femmes qu'ils étaient ailleurs. Ferdinand ne chantait plus de cantiques et Marc portait des dossiers chez l'avoué avec une déplorable insouciance à l'égard de l'issue du procès d'Aclou.

L'invasion irlandaise menaçait de déranger profondément l'économie morale et domestique de toute la famille des Septfontaines.

Quant aux trois sœurs, le type de leurs sentiments se retrouvait dans une scène qui se reproduisait bien souvent le matin, peu d'instants après qu'elles étaient habillées et lorsqu'elles attendaient l'heure du déjeuner.

Sarah les avait installées dans un véritable dortoir, une grande pièce qu'en plaisantant elle appelait la *nursery*, la chambre de la nourrice et des enfants.

Un matin donc, Ellen, qui était la plus positive des trois, avait par son exemple amené ses sœurs à compter leur butin.

— Maman sera bien contente de voir ce que nous possédons, dit Ginevra en retirant d'une immense malle tous les trésors que pour sa part elle y avait accumulés.

— J'espère bien lui en montrer davantage, reprit Livia, car je ne reviendrai à Tullin que lorsque je serai mariée.

— Voyez, dit Ellen, nous avons chacune une montre et une chaîne, une broche et des bracelets que la baronne Guillaume nous a donnés avec les amazones.

— Nous avons des boucles d'oreilles, des bagues, des agrafes, dit Ginevra. C'est le baron Raoul qui y a pensé.

— Ce sont les deux meilleurs, dit Ellen. Deux fois par semaine, quand ils ont entre les mains des petites pièces d'or de cinq francs ou de dix francs, je n'ai qu'à les leur demander pour qu'ils me les donnent. Marc et Ferdinand aussi m'en donnent, mais moins souvent.

— Oh! Sarah s'est bien occupée de nous, et maman sera bien contente, reprit Ginevra; elle sera éblouie quand elle verra nos malles.

— Deux robes de bal, dit Ellen, une pelisse de soie et de fourrures, une robe de velours et toute la garniture en dentelles, deux costumes de soie et de satin, un petit cachemire.... Quand nous retournerons à Tullin, les O'Ferrik de Carrigaught et les Gallows de Kirkenan, qui ont toujours voulu nous humilier, seront obligées de baisser pavillon... je

me réjouis d'avance en pensant combien Augusta O'Ferrick et Anthemia Gallows enrageront...

— Savez-vous, interrompit Livia, de qui *mamma* sera la plus contente? C'est de moi... parce que je reviendrai mariée... Vous avez vu, les deux fois que nous sommes allées à l'Opéra, le jeune homme aux cheveux bouclés qui a ramassé la fleur tombée de ma coiffure, et qui est revenu se placer en face de notre loge.

— Il avait un diamant à sa cravate, dit Ellen.

— Et des yeux si expressifs.

— Et vous croyez l'épouser? demanda Ginevra.

— Il m'aime, dit Livia.

— Vous n'oubliez pas que maman désire que je me marie la première? répliqua Ginevra.

— Oh! Ginevra, je ne serai pas un obstacle pour vous.

— Je crois que le jeune homme venait pour moi.

— Vous croyez? dit Livia avec un peu de désappointement; alors je chercherai d'un autre côté... Chez le pastry-cook, vous rappelez-vous? un autre jeune homme m'a offert une assiette... Il avait de belles moustaches noires et des yeux si brillants...

— Livia, je n'aurai que du bien à dire de vous à maman, car vous m'avez toujours cédé...

— Moi, je ne sais pas, ajouta Ellen; je crois que le mieux est de songer à rapporter le plus possible à Tullin.

— Oh! s'écria Ginevra, j'ai pensé aussi à une

chose qui fera plaisir à maman... Sarah m'a acheté le *Cuisinier royal*, et j'ai demandé à Julie, la cuisinière, de m'enseigner plusieurs plats. Maman ne connaît pas le lapin sauté... et c'est si délicieux... et aussi la sauce cardinale. Je n'avais pas l'idée, en venant en France, de toutes les sauces. C'est la seule chose que j'aie trouvée bien dans ce pays où ils ont des usages si bêtes...

— Je voulais dire, reprit Ellen, Elisabeth et Héléna se sont très-mal conduites avec nous... elles n'ont rien donné, et elles...

— Je les déteste! s'écria Livia.

— Sarah a dit que nous devions nous en défier, dit Ginevra.

— Sarah cède trop, elle devrait être la maîtresse, dit Livia; à sa place je ne voudrais pas que des femmes aussi laides me fassent la loi.

— Mais, si nous nous marions, continua Ginevra, alors nous aiderons Sarah à prendre la tête, et la baronne Guillaume et les barons seront avec nous et feront tout ce que nous voudrons...

— Moi, dit Ellen, je voudrais bien que la baronne Guillaume et le baron Raoul et Sarah nous donnent douze couverts, deux plats ronds et un long en argent. Maman serait heureuse de voir de l'argenterie sur sa table... J'espère aussi rapporter des bijoux pour elle.

— Oh! oui, s'écria Livia.

— Et Sarah, reprit Ginevra, ne refusera pas de faire une caisse de casseroles et d'ustensiles de cui-

sine en cuivre, et, je pense, d'y joindre deux ou trois paniers de Bordeaux.

— Sarah a été bien bonne, dit Livia.

— Tout ce que nous avons reçu, dit Ellen, savez-vous à qui nous le devons? C'est à Sarah, car la baronne Guillaume et Raoul...

— Et Marc et Ferdinand aussi, car ils ont donné, ajouta Ginevra.

— Et Gaston aussi, dit Livia.

— Gaston? Mais Sarah a toujours dit qu'il n'avait pas d'argent.

— Il m'a donné une cassolette, reprit Livia.

— Vous ne nous l'aviez pas dit, murmura Ellen.

— Il ne voulait pas qu'on en parlât!

— Oh! il ne faut rien cacher... dit froidement Ginevra.

— Vous voyez que je ne l'ai pas caché! répliqua Livia d'un air de bouderie.

— Je disais, reprit Ellen, que c'est par Sarah que tout cela nous est venu...

— Oh! moi, c'est à Sarah que j'ai toute la reconnaissance, dit Livia.

— Il en sera de même si nous nous marions, dit Ginevra.

— Car Héléna s'est moquée de nous avec la Cigogne et la Musette, dit Livia.

— Sarah aurait bien dû se fâcher contre elle, dans cette circonstance, reprit Ginevra,

— Elle est un peu faible, ajouta Ellen.

La porte s'ouvrit et Sarah vint leur dire :

— Mes chéries, le déjeuner est prêt... Que faisiez-vous là ?

— Nous mettions nos propriétés en ordre, répondit Ellen...

— Vous avez raison de le faire...

— Sarah, Julie a-t-elle pensé à la crème panachée? demanda Ginevra.

— Oui, ma chérie.

Sarah enlaça d'un bras la taille de Livia, et toutes quatre s'élancèrent vers la salle à manger.

A mesure que se prolongeait leur séjour à Paris, trois personnes en éprouvaient une réelle souffrance : Elisabeth, Héléna et Séraphine.

La baronne Marc vint trouver un jour la baronne Ferdinand.

— Est-ce que Ferdinand dîne ce soir chez Raoul ? lui demanda-t-elle.

— Il me l'a dit, répliqua Héléna.

— Marc est aussi de ce dîner. Il est bien singulier que Raoul ait pris ces nouvelles habitudes. Autrefois il passait tour à tour chaque jour de la semaine dans l'une de nos maisons. Maintenant il paraît que ses rhumatismes l'empêchent de sortir, il invite constamment ses frères pour lui donner de la distraction... J'avais des doutes là-dessus, mais Guillaume m'a affirmé que rien n'était plus vrai. Il m'a semblé qu'elle était cependant un peu embarrassée. Est-ce que vous n'avez pas de doutes, Héléna ?

— Comment l'entendez-vous?

— Je trouve qu'il y a beaucoup de désordre autour de nous, et que ce désordre a coïncidé avec l'arrivée de ces...

— Ah! ces jeunes filles? Je considère leur venue comme un malheur...

— Marc avait des vertus.

— Ferdinand, sans en avoir, se conduisait fort bien.

— Ils ont à présent la tête tournée. On ne peut plus les tenir. Tous ont la tête tournée, même Guillaume, qui a donné le fâcheux exemple de s'enticher de ces petites créatures... Personne ne s'occupe plus du procès. Ces messieurs sont toujours autour de Sarah. André n'a pas craint d'accueillir Christian; je ne suis pas disposée à souffrir longtemps encore un tel bouleversement.

— Ce sont d'impudentes personnes, reprit Héléna, elles m'ont pris un objet de grande importance...

— Comment? mais quoi donc?

— Oh! il n'a d'importance que pour moi, voulais-je dire, répondit Héléna, qui ne se souciait pas de lever le lièvre de son journal intime, car elle avait de bonnes raisons pour ne pas attirer l'attention sur ce point.

— Notre sûreté est compromise, dit Elisabeth, Marc n'est plus le même...

— Ferdinand non plus.

— Assurément j'ai confiance dans Marc, mais

je ne veux pas que Sarah et ses sœurs espèrent me rendre ridicule... J'éclaircirai mes doutes à propos de ces dîners chez Raoul.

— Pour moi, dit Héléna, je considère ce qui se passe comme une pénible épreuve.

— Oui, mais je ne veux pas que Sarah et sa tribu nous fassent subir d'épreuves, et d'aucune sorte. Je suis décidée à y mettre bon ordre... Marc et Ferdinand étaient fort paisibles, nous n'avions qu'à nous louer d'eux; il serait bien singulier qu'ils se trouvassent subitement gâtés par le contact de ces filles sauvages; leur grotesque descendance de seigneurs d'un cent de pommes de terre ne m'arrêtera pas : le contact cessera.

Le même jour, avant l'heure du dîner, Christian disait à Séraphine :

— Gaston a des billets pour la Porte-Saint-Martin et il m'emmène.

— Gaston a pris depuis quelque temps un goût subit pour le théâtre, répondit Séraphine d'un air mécontent et soupçonneux.

— C'est une série d'occasions qui se présente. Je ne puis pas attrister mon frère par un refus.

— Pourquoi n'a-t-il pas de places pour moi?

— Gaston sait qu'il ne conviendrait pas qu'on te vît au théâtre; on t'accuserait méchamment de n'avoir pas brisé avec l'ancienne existence. De plus, ton état ne te permettrait pas de supporter la fatigue d'une soirée de spectacle.

— Les Irlandaises s'y trouveront peut-être, dit Séraphine.

— Vraiment, Séraphine, tu me surprends par cette préoccupation. Je t'accuserai d'esprit bourgeois, un peu plus! Comprends donc que, si parfois je me trouve en présence de ces jeunes personnes, c'est bien indépendant de ma volonté. Je ne crois pas avoir besoin de t'assurer mon affection et mon innocence. Je travaille pour toi, tu le sais. La maison d'André s'est ouverte la première...

— Mais je devais y aller après ta quatrième ou cinquième visite, et je ne vois pas que ma candidature ait fait de progrès, reprit Séraphine le front soucieux, la lèvre un peu crispée.

— J'aurais réussi plus tôt sans Elisabeth, contre laquelle il ne faut rien brusquer!

— Mais cette Elisabeth! cet épouvantail! je voudrais bien la connaître enfin!... Elle me paraît intéressante, puisqu'elle vous tient tous en échec quand elle ne vous tient pas en lisière.

— Le reproche ne s'adresse pas à moi, Séraphine!

— Enfin n'en parlons plus; ta conscience est tranquille. Va au théâtre avec Gaston! dit-elle en lui lançant un regard chargé d'électricité.

Et elle prit l'attitude profondément réfléchie de quelqu'un qui arrête ou examine un projet.

IX

Le même soir, on jouait au trente et un chez la baronne André. Les six barons de Septfontaines s'y trouvaient, ainsi que Guillaume. Elisabeth et Héléna, trompées et défiantes, étaient censées croire que leurs maris faisaient un whist auprès de Raoul, cloué par ses rhumatismes.

Les paroles les plus folles circulaient autour de la table, où l'on s'arrangeait de façon que les jeunes filles gagnassent toujours, car on avait reconnu leur goût bien marqué pour les petits bénéfices de jeu, et leur fougue ne les empêchait point d'empocher l'argent avec un recueillement quelque peu paysannesque.

Tout à coup Elisabeth apparut dans le salon.

— Je vous croyais chez Raoul, dit-elle à Marc d'un ton irrité, et ses yeux percèrent de part en part Guillaume, Ferdinand, Raoul, tous les complices en un mot; de plus, elle eut un air d'indignation à la vue de Christian; Marc foudroyé par cette surprise, implorait les autres du regard afin qu'ils le couvrissent de leur pavillon.

Raoul balbutia enfin que les rhumatismes l'avaient tenu toute la journée, qu'il avait con-

voqué Marc et Ferdinand pour lui apporter un peu de distraction, qu'après dîner les rhumatismes s'étaient calmés subitement, et que l'on était venu chez Sarah, qu'on n'avait pas vue depuis longtemps.

— Oh ! depuis avant-hier ! s'écria Livia.

Les Irlandaises, d'abord étonnées de la confusion générale produite par l'arrivée d'Elisabeth, ne voyaient aucun motif pour s'en émouvoir elles-mêmes.

— La baronne Elisabeth va jouer, dit Ginevra; la mise s'augmentera.

Elisabeth ne voulut point se mettre au jeu ; mais, outre qu'elle avait apporté la contrainte dans la maison, elle ne tarda pas à éteindre toute gaieté en entamant le chapitre du procès d'Aclou.

Les trois sœurs commencèrent à agiter leurs pieds sous la table. Christian restait complétement muet, sa belle-sœur affectant de ne point l'apercevoir. Les barons étaient là comme des conscrits devant leur caporal ; Sarah sentait une grave menace dans l'attitude d'Elisabeth et demeurait un peu éperdue.

— Oh ! finit par s'écrier Ellen en allant faire vibrer sa harpe, malgré les signes de sa sœur, le matin les procès, le soir les délassements !

Christian se leva et vint se placer à côté de l'instrument. Elisabeth fronça le sourcil mais continua à parler des d'Aclou.

— Ellen, dit Livia, avant que tu ne joues, j'ai une communication bien amusante à faire.

Elle partit comme un trait et reparut avec un cahier que Ferdinand, par un coup d'œil lancé de côté, reconnut pour être celui de sa femme. Il en ignorait d'ailleurs le contenu et ne comprenait pas comment l'objet se trouvait entre les mains de la jeune fille. Tous furent médusés par le cahier. Elisabeth s'en interrompit; Ellen et Ginevra paraissaient enchantées.

— Nous allons lire les pensées et réflexions d'un auteur dont le baron Ferdinand reconnaîtra le style, dit Livia avec une malice endiablée.

Le cahier s'ouvrit et la jeune fille commença en disant : Je prends au hasard :

« 6 février. — Aujourd'hui, le Seigneur a éclairci ma vue et m'a fortifiée. Je me sens plus énergique dans l'accomplissement de la mission qu'il m'a donnée d'amener mon mari à ses pieds...

« 7 février. — Ferdinand n'est pas intelligent, cependant j'ai tout fait pour l'éclairer; mais là où la lumière ne rencontre pas de parois, comment se refléterait-elle ? C'est une âme sans ressort. Le Seigneur m'a inspiré heureusement un moyen qui a de l'action sur mon pauvre mari. Il aime la bonne chère, les vins généreux. Ce matin, après mes prières, une voix céleste a murmuré à mon oreille : Sois courageuse, prive-le de son vin de Malaga ! »

Le baron Ferdinand était rouge jusqu'aux oreilles. Les jeunes filles éclatèrent de rire; tous les autres, qui faisaient une figure assez drôle, ne résistèrent plus, sauf Elisabeth, qui pinça fortement les lèvres, et Sarah, qui, un peu pâle, adressa en vain des gestes accentués à Livia pour l'inviter à cesser.

« 10 février. — Mon mari est pour moi une source d'afflictions. Le Seigneur semble avoir multiplié les épreuves sous mes pas, m'avoir rendu la tâche plus ardue en me plaçant au milieu de cette famille où tous les hommes sont comme les animaux des forêts : ils ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre; ils n'ont que des dents pour manger. Mais je puiserai ma force dans le Seigneur. »

Les barons rougirent tous et eurent l'air fort piqué.

« 14 février. — Hélas ! que Ferdinand est loin de la perfection !

« 15 février. — J'ai imposé à Ferdinand, pour pénitence de ses péchés, de réciter huit fois le psaume 98. Il l'a fait, mais dans un esprit d'inertie, non dans un esprit d'humilité et d'amendement. Ah ! qu'une âme inerte est difficile à remuer !

« 16 février. — Ma belle-sœur Elisabeth a une pernicieuse influence sur... »

Cette fois, la baronne Marc se fâcha, et beaucoup ; elle marcha vers Livia et lui arracha le cahier avec violence.

— Je ne comprends pas, mademoiselle, dit-elle avec emportement, de quel droit vous vous êtes permis cette indiscrétion, et comment vous avez osé commettre un vol... Vous ne tenez pas assez étroitement à notre famille pour qu'on tolère de votre part, ni de celle de vos sœurs, des licences aussi blâmables... Il faut l'aveuglement et la faiblesse de Sarah pour n'avoir pas su empêcher depuis votre arrivée à Paris la série d'inconvenances auxquelles vous n'avez cessé de vous livrer et que tout le monde ici est coupable d'encourager...

La consternation fut universelle.

— Je ne savais pas... essaya de dire Sarah, et elle fondit en larmes.

Ses sœurs, intimidées par la semonce d'Elisabeth, fondirent aussi en larmes, et toutes quatre se retirèrent pour aller gémir dans les bras l'une de l'autre, puis se consolèrent avec les viandes froides, les rôties et le thé.

— Si j'avais su... dit à Elisabeth le baron André d'un ton très-peiné.

— Nous avons un double mal à couper dans sa racine, reprit-elle en se redressant de tout son haut. Venez tous chez moi demain matin, à dix heures ; d'importantes résolutions doivent être arrêtées entre nous.

Christian était excepté, bien entendu, de l'invi-

tation; il partit le premier. Elisabeth reprenait d'une main vigoureuse les rênes de la famille. Elle mit sous une grande enveloppe cachetée le journal d'Héléna et le donna à Ferdinand en disant :

— Vous rendrez de ma part ce cahier à votre femme, en lui apprenant comment je l'ai arraché à des curiosités de mauvais goût et de mauvais instinct.

Ferdinand eut un frisson tout le long du corps, à la perspective des impressions d'Héléna lorsqu'elle recevrait le journal intime. Les Septfontaines partirent, groupés, serrés, autour de la baronne Marc, redevenue le chef obéi.

Héléna prit avec une apparente froideur le cahier que lui restitua Ferdinand. Le baron n'osa pas lui avouer la lecture publique faite par Livia. La baronne ne lui adressa aucune question, et Ferdinand se réjouit d'une scène aussi paisible. Seulement, dès le lendemain, il dut reconnaître qu'Héléna se repliait dans son for intérieur, et paraissait vouloir n'entretenir que fort peu de communications avec lui désormais.

Quant à Christian, toujours fort de son innocence, il raconta naïvement à Séraphine toute l'histoire de la soirée, persuadé qu'elle s'en amuserait.

Mais lorsqu'il eut expliqué comment Elisabeth avait surpris Marc chez Sarah et comment elle avait reconquis le journal d'Héléna, Séraphine devint toute frémissante de colère.

— Votre belle-sœur est une femme de tête, dit-elle, qui ne veut pas être jouée par ces intrigantes jeunes personnes. Je l'approuve. Vous et vos frères, vous vous faites un jeu de nous tromper; vous entassez mensonges sur mensonges. Nous ne sommes pas vos dupes, croyez-le. Sans égards pour mon état, qui devrait vous inspirer plus de sollicitude que jamais, vous m'abandonnez lâchement...

Elle était flamboyante et rugissante.

— M'apercevant que mes visites à Sarah vous contrariaient... voulut dire Christian.

— Vous m'avez trahi en me les cachant, et vous alliez passer vos soirées aux pieds de cette fille à la harpe... Pourquoi êtes-vous venu me chercher au théâtre ? Pour me délaisser au moment d'être père, après m'avoir exposée aux affronts de toute votre famille... C'est une infamie.

Et, dans son exaspération qui montait toujours, elle battit Christian; puis elle eut une attaque de nerfs, puis elle pleura abondamment, puis elle déclara qu'elle voulait se séparer de lui, ne plus le voir...

La scène dura depuis onze heures jusqu'à deux heures du matin. Christian au fond fut ravi et fit des prodiges de douceur et de patience. A la fin, ses protestations passionnées apaisèrent Séraphine, heureuse de les savourer et de les avoir suscitées.

Toutefois, dès le lendemain matin, à neuf heures et demie, elle était chez Elisabeth et lui faisait passer ce petit billet :

« Mme Christian prie instamment Mme la baronne Marc de Septfontaines de vouloir bien lui accorder la faveur d'un moment d'audience, au nom d'intérêts très-importants. »

Elisabeth devina le motif de la visite et reçut Séraphine.

Elle répondit avec une froideur digne et polie à la révérence solennelle de celle-ci.

— Madame la baronne, dit Séraphine, je viens à propos de ces jeunes étrangères.

— Les sœurs de la baronne André ?

— Oui, madame. Permettez-moi de vous remercier d'abord d'avoir bien voulu m'accueillir.

De la main, Elisabeth fit un geste qui indiquait qu'il était inutile d'aborder ce terrain ; elle recevait Séraphine pour affaires, point pour d'autre cause.

— Quelques mots de Christian, madame la baronne, m'ont fait entrevoir toute la noble dignité de votre caractère, l'élévation de votre jugement; je comprends la déférence que vous inspirez à toute votre famille, et l'autorité qui vous est légitimement due au milieu d'elle. C'est ce qui m'a enhardie à vous faire part de ce que j'ai pu apprendre sur les agissements de ces jeunes filles.

Gardant sa froideur extérieure, Elisabeth n'en savait pas moins gré à Séraphine de ces compliments. L'attitude respectueuse et aisée à la fois de l'ancienne cantatrice lui paraissait fort convenable.

— Probablement vous ne savez rien que je ne sache moi-même, dit-elle.

— En Angleterre, reprit Séraphine, il n'est pas rare de voir des jeunes filles, stylées par d'adroits parents, se faire compromettre pour obtenir d'importants dédommagements pécuniaires...

Séraphine trouvait le point sensible chez Elisabeth.

— Mais que pensez-vous donc ? demanda vivement celle-ci.

Séraphine, bien plus jalouse que les baronnes Ferdinand et Marc, n'avait qu'un but : parvenir à tout prix à éloigner les Irlandaises de Christian et par conséquent de Paris.

— Je pense que ces jeunes filles pourraient se marier facilement en Irlande ou en Angleterre, si elles y remportaient une dot.

— Mais personne, parmi nous, en eût-il la fantaisie, ne leur en donnera ; j'y mettrai bon ordre.

— Eh bien ! si le baron Christian, par exemple, ou le baron Ferdinand, ou... pardonnez-moi, madame, le baron Marc.

— Mais pourquoi eux plutôt que leurs frères, qui ne sont pas mariés ?

— Gaston s'est offert, mais la baronne André l'a repoussé, ne le trouvant pas assez riche.

— Eh bien ?

— Si quelque grand scandale atteignait un ou plusieurs de ceux qui sont mariés, madame la baronne ?

— Je... ne... murmura Elisabeth, paraissant

chercher un sens que son esprit prompt comprenait parfaitement au contraire.

— Ne faudrait-il pas étouffer l'affaire? La pauvre jeune personne compromise n'aurait-elle pas droit à ce dédommagement dont je parlais?

— Ah! dit Elisabeth d'un air révolté.

— Il n'y a aucune raison de suspecter ces messieurs, qui ont de rigides principes; mais un piége peut-être habilement préparé, où toutes les apparences seraient facilement exploitées à l'encontre de la vérité... C'est tellement anglais!... J'ai cru de mon devoir, madame la baronne, de vous soumettre mes craintes; je vous prie de me pardonner la liberté que j'ai...

— Mais je vous remercie beaucoup, dit Elisabeth, de me mettre sur mes gardes... Il y a peu de clairvoyance en général dans la famille, et vous me prouvez que nos intérêts ne vous sont pas indifférents.

— Je suis heureuse, madame la baronne, que ma démarche ne vous ait pas déplu, et j'emporterai un souvenir reconnaissant et respectueux pour une femme aussi distinguée, aussi supérieure, qui a bien voulu ne pas rejeter le petit renseignement que par hasard je me suis trouvée en mesure de lui communiquer...

Et enfin, après quelques variations qu'elles échangèrent sur le thème *anglais*, Séraphine reprit :

— Mes vœux seraient comblés, madame la

baronne, s'il m'avait été accordé par là de rendre un service, si léger fût-il, à une personne que je ne me permettrai plus d'importuner...

— Je ne vous connaissais pas, madame, et la connaissance est tout à votre avantage... Je ne pense pas que ce soit la dernière fois que nous nous voyions !

Séraphine s'inclina profondément et elles se quittèrent, très-flattées toutes deux.

Au moment où Séraphine partait, la baronne Guillaume entrait.

Les membres de la famille de Septfontaines connaissaient Séraphine de vue, tous ayant eu la curiosité de contempler, par un moyen ou un autre, la femme de Christian, sans se l'avouer réciproquement.

— Cette femme est très-bien ! dit Élisabeth à la baronne Guillaume, en voyant par la physionomie de cette dernière qu'elle ne s'attendait à rien moins que de rencontrer Séraphine chez la baronne Marc, elle est fort convenable. Christian s'y est mal pris et nous avions des préventions exagérées contre elle ! Sans l'admettre sur un pied d'égalité, ce qui n'est pas possible, il serait injuste de la tenir en quarantaine.

— Pour ma part, je ne demande pas mieux que de la voir de temps en temps, répondit la baronne Guillaume.

Bientôt les parents convoqués se trouvèrent réunis autour de la commandante Élisabeth ;

Héléna et Sarah ne parurent point. La baronne Marc comptait sur cette abstention.

Elle adressa un petit exorde à l'assemblée, après quoi avec une sévère gravité :

— Ferdinand! dit-elle.

Le juge se sentait si bien dans son attitude que le baron en resta un peu humilié. Il leva les yeux vers elle et attendit l'interrogatoire.

— Vous êtes catholique et vous appartenez à la religion catholique? reprit Élisabeth.

— Oui, répondit, de la tête seule, le baron.

— Déjà, aux yeux de la famille, votre union avec une protestante avait paru une faute, aggravée par le soin que vous aviez pris de nous cacher, pendant un certain temps, la religion de votre femme.

On entendit le *hum!* du baron Raoul, qui se bornait à tousser lorsqu'il n'approuvait pas Élisabeth.

Un silence profond suivit les paroles de la baronne Marc; Ferdinand regarda ses frères pour qu'ils vinssent à son aide. Nul ne bougea...

— Nous avons lieu de croire, reprit Élisabeth, que vous inclinez à vous faire protestant, à abjurer la foi de tous les vôtres.

Ferdinand leva les deux mains comme pour parer un projectile et protesta encore de la tête.

— Héléna est tenace, dit la baronne Marc; vous avez pu juger hier soir de l'opinion qu'elle a de vous et de vos parents. Sa religion ne la rend pas

précisément tolérante ; il nous faut des garanties contre ses entreprises sur votre conscience...

Le baron Ferdinand n'avait la force de s'exprimer que par la pantomime ; ses mains s'ouvrirent et ses yeux s'agrandirent en signe d'innocence et d'anxiété.

— Je crois, ajouta-t-elle en interrogeant des yeux tous les autres, que nous devons exiger du baron Ferdinand la promesse formelle, le serment de ne pas renoncer à la foi de ses ancêtres et de toute sa famille actuelle.

— Oh! 'Élisabeth, je le jure bien volontiers, s'écria le pauvre Ferdinand, profondément soulagé par cette solution. Il se figurait qu'on allait le condamner à une peine plus dure.

— D'autant plus, dit Gaston en riant pour délivrer son frère de tout le *tra la la* d'Élisabeth, que le régime d'Héléna n'a rien de bien attrayant.

La baronne Marc, reconnaissant que tous avaient hâte d'échapper à la scène formidable qu'elle venait de machiner contre Ferdinand, ne chercha plus à insister.

— Merci! au nom de tous, mon cher beau-frère, dit-elle en lui tendant la main.

Et, s'adressant aux autres, elle ajouta :

— Nous devons combattre l'influence étrangère parmi nous ; elle se manifeste depuis quelque temps d'une façon inquiétante, presque dangereuse.

Le baron André eut un tressaillement.

— Je prévois de qui il va être question, dit-il, et il me paraît nécessaire de me retirer...

— Comme vous voudrez, André ; cependant, comme vous êtes en cause...

— Mais c'est un véritable tribunal... murmura-t-il.

— C'est un conseil de famille ; nous délibérerons sans vous si vous vous retirez. Mais c'est qu'alors vous ne vous sentez pas assez fort pour porter en face de nous le poids de vos torts...

Le baron André se trouva réduit à la pantomime comme son frère Ferdinand ; il secoua la tête et plia les épaules d'un air douloureux...

— Nous vous estimerons plus si vous restez que si vous vous retirez, ce qui d'ailleurs serait une déclaration de guerre, dit Elisabeth.

Il secoua la tête de l'autre côté et leva les sourcils, ce qui signifiait clairement :

— Grand Dieu ! moi? déclarer la guerre !

La bonne Guillaume, quoique affectée de voir ainsi tarabuster ses beaux-frères, admirait de tout son cœur l'éloquence, la fermeté, l'initiative d Elisabeth. Les autres, fort mal à l'aise, n'avaient rien à opposer aux grands principes invoqués et représentés par la baronne Marc.

— J'ai reçu tout à l'heure la visite d'une pauvre femme qui venait me porter ses plaintes, reprit-elle ; ses inquiétudes m'ont paru justifiées, je les partage.

— Qui est-ce? se disaient tous les regards s'échangeant d'un visage à l'autre.

— Un véritable désordre, un désordre inconvenant, près de devenir scandaleux, a accompagné, j'ai le regret d'être obligé de vous le dire, André, l'arrivée des sœurs de Sarah. Nous ne pouvons tolérer davantage un tel état de choses.

Elle chercha tout autour d'elle l'approbation ordinaire, mais on avait l'air désolé. Eh quoi! elle voulait renvoyer la jeunesse, la gaieté, le divertissement universel?

Le baron André espéra profiter habilement du sentiment général.

— Si vous le désirez tous, dit-il, je me soumettrai à vos volontés,.. Guillaume, m'intimez-vous l'ordre de chasser?...

— Et vous, Guillaume, justement, interrompit Elisabeth avec impétuosité, j'ai de sérieux reproches à vous adresser. Le mal a été envenimé par votre engouement, par votre faiblesse envers ces jeunes filles mal élevées et affligées de beaucoup de défauts, sinon de vices...

La bonne Guillaume demeura tout effrayée.

— Peu vous importe donc que trois ménages soient exposés à la discorde; peu vous importe donc que des intrigues dangereuses s'ourdissent peut-être sous le masque de cette pétulance qui vous a tant séduite; peu vous importe qu'on fasse main basse sur nos papiers et qu'on les livre à la dérision?... Demain, on trouvera tout simple de

nous prendre nos bijoux, nos souvenirs de famille, ou de découper nos titres de propriétés pour en faire des cocottes... Qui sait jusqu'où peut aller l'*humour* de ces aimables personnes, encouragées si bénévolement, si aveuglément, par vous tous?... Soit! choisissez entre le gardien vigilant de votre considération, de votre union, et l'invasion étrangère qui pille, saccage, bafoue et exploite...

— Elisabeth! s'écria Guillaume électrisée, nous souscrivons des deux mains à ce que vous déciderez.

— Mais, répliqua Elisabeth en reprenant sa gravité calme, nous déciderons tous ensemble que ces jeunes filles doivent repartir le plus promptement possible pour leur pays...

— Elles repartiront! dit André avec un air de soumission et de résignation qui fut imité par tout le monde.

— Je vous écrirai à ce sujet, André, dit Elisabeth, et vous communiquerez ma lettre à votre femme.

X

Le lendemain, la baronne Sarah, ruisselante de larmes, était assise sur les genoux de son mari, qui piteusement tenait la lettre entre ses mains.

« Mon cher André,

« La baronne Guillaume, notre vénérée belle-sœur, comme représentant l'ancien chef de la famille, notre regretté frère aîné, me charge de vous dire qu'à son grand chagrin, elle ne peut plus encourager le séjour à Paris des sœurs de votre femme. Ce séjour a déjà amené de graves inconvénients; le principal, que je ne vous ai pas cité hier, est de nous avoir tous détournés, plus ou moins, du procès contre nos cousins. Soutenu sans ensemble, ce procès est en mauvaise voie. De plus grands inconvénients nous embarrasseraient si ces jeunes filles continuaient à exercer les ravages qu'elles ont commencés.

« La baronne Guillaume, frappée des considérations qui militent pour le prompt départ de ces personnes, et appuyée sur le vœu unanime de la famille, souhaite que vous ne tardiez pas à prendre un parti qui nous satisfasse tous.

« En mon particulier, je ne saurais trop vous exprimer mon affliction d'être l'interprète d'un sentiment pénible pour tout le monde; mais on ne saurait transiger avec la nécessité ni avec la conscience.

« Recevez, mon cher André, l'assurance que notre affection restera entière pour vous lorsque

vous nous aurez courageusement donné cette marque de la vôtre.

« ELISABETH DE SEPTFONTAINES. »

— Oh! André! dit Sarah, Elisabeth est un cœur sans pitié. Mes pauvres chéries, je n'aurai jamais la force de leur porter un coup aussi cruel. Vous vous en chargerez, mon bien-aimé?

— Chère Sarah, il vous sera beaucoup plus facile qu'à moi d'adoucir pour vos sœurs l'annonce de leur proscription.

— Oh! s'écria Sarah, plaintive comme un harmonica, oh! André, en les faisant venir, je croyais faire leur bonheur... Comment supporterai-je le spectacle de leur douleur?

— Mais, Sarah, nous ne pouvons nous brouiller avec notre famille. Voyez comme ils ont agi envers Christian...

— Oh! mon dévouement pour vous, André, est sans bornes; je vais aller briser le cœur de ces pauvres enfants.

Et, jetant de grands soupirs, Sarah se dirigea vers la partie de l'appartement réservée à ses sœurs, la *nursery*, ainsi qu'elle l'appelait encore avec gaieté le matin même.

Le baron André entendit vers les profondeurs de la nursery assez de fracas. Des voix s'élevèrent bruyamment, les portes claquèrent, des pas

rapides ébranlèrent les parquets. La première période était évidemment celle de l'indignation.

— Mes chéries! ô mes chéries! s'était écriée Sarah en tombant dans les bras de Ginevra.

Tout le butin, considérablement augmenté, se trouvait étalé autour des trois sœurs, qui tournèrent vers leur aînée des regards pleins de surprise et d'apitoyement.

— Comment vous le dirai-je? reprit Sarah. Ah! cette famille où le sort m'a jetée n'a pas de cœur... non, pas le moindre sentiment de tendresse ni de pitié...

— Mais qu'est-ce donc, Sarah?... demandèrent-elles.

— Oh! que dira maman?... Elles veulent que vous repartiez, et André n'ose pas résister...

— Elles? répéta Ellen.

— La baronne Guillaume, cette méchante femme d'Elisabeth... Oh! je crains que le cahier n'ait causé tout le mal...

— Voyez-vous que je le disais, dit Ginevra. Cette baronne Guillaume s'était conduite comme un policeman avec nous... Je ne me trompais pas en déclarant ce pays absurde et mauvais dès que j'y ai mis les pieds...

— Elisabeth! cria Livia, je la battrais si elle était là!

— Ce n'est pas le cahier de l'autre, ajouta Ellen; il y a longtemps que cette Elisabeth nous veut du mal. Elle est avare, elle n'a jamais rien donné...

— Mais, Sarah, nous ne voulons pas repartir! dit Livia.

— Hélas! mes pauvres chéries! je ne puis pas vous garder...

— Ces femmes sont jalouses, parce que nous allions avoir des maris, dit Ginevra. C'est une indignité! Les O'Tullin descendent de race royale.

— Et nous faisions trop d'honneur à toute cette petite noblesse, dit Ellen.

— Moi, j'irai chez Elisabeth et je la traiterai selon son mérite, cria Livia.

— Mes chéries, nous sommes obligées de céder.

— André devrait nous défendre, dit Ginevra. C'est une offense pour lui.

— Oh! André est une poule mouillée! dit Livia.

— Livia, ne dites pas de telles choses! murmura Sarah.

— Voyez-vous, reprit Ellen, que j'avais raison de ne pas compter sur le mariage, comme vous deux, et de penser que si nous devions retourner chez maman, nous serions sages de lui rapporter du moins quelque chose.

— Heureusement, mes chéries, vous repartirez mieux munies que vous n'êtes arrivées, et André n'a pas été mauvais pour vous. Vous le direz à maman.

Un peu de consolation succédait à la colère.

— Et moi je dirai adieu à Paris comme à une bicoque où presque tout le monde a été faux envers nous! dit Livia, et à Tullin je galoperai sur mon

poney avec mon amazone grise et je foulerai les herbes en pensant que je foule tous les gens de cette famille.

— Quand nous irons au château des Gallows de Kirkennan, dit Ellen, avec nos robes de velours et nos chaînes d'or, on croira voir revivre la splendeur des princes de Finster...

— Et Daniel de Kirkennan ne sera peut-être pas fâché de demander ma main, ajouta Ginevra.

— Voulez-vous manger, mes chéries? demanda Sarah; dans mon affliction, j'oubliais de penser à vous...

— Oui, oui, répondirent les trois voix.

— Et il faut manger pour la dernière fois, sans que ces gens puissent croire qu'ils nous ont causé de la peine, dit Ginevra. Je boirai un verre de porto en leur portant un toast de défi d'égaler jamais les O'Tullin en grandeur d'âme et en mépris pour toute petitesse.

Le baron André ne tarda pas à entendre le son des plateaux chargés de vaisselle que le domestique portait vers la *nursery*. Sarah envoya dire à son mari qu'elle déjeunait avec ses sœurs, pour épancher librement toutes leurs tristesses. La seconde période commençait, celle où l'on retrempait son courage dans les œufs à la coque, les biftecks, les rôties beurrées et les tasses de thé.

Aussi les trois cygnes s'envolèrent-ils de Paris comme ils s'y étaient abattus, en riant et en babillant à grand bruit

Après tout, la campagne n'avait pas été mauvaise; les jeunes filles emportaient chacune pour trois ou quatre mille francs de toilettes et autant de bijoux, plus quelques centaines de francs d'argent de poche.

Le baron André en était pour treize mille sept cents francs, y compris l'argent prêté par son frère Raoul; celui-ci et la baronne Guillaume avaient dépensé en outre plus de six mille francs pour les belles Irlandaises.

Leur passage avait produit des effets extraordinaires. Le plus extraordinaire fut l'admission de Séraphine dans la famille, sous l'égide d'Elisabeth. Celle-ci profita en outre de l'affaire du cahier pour contraindre Héléna à promettre solennellement de ne plus chercher à convertir Ferdinand. Enfin le procès contre les d'Aclou fut perdu, grâce au désarroi causé par les Irlandaises, prétendit toujours la baronne Marc.

Mais tout ne se borna point là. Il y eut encore un contre coup des plus surprenants : Gaston partit pour l'Irlande!

Très-épris de Livia, il partit pour aller demander sa main sur le territoire même de Tullin-O'Tullin.

Poursuivi par la singulière chance en femmes spéciale aux Septfontaines, il lui arriva ceci : la mère des Irlandaises et les trois jeunes filles elles-mêmes l'enguirlandèrent si bien, qu'arrivé là-bas pour épouser Livia, ce fut Ginevra, à laquelle il

n'avait jamais pensé, qu'on lui fit épouser. Il n'y eut pas jusqu'à Livia qui ne se jeta à son cou un jour en lui disant : « Si vous m'aimez, épousez Ginevra ; c'est le rêve de maman que Ginevra se marie la première ! »

Il ramena sa femme à Paris. Elisabeth s'en montra assez mécontente au début, puis se calma.

La moins satisfaite de tous fut Sarah.

— Tu es folle, dit-elle à la baronne Gaston ; je n'ai pas voulu que Livia épousât Gaston, parce qu'il n'a pas d'argent !

— Oh ! répondit Ginevra, maman a dit qu'il ne fallait pas attendre plus longtemps, et que les frères donneraient peut-être de l'argent.

GABRIELLE DE GALARDY

I

PAR UN JOUR DE SOLEIL.

C'était en été, vers une heure de l'après-midi, par un très-beau temps, dans la ville de Prelles qui compte environ quinze mille âmes.

Un cavalier, un tout jeune homme, en redingote bleue et en pantalon gris, la tête couverte d'un chapeau bas, suivait au petit trot la rue de la Tour-Vieille, une des rues de cette ville qui débouchent sur les chemins de la campagne. Il remontait vers le centre de Prelles.

La rue de la Tour-Vieille n'est point pavée, le

terrain y est rayé d'ornières comme celui d'une route mal entretenue. A ce moment de la journée elle était déserte, silencieuse et endormie. Faisant partie du quartier pauvre et populaire, ses maisons pour la plupart ressemblent à des chaumières et sont très-basses. Quelques-unes cependant montent jusqu'à deux étages, et leurs portes à deux vantaux grandes ouvertes laissent voir d'assez larges cours entourées de bâtiments.

Mais sauf des poules picorant çà et là, aucun être animé ne s'y montrait; les portes et les fenêtres étaient closes presque partout.

Pourtant au bruit des pas d'un cheval, un rideau de serge rouge bougeait de loin en loin. Une invisible curiosité suivait le cavalier qui ne passait point inaperçu.

Il y a dans la rue de la Tour-Vieille un atelier de charron et un de ces cabarets rustiques qu'on appelle des *bouchons*. L'atelier de charron se trouve à côté d'une porte charretière. Deux ouvriers y travaillaient et ils suspendirent leur coup de marteau en tendant la tête quand le cavalier passa devant les vitrages de l'atelier. Une femme accourut du fond d'une cour sur le seuil de la porte charretière, et en raison de la correspondance muette et secrète qui, en province, existe d'une rangée de maisons à l'autre, presque aussitôt s'entre-bâillait, en face, une petite porte bâtarde peinte en gris, par où une autre femme avançait sa figure avide de contemplations et d'enquêtes.

— V's avez vu ? demanda la première.

— Non, qui c'est ?

— V's n'avez pas vu ?

— Non ! C'est-il point le fils de Souzeau ?

— Parce qu'il aviont toujours une culotte grise et une lévite bleue ?

— C'est point m'sieu Henri de Souzeau ?

— Eh non ! v's n'avez donc point vu ?

— Eh ben, qui c'est donc ?

— La Gaillârde ! Quoi !

— La Gaillarde ? Mam'selle de Galardy ?

— Oui, que je vous disions ?

— En habits d'homme, nobel Dieu ! Où donc c'est-il que nous allons ?

— Une vraie garçonnière, celle-là !

Le cavalier était loin et n'entendait point ces commentaires. Lorsqu'il passa, avec la fugitive rapidité d'une apparition devant le *bouchon* où se tenaient deux buveurs jouant aux cartes, l'un de ceux-ci pencha vivement la tête, lui aussi, par la fenêtre du cabaret.

— Eh ! oui, dit-il, en se retournant vers son compagnon, t'as raison, c'est la Gaillarde ! Puis son corps rentra à l'intérieur.

Le cavalier prit bientôt par la rue du Fil-Tordu, déjà plus bourgeoise que la rue de la Tour-Vieille, bien qu'elle ne fût pas pavée non plus, mais ses jardins, la façade de ses maisons, les rideaux blancs aux fenêtres indiquaient la vie aisée. La rue du Fil-Tordu était encore plus déserte, plus close, plus

endormie que la précédente. Le soleil y tombait d'aplomb, illuminant le sol et les arbres qui s'élevaient par-dessus les murs. Personne ne vint sur les portes voir qui passait à cheval, mais les rideaux blancs s'agitaient légèrement parfois. Une servante qui versait un seau d'eau dans la rue resta si stupéfaite, après avoir levé les yeux sur le jeune cavalier, qu'elle ne cherchait plus à se redresser et gardait son attitude courbée, comme s'il eût fallu un temps interminable pour vider ce seau. Cette scène de pétrification avait lieu derrière le cavalier; il ne put donc la remarquer. Assurément sa figure pâle, tourmentée, un peu maigre et allongée, où deux yeux noirs, fiers et singulièrement ardents faisaient deux grands creux pleins d'ombre dans lesquels semblaient briller des lampes, était bien connue par toute la ville, puisqu'on y mettait tout de suite, presque sans aucune hésitation, le nom et le surnom de la personne.

La rue du Fil-Tordu mena le cavalier dans la rue Romaine, la grande artère, le centre vital de Prelles! La rue Romaine traverse toute la ville. Elle commence d'un bout par être inanimée et somnolente, comme toutes les autres, puis à mesure qu'elle s'avance vers la place du marché et vers la gare du chemin de fer, elle se peuple et s'anime.

L'animation naît à partir du coin de la rue du Fil-Tordu où, dans un enfoncement, s'élève l'église Saint-Urbain. De petites boutiques encore espacées y montrent de chétifs étalages. Bientôt elles se ser-

reront, et des magasins *à l'instar de Paris* feront briller leurs devantures presque élégantes.

La rue Romaine est pavée et les fers du cheval y battaient avec un certain fracas.

Une dame et sa fille sortaient de l'église, leurs livres de prières à la main. La jeune fille fit un mouvement au passage du cavalier.

— Maman, mais c'est Gabrielle de Galardy ! dit-elle vivement.

La mère fronça le sourcil.

— Laisse cette personne. Elle perd son âme, répondit-elle froidement ; d'ailleurs, c'est une folle.

Sa fille se retourna néanmoins pour regarder du coin de l'œil la forme bleue et grise qui se balançait au mouvement du cheval. Le cavalier venait de s'arrêter.

Un monsieur grisonnant, en chapeau de paille, en longue veste marron et portant une cravate blanche, examinait les contre-forts de l'église Saint-Urbain. Le cavalier tourna son cheval vers lui et s'avança.

— Monsieur Rosanat ? appela une voix d'un timbre grave et mordant, mais qui était bien une voix de femme.

Le monsieur se retourna. Le jeune homme lui adressa un grand salut, et souriant de la mine ébahie de M. Rosanat, qui rougissait jusqu'aux oreilles, en vertu de ce phénomène par lequel nous éprouvons une certaine honte de ce qui nous choque chez autrui, il lui dit :

— Le transept de Saint-Urbain est décidément du quatorzième siècle et non pas du treizième. Nous avons retrouvé avec mon père d'anciens papiers qui indiquent la date exacte des constructions. Nous vous montrerons cela.

— Vraiment! répliqua M. Rosanat qui ne put et ne sut en dire davantage.

Le jeune homme lui fit un nouveau grand salut, en étendant son chapeau de toute la longueur de son bras. M. Rosanat, encore effaré, salua non moins noblement, et le cavalier reprit son chemin.

Il passa devant la mairie, devant le bureau des contributions directes, devant les panonceaux dorés du notaire et ceux de l'huissier arborés un peu plus loin. Puis il arriva à l'angle de la rue de la Valine, où le mouvement de la ville atteint enfin sa plénitude.

Là, dans la perspective de la rue Romaine, on aperçoit quelques passants sur les trottoirs, des boutiquiers causant sur leurs portes; là, deux ou trois charrettes, deux ou trois voitures industrielles et autant de voitures de maîtres circulent et se croisent, tachetant le sol jusque dans les profondeurs de la grande voie de Prelles. Les fuites de la rue qui étaient blanches et grises deviennent foncées à cause des peintures des magasins et de leurs enseignes à hautes et larges lettres.

Le cavalier laissait derrière lui un sillage de gens qui s'arrêtaient et le regardaient, se communiquant leurs impressions à son sujet.

— La Gaillarde! Mlle de Galardy!

Il entendait ces mots, de temps en temps, courir en sourdine ou éclater devant lui, en arrière et sur les côtés, venant surtout des femmes qui sortaient volontiers des boutiques et s'empressaient pour contempler la personne extraordinaire, qui, en vérité, suspendait toute la ville de Prelles à la croupe de sa monture. Et la personne extraordinaire, à mesure qu'elle entendait les paroles et voyait les figures, prenait une expression de plus en plus hautaine et décidée, où se lisait quelque chose comme un mélange de défi et de dédain.

Pendant six minutes, au petit trot, le temps d'aller de la rue de la Valine à la place du Marché, le cavalier tint tout ce monde en émoi. Enfin, il approcha de la place qui ouvrait une grande clairière, inondée de soleil et de bleu de ciel, à travers le moutonnement des maisons pressées. La rivière, ou plutôt le ruisseau de la Valine coupait la clairière, et pour le passer on avait construit un petit pont en dos d'âne. L'un des coins de la rue Romaine et de la place était occupé par un grand magasin de faïences, — on fabriquait des faïences à Prelles, — et l'autre par le magasin de confections pour hommes de Rémachon-Grandjumeau, une des gloires commerciales de la ville, un *grand établissement* qui pouvait rivaliser avec ceux de la capitale.

A cent mètres de distance, en face, à droite, de l'autre côté de l'étroit fossé où coulait verdâtre,

mélancolique et chétive l'eau de la Valine, apparaissait dans les éblouissements du soleil, le café, le *grand café* Fourchet, dont les tables mises au dehors s'abritaient sous la visière d'une banne en coutil rayé.

A gauche, sur la même ligne que le café, mais très en recul, de sorte qu'il fallait absolument être entré sur la place pour l'apercevoir, se dressait noble, gracieuse et vénérable, l'église romane de Saint-Isolin, noircie par le temps et la pluie, mais bien dégagée dans l'espace et dans l'azur, et surmontant d'une façon glorieuse toutes les banales et mesquines constructions bourgeoises, tous les *grands établissements*, tout le troupeau des habitations, arrondissant son abside avec une aisance imposante et portant avec dignité sa tour carrée, coiffée d'un toit de tuiles, qui faisait songer à une barrette de cardinal. Au pied de l'église et sans la masquer, une avenue de petits arbres, tondus très-court et à la même hauteur, bordait la Valine de ses boules vertes.

Le cavalier s'arrêta devant le bureau de tabac, qui précédait le magasin de Rémachon-Grandjumeau, mit pied à terre et fit signe à un homme en blouse et en casquette, assis quelques pas plus haut, et qui n'était autre que le palefrenier et le conducteur attaché à l'écurie des voitures publiques des environs, flânant auprès du bureau de l'entreprise, alors dépendant de l'hôtel de la Cloche d'Or, le meilleur hôtel de Prelles. L'homme vint vite, en

soulevant sa casquette, et tint le cheval, pendant que le cavalier achetait des cigarettes, et en allumait une avant de se remettre en selle.

Dans le bureau de tabac, outre le marchand, se trouvaient à ce moment un petit négociant de Prelles, avec un commis voyageur et une bonne femme en costume de paysanne. Le négociant poussa le coude au commis voyageur et échangea un clignement d'œil avec le buraliste. Dès que le cavalier fut reparti et tandis qu'on le voyait s'élever sur le dos d'âne du petit pont, puis s'abaisser derrière la courbure, la bonne femme s'écria :

— C'est-il Dieu possible de voir des choses comme ça?

— Qu'est-ce que c'est que ça? avait demandé le commis voyageur, c'est une femme en homme?

— Eh oui! c'est la Gaillarde! fut l'inévitable réponse que lancèrent en même temps le buraliste et le négociant.

— Vous êtes de Paris, continua ce dernier; eh bien! vous pouvez raconter dans la capitale comment se comporte, à Prelles, la fine fleur de la noblesse, car ça, voyez-vous, c'est Mlle de Galardy, fille de très-haut et puissant seigneur le sire de Galardy et de cent autres lieux, gentilhomme d'une des plus anciennes races du pays, ce qui ne l'empêche pas de nous faire concurrence à nous autres gens de peu, car il s'est mis dans la raffinerie..... Et, dame! pour un industriel, je ne vous

dis que ça!.... ajouta-t-il d'un ton très-railleur. On voit qu'il n'était pas né pour déroger.

— Sapristi! dit le commis voyageur, elle n'est pas jolie, jolie, la demoiselle, mais on lui proposerait encore bien de monter en croupe!

— Ah ben! interrompit le palefrenier avec un rire sardonique, elle n'est pas gênée pour vous couper la figure d'un homme d'un coup de cravache. Elle est brave comme un hussard, mam'selle Gabrielle; une fois il y a deux mauvais gas qui ont voulu lui faire peur le soir sur la route, là-haut, tout près du château de Galardy. Elle conduisait le cabriolet pour aller chercher monsieur son père à l'usine; elle vous leur a lâché un coup de fouet et puis deux coups de pistolet! Je le sais ben, moi, puisque j'arrivais avec la voiture de Fontenay, que j'avais entendu du bruit de loin et que j'avais vu filer deux hommes sur la route. Eh ben! mam'selle Gabrielle avait l'air un peu énervé, mais pas effrayé du tout. Je le sais ben, puisque nous avons parlé ensemble, en arrêtant nos voitures! C'est une demoiselle généreuse, de la main et du cœur! Dame, c'est son idée de faire comme un garçon. Il y en a qui y trouvent à redire... Moi, je dis que chacun fait comme il lui plaît quand il ne fait pas mal...

Le négociant hocha la tête, et la bonne femme reprit :

— Une demoiselle ne se gagne pas une bonne réputation avec toutes ces manigances-là!

— N'est-ce pas, la brave vieille? dit le commis voyageur en riant, le jupon doit rester le jupon et ne pas ambitionner de remplacer la culotte.

— Ça, c'est ben dit, monsieur, répliqua la bonne femme, des *gestous* comme ça, ça n'est pas pour ben finir!

Gestou désigne, dans le langage local, soit les gens maniérés et affectés, soit ceux qui *posent* d'une façon quelconque.

— Taisez-vous donc, dit le palefrenier, c'est des bons cœurs, c'est des cœurs francs...

— Si vous aviez une fille, est-ce que vous l'élèveriez comme ça? lui demanda brusquement le commis-voyageur.

— Non, dit le palefrenier, un instant interloqué, ça n'est pas nos usages; mais dans le grand, ils ont l'habitude de faire ce qu'ils veulent...

— L'entendez-vous? s'écria le négociant, toujours le prestige, le mirage de la noblesse! Tout leur est permis! Mais si une fille de la bourgeoisie se conduisait comme Mlle de Galardy, les nobles salons n'auraient pas assez de sarcasmes et de répulsions... Qu'est-ce que vous voulez, avec des gens comme celui-ci? ajouta-t-il en baissant la voix et en aparté.

— Ah çà! reprit le commis voyageur, elle se promène toujours en homme, votre Gaillarde?

— Non, ce costume, c'est sa fantaisie d'aujourd'hui...

— Alors, qu'est-ce qu'elle a fait auparavant pour mériter ce surnom?

— Oh! un tas d'*originalités*, comme de toujours courir les routes nuit et jour, seule, en voiture et à cheval. Un soir, au théâtre, elle a fait un discours, elle a interpellé la salle. On jouait une pièce intitulée *Gabrielle d'Estrées*. Elle est partie de là pour parler d'Henri IV et dire qu'il fallait se ranger autour d'Henri V, car elle est légitimiste en diable.

— On a souffert cela?

— On a ri, on a haussé les épaules, on a sifflé. Il y a eu un vacarme infernal!

— Elle est toquée, cette fille-là! dit le commis voyageur qui parut tourner au dédain.

— Il y a son cousin, Henri de Souzeau...

— Ah! ah! le gaillard de la Gaillarde? reprit le commis voyageur avec un air de prodigieuse malice.

— On va dire du mal de M. Henri, à présent, murmura le palefrenier mécontent; ils auront beau en dégoiser, moi j'aime mieux les nobles que ces malapiaux-là qui balayaient l'écurie comme moi, peut-être, il y a quarante ans!

Et il s'en alla, mais pour revenir presque immédiatement, pensant avoir trouvé une bonne justification pour Mlle de Galardy.

Le négociant achevait de raconter qu'elle avait voulu entraîner ce M. de Souzeau, son cousin, à se battre en duel avec un officier de la garnison qui,

dans une soirée, s'était moqué de Lamartine et de ses poésies.

— Il faut bien dire aussi, dit alors le palefrenier, que M. de Galardy est un brave monsieur, mais qu'il n'est jamais chez lui, que mademoiselle sa fille est toujours seule depuis des années, ou tout comme, sans père ni mère, tout quasi, et qu'elle a été obligée de se gouverner toute seule.

Puis, se tournant vers le commis-voyageur, comme un homme qu'il fallait renseigner et éclairer, il ajouta : — Ce pauvre M. de Galardy, il se donne un mal, il va, il vient, il est affairé, il commence une chose et puis il s'en met une autre en tête ; et il lui arrive des malheurs ! Il a voulu faire valoir des terres, il a monté une usine pour le sucre, il a fait des faïences. Rien ne lui réussit. On dit que ses affaires ne vont pas. Les paysans chez nous sont à l'affût et lui avalent son bien, petit à petit. Ils en ont, allez, des lots de terre à M. de Galardy.

— Dites qu'ils lui reprennent leur bien ! dit le commis-voyageur.

— Hum ! reprit le négociant à demi-voix, si le paysan ne guignait que les biens des anciens seigneurs, mais il guette ceux des bourgeois, aussi...

— Ah ! les ruraux ! s'écria le commis voyageur avec un air de suprême dégoût, et il ajouta : — C'est égal, je voudrais la retrouver votre Gaillarde, je...

Il s'éloignait avec son compagnon, et la fin de ses propos se perdit dans l'air. Mais si les personnes qui « ne craignent pas de s'abandonner aux excentricités téméraires, » entendaient certaines des choses qu'on dit d'elles, elles seraient châtiées durement de leur audace ou de leur étourderie!

Cependant, le cavalier était allé au café Fourquet. Son cheval était maintenant attaché à la *terrasse* de l'établissement, et lui-même, fumant la cigarette, se tenait attablé et prenait une tasse de café.

L'endroit restait bien paisible. Sur l'autre bord du ruisseau jouaient trois enfants. Leurs cris, tout grêles, ne dominaient point le silence beaucoup plus que les piaillements des oiseaux qui voltigeaient autour des trous des murailles. Un homme en blouse, accoudé et penché sur le parapet du petit pont, le dos cuisant au soleil, regardait couler l'eau. De loin en loin passait un soldat, une femme, un bourgeois de la ville.

Dans ces espaces découverts et solitaires de la province, le personnage est si rare qu'il prend une grande importance. On le voit poindre de loin, s'avancer, puis grandir; on suit tous les détails de son costume; on étudie sa démarche, sa tournure. Il est la seule distraction qui se présente, il s'empare de vous. Quand il a disparu au coin d'une rue, on éprouve une sensation de vide, quelque chose comme ce qu'éprouvent les enfants lorsqu'une ombre chinoise a traversé le décor éclairé.

Son image s'est gravée dans la pensée, et sur le fond du cerveau comme sur une toile, se détachent impérieusement sa physionomie et ses allures.

On ne saurait se figurer l'effet que produisait, vue du café Fourquet, à Prelles, une personne qui, sortant de la rue Romaine, franchissait le petit pont de la Valine. On la voyait former une ligne noire dans la grande clarté qui brillait sur le sol de la place; puis, à mesure qu'elle approchait, on distinguait les teintes claires de son visage, de son linge, les différences de son vêtement. Quand elle arrivait à l'entrée du pont, le dos d'âne la masquait jusqu'à la tête; on n'apercevait plus que sa figure et son chapeau. Bientôt, cette figure et ce chapeau se soulevaient et le reste du corps montait peu à peu, comme si un buste et des jambes se fussent mystérieusement ajoutés à la tête. Au sommet de la courbe, elle était enfin entière, avec ses contours nets, précis, pareille à une statue sur un piédestal. Alors elle paraissait s'abaisser, tandis que le dos d'âne s'élevait derrière elle. Le cavalier s'amusait probablement à cette contemplation qui se renouvelait toutes les trois minutes. A la fin, deux messieurs développèrent leur haute taille sur le pont, et, au lieu de disparaître, comme les précédentes figures, derrière l'angle du café, dans la suite de la rue Romaine, ils obliquèrent vers l'établissement.

A leurs moustaches, leurs décorations, la coupe de leurs habits, on reconnaissait des officiers de

la garnison. Ils s'assirent à deux tables de distance près du cavalier, sur lequel ils jetèrent un regard indifférent, commandèrent des demi-tasses, et, occupés de leur conversation, ne firent pas attention aux coups d'œil par lesquels le garçon s'efforçait de leur désigner le voisin.

Le cavalier les écouta : on écoute malgré soi, parce qu'on entend malgré soi. Mais bientôt il cessa de les écouter.

— Lieutenant, le capitaine Delhomme de la 3e passera certainement chef de bataillon à la prochaine promotion. Faites donc agir vos amis, vous pourriez le remplacer.

— Oh ! capitaine, je suis encore trop loin au tableau d'avancement pour réussir, même avec des protections. Je préférerais permuter avec un officier de mon grade pour l'Algérie.

— On s'ennuie bien plus en Afrique qu'en France... A propos d'Afrique, j'ai appris la mort de ce pauvre Bellot du 907e.

Et ainsi marcha l'entretien des deux officiers pendant quelque temps.

Une nouvelle forme venait de se dessiner sur le pont.

— Ah ! ah ! dit le lieutenant, voilà l'élégant Joséphin Grandjumeau, de l'interminable tribu des Grandjumeau ! Le neveu de Grandjumeau-la-Pompe, le fils de Grandjumeau-la-Fève, le cousin des Grandjumeau-Meynadier, des Grandjumeau-Cossonnard, des Grandjumeau-Boulin, des Grandju-

meau-Surette et puis des Nivot-Grandjumeau, des Grillard-Grandjumeau, et encore des Rémachon-Grandjumeau, dont les vastes magasins sont ici présents...

Le ton plaisant avec lequel fut débitée cette énumération fit éclater de rire les deux officiers et sourire le voisin, qui se détourna pour ne pas laisser croire à un désir de frayer avec eux.

M. Joséphin Grandjumeau, tout en blanc, portant une cravate bleue, un panama, des souliers vernis et des gants de Suède, fut en peu de temps auprès d'eux. Après les poignées de main, il allait s'asseoir, lorsqu'ayant regardé distraitement du côté du voisin, il eut l'air si étonné, que les officiers à leur tour examinèrent celui-ci pour se rendre compte de son aspect surprenant.

— C'est Mlle de Galardy ! dit à voix basse le jeune M. Grandjumeau en s'asseyant.

Les officiers n'étaient point des gens mal élevés, et ils ne se mirent pas à dévorer grossièrement des yeux, à regarder sous le nez la personne dont le sexe leur était révélé. Mais une fois au moins par minute, chacun d'eux ne put s'empêcher de lui jeter un coup d'œil de curiosité. Elle prit alors un journal et se pencha du côté opposé, de sorte que le groupe ne voyait plus que le contour perdu de son profil.

Quoique les mots n'arrivassent pas à son oreille, car on avait baissé la voix, il était clair pour Mlle de Galardy qu'on parlait d'elle.

— Allons, Grandjumeau, passez de son côté, vous en grillez d'envie ! dit le lieutenant gouailleur au jeune élégant de Prelles, qui se trouvait placé au delà des officiers.

— Je ne suis pas affolé des demoiselles qui jouent au garçon, répliqua M. Joséphin Grandjumeau en prenant un air moral.

En réalité, malgré le costume qui semblait autoriser autant de liberté de la part d'autrui que s'en permettait la jeune fille, M. Joséphin Grandjumeau n'eût jamais osé adresser la parole à Mlle de Galardy, célèbre pour son dédain envers la bourgeoisie.

— C'est dommage, avait repris le capitaine, en vous habillant en fille, vous auriez peut-être touché son cœur !

M. Grandjumeau, qui était un imberbe jeune homme, rougit beaucoup de cette plaisanterie.

— Tiens ! dit-il, il y a plus de monde qu'à l'ordinaire sur la place.

En effet, quelques personnes venaient par moments de la rue Romaine et rôdaient sans trop d'affectation autour du café. On voulait voir la Gaillarde, dont quelques vigies attentives avaient déjà signalé la présence au café.

— Eh, voilà le célèbre Tony Préval ! s'écria le lieutenant en montrant du doigt un personnage qui débouchait de la rue Romaine.

— Nous n'avons jamais eu d'aussi bon acteur que lui dans le drame, dit M. Joséphin Grandjumeau; nous avons eu des acteurs comiques tout

à fait désopilants, mais un homme capable de bien jouer dans *Kean*, dans *Othello*, dans *Paillasse* et dans la *Nonne sanglante*, c'est la première fois qu'il nous en est venu un à Prelles. Aussi est-il très-apprécié des dilettantes !

Le voisin avait posé son journal et comme eux regardait arriver le célèbre Tony Préval, qui ne tarda pas à gagner le café et qui s'assit à la table demeurée libre entre le cavalier et le groupe des causeurs. Il serra la main à M. Joséphin Grandjumeau, qui parut tout fier de l'honneur, et il salua les officiers.

L'acteur était un homme d'environ trente ans, de taille élancée, au teint pâle et mat, avec de grands yeux de velours d'une langueur un peu vide, de longs cheveux qui bouclaient. Il portait un habit vert à boutons d'or, un pantalon nankin, un gilet blanc et une cravate de soie grise. Il avait l'air d'un poëte plutôt que d'un acteur, l'air un peu étrange plutôt que vulgaire.

— Vous avez été très-bien dans *Paillasse*, vous avez fait plaisir à toute la ville, Tony! cria avec feu le jeune Joséphin Grandjumeau.

— C'est une pièce qui réussit toujours; mais j'aime mieux *Kean* ! répondit l'acteur d'une voix un peu caverneuse et d'un ton assez tranchant; le rôle est pour ainsi dire dans mon naturel.

— Monsieur Tony Préval! prononça alors une voix de femme au timbre grave mais à l'intonation très-flexible, qui s'éleva derrière lui.

L'acteur fit rapidement volte-face.

— Vous avez été très-remarquable dans *Kean*, continua le cavalier, et par cela même moins remarqué. Vous avez un sentiment qui n'est pas ordinaire, une verve passionnée. *Désordre et génie* semble être votre élément. Ceux qui sentent un peu plus fortement que le commun des mortels en ont été très frappés.

Il eût fallu voir comme les sourcils de Tony Préval se levèrent, comme sa bouche s'entr'ouvrit et resta sans voix, tandis que lui aussi reconnaissait peu à peu Mlle de Galardy, la légendaire Gaillarde !

— Mons... mademois... bien flatté ! balbutia-t-il, d'abord désorienté par ce dualisme de garçon et de fille, par le brûle-pourpoint du discours, par l'inattendu de la situation.

Mais il n'était pas comédien pour ne pas ressaisir son aplomb, surtout devant les trois spectateurs qui tendaient de toutes leurs forces le cou vers Mlle Galardy et lui.

— Je disais justement à ces messieurs, reprit-il, que *Kean* est ma pièce de prédilection, parce qu'elle est dans ma nature. J'espère d'ailleurs montrer une autre face de mon talent dans le *Cid*, prochainement ; j'ai étudié et je m'assimile le côté historique.

Il eut un mouvement de tête qui fit voltiger ses cheveux, et il avait pris une attitude et une expression de grandeur, pensait-il.

— Vous êtes un grand artiste, sachez-le ! reprit

le cavalier, qui s'apercevant ou s'impatientant enfin de la curiosité que ne contenaient plus les trois autres personnes, frappa le journal d'un coup sec de sa main dégantée, blanche et sillonnée de veines, se leva et prit sa cravache.

Voyant la jeune fille se disposer à partir, Tony Préval se leva à son tour et lui fit sa plus noble et plus seigneuriale révérence de théâtre. Mlle de Galardy ôta son chapeau d'un demi-geste élégant et aisé, en s'éloignant.

— Ses habits plissent bien mal et sont trop larges! dit le jeune M. Grandjumeau; elle les aura achetés à la confection, chez Prunier-Baraillon.

— Est-ce qu'ils iraient mieux si elle les avait achetés chez Rémachon-Grandjumeau? demanda le lieutenant, qui ne cessait de se moquer de lui.

Tony Préval passait sa main dans ses longs cheveux et adressait une moue fière à l'espace.

— Ah! ces acteurs, quels heureux coquins! reprit M. Joséphin Grandjumeau, ils nous enlèvent toutes nos femmes.

— Toutes *vos* femmes! dit le lieutenant impitoyable; Mlle de Galardy est donc de votre bord?

— C'est une pimbêche! s'écria le jeune M. Grandjumeau.

— Un vrai cri du cœur! reprit le lieutenant.

— Les femmes nous tracassent beaucoup, c'est

un des inconvénients de l'art, dit alors Tony Préval avec gravité; on risque d'y laisser son...

— Génie! ajouta le lieutenant avec une ironie si impassible que l'acteur, après l'avoir examiné avec défiance, ne crut point à de l'ironie.

— Son faible talent! dit Tony Préval en s'inclinant d'une façon humble.

Jules, le garçon du café, était venu auprès des consommateurs, et dit d'un air joyeux et malin :

— Eh bien! nous en avons des nouveaux clients un peu chouettes.

— Est-ce qu'elle vient quelquefois ?

— Non, c'est la première fois! Monsieur Joséphin, vous auriez dû lui proposer une partie de billard...

Une soucoupe tapa impérieusement sur le marbre d'une table à l'intérieur, et le garçon se précipita par la porte ouverte dans la salle d'où sortaient les bouffées d'odeur du tabac et des liqueurs.

— Mais où est-elle donc allée? s'écria M. Joséphin Grandjumeau, elle n'a pas repris son cheval!

Il se leva, puis feignit de contempler la façade du café, tandis qu'il coulait sournoisement l'œil dans la direction qu'avait suivie Mlle de Galardy en partant.

— Elle se promène devant l'église... sous les *plumeaux de M. le curé*, ajouta-t-il.

Les plumeaux de M. le curé étaient le nom

donné aux petits arbres tondus plantés le long de la Valine.

— Allez vite, elle vous attend! dit comiquement le capitaine à l'acteur.

— Elle attend sous l'orme! reprit le jeune Grandjumeau d'un ton sarcastique.

Malgré ses joues de chérubin, ses yeux bleus, sa figure poupine, M. Joséphin Grandjumeau possédait déjà le venin des haines et des médisances, car il ajouta :

— La Gaillarde, avec tout cela, est une femme de cheval, et elle n'aime que les gens de cheval... Il y a un certain cocher...

— Ce jeune Grandjumeau-la-Fève est atroce, dit le lieutenant.

Tony Préval avait hoché la tête.

— Une femme qui comprend si bien l'art ne peut avoir des goûts bas, dit-il.

— Pardine! s'écria en riant stupidement M. Joséphin, puisqu'elle est toujours montée sur ses grands chevaux!

Ils s'interrompirent en voyant Mlle de Galardy revenir. Cette fois elle se mit en selle; bientôt elle passait sur le petit pont et disparaissait dans la rue Romaine.

— Avez-vous remarqué quels yeux elle a lancés sur M. Tony Préval? dit le capitaine, ils incendieraient un fagot.

— Allons *Kean*, allons *Othello!* ajouta le lieutenant, la flamme est allumée!

— Elle a de beaux yeux, mais elle n'a que cela de bien, dit négligemment l'acteur. Tenez, à Toulouse, je me rappelle une baronne qui m'a écrit plusieurs fois. Quel style! Je vous montrerai sa correspondance. C'était une femme qui avait des yeux encore plus beaux et tout à l'avenant...

— Ah çà! dit le lieutenant, Mlle de... machin... Galardy, ne vous a pas fait de déclaration. Remarquez qu'elle était en homme. Ça ne peut pas compter.

— Écoutez, reprit M. Joséphin, il n'y a que trois mois que vous êtes en garnison dans notre ville. C'était le 2e bataillon du 725e qui était ici avant vous. Une fois, dans une soirée, chez la comtesse du Bousson, il y a un lieutenant de ce bataillon qui a raconté ses campagnes d'Afrique. Quand il a eu fini, la Gaillarde, bien nommée comme vous allez voir, l'a saisi par le bras et lui a dit devant tout le salon : « On m'a prédit que j'étais destinée à un héros, j'ai trouvé le héros; monsieur, je vous prends pour époux. »

— Vous étiez à cette soirée?

— Non, mais ça a été su partout. Eh bien! elle ne l'a pas pris pour époux, mais elle a pris le punch un autre soir avec le lieutenant et plusieurs autres officiers, et chez le lieutenant. On l'a vue!

— Diable! mais si elle aime les gens de cheval, les acteurs, les officiers, comment passe-t-elle pour si dédaigneuse?

— C'est le fin de son jeu !

— Allons-nous-en? demanda le lieutenant au capitaine.

Ils partirent tous deux.

— Qu'est-ce que vous pensez de cette personne? dit le capitaine.

— Je ne sais trop. C'est si exorbitant que je finis par croire qu'elle n'a pas envie du tout de se jeter à la tête de Tony...

— Hum ! c'est tout de même un peu raide !

— Les excentriques trouvent souvent très-simple, très-naturel, ce qui nous paraît archi-compromettant. Qui sait? Certains individus sont si bêtement scandalisés, que je prendrais presque le parti de Mlle de Galardy.

— Elle en a tant fait cependant, à ce qu'on raconte.

— Ces gens de petite ville en inventent trois quarts et grossissent le quatrième ! On me dirait qu'elle a donné mystérieusement rendez-vous à Tony, qu'elle lui a écrit, que je l'admettrais; mais venir ici devant trois ou quatre personnes dire ce qu'elle lui a dit, c'est une espèce de... de candeur renversée...

— Bigre ! reprit le capitaine, c'est bien le renversement de toute candeur.

— Sa grande affaire, c'est le plaisir de s'être habillée en homme, d'avoir ébouriffé tous les bourgeois de la ville.

— Enfin elle leur fournit de la pâture, celle-là.

Mais c'est égal, ajouta le capitaine avec une philosophique indifférence, pas de fumée sans feu.

— Oui, mais ici c'est la fumée avant le feu! Et puis, non, il n'est pas possible qu'elle aille choisir un fat et un sot ridicule comme ce cabotin... Je persiste à penser que ce ne peut être une déclaration qu'elle lui a faite.

Quant à Mlle de Galardy, elle avait bientôt quitté la rue Romaine et pris par la rue aux Moutons, voie assez large, mais non commerçante et où elle était sûre de retrouver la solitude habituelle à la ville.

Et pourtant elle se croisa avec un prêtre à cheveux gris qui la regarda bien fixement en fronçant les sourcils d'une manière très-mécontente. Le vit-elle? Elle ne parut pas le voir. Néanmoins, à partir de cette rencontre, elle lança son cheval d'un train plus rapide.

Un peu après, ce fut une calèche, occupée par quatre personnes, avec laquelle elle se croisa. On passa comme un éclair de part et d'autre, mais au remue-ménage qui se fit dans cette voiture entre le monsieur, la dame et les deux jeunes personnes qui l'occupaient, Mlle de Galardy ne douta pas d'avoir été reconnue une fois de plus. Un sourire vint à ses lèvres, elle frappa son cheval de l'éperon et, quelques minutes plus tard, elle était hors de cette ville, que depuis deux heures elle tenait plongée dans le trouble, la curiosité et quelques autres sentiments.

II

PAR UN TEMPS GRIS

Ce grand événement secoua la torpeur de la paix *pratelloise*.

Le soir même, Mme des Furens, cette dame qui sortait de Saint-Urbain avec sa fille, au moment où Mlle de Galardy avait débouché de la rue du Fil-Tordu, se rendit chez le curé de Saint-Isolin qui était le plus important parmi les membres du clergé de Prelles.

— Avez-vous appris? — Je sais tout, je l'ai vue! — C'est un scandale. — Il faut s'interposer. — Quel exemple pour nos filles! — Mme de Souzeau, qui est la parente de M. de Galardy, est impardonnable, depuis le temps que cette malheureuse Gabrielle fait des folies, de ne pas avoir essayé de la redresser et de l'arrêter. — Mme Rosanat, qui est leur amie intime, a eu le tort de son côté de toujours rire et s'amuser des drôleries de Mlle de Galardy. — Mais cette fois, elle a passé les bornes. — Tâchons de sauver cette jeune fille, s'il en est temps encore. — Que ferons-nous? — Il faut obliger d'abord Mme de Souzeau et Mme Rosanat à agir énergiquement.

Pendant que Mme des Furens et M. le curé de Saint-Isolin commençaient à débattre leur plan de campagne, arriva la comtesse du Bousson, qui était la personne dont la calèche suivait la rue aux Moutons, lorsque Gabrielle de Galardy avait passé dans cette rue.

— Je viens de chez vous, dit-elle à Mme des Furens, et quand on m'a appris que vous étiez chez M. le curé, je n'ai pas hésité à accourir pour vous y retrouver, espérant que la sagesse et la haute expérience de notre cher et vénéré pasteur nous guideront dans cette circonstance où il est nécessaire de ne pas perdre un instant.

Il fut décidé qu'on sommerait Mme de Souzeau et Mme Rosanat de chapitrer et morigéner M. de Galardy et sa fille, et que si ces deux dames continuaient à montrer la mollesse qu'on leur connaissait depuis longtemps, on ferait soi-même l'exécution, car il n'était question de rien moins que de rejeter Mlle de Galardy et son père hors de toutes relations, s'ils n'obéissaient pas aux injonctions de bonne tenue d'un côté, de surveillance de l'autre, qu'on leur adresserait au nom de la haute société affligée et révoltée.

Dès le lendemain matin, il vint plusieurs dames causer du même sujet, soit chez Mme des Furens, soit chez Mme du Bousson, si bien que la pelote se fit dans la journée et qu'elles se trouvèrent trois, puis quatre, pour se rendre auprès de Mme de Souzeau. A Mme des Furens et à Mme du Bousson se

joignirent Mme de Breslois et Mme Marty, personnes des plus considérables dans Prelles. La calèche de la comtesse emmena cette délégation toute en rubans, en voiles, en étoffes violettes, bleues et réséda, faisant grand étalage, aux Soupirs, ainsi que s'appelait la propriété des Souzeau, sise à une demi-lieue de la ville.

La sévérité des figures, l'animation des gestes, le son perçant et précipité des voix, les objurgations et les reproches ne laissèrent pas de mettre Mme de Souzeau quelque peu *sens dessus dessous*. Elle se débattit beaucoup.

— J'ai constamment fait des représentations à Gabrielle, dit-elle. Mais le peu d'influence que j'aurais exercé était combattu par les complaisances de Mme Rosanat, qui n'a guère de bon sens, et à qui ses manies de poëte ne font pas voir juste dans les choses de la vie. C'est elle qui a toujours encouragé, sinon directement, du moins indirectement, les tendances de Gabrielle. Et puis, il faut le reconnaître, il y a encore deux coupables dans cette affaire.

— Lesquels donc? s'écria-t-on avec des mines qui indiquaient l'intention formelle de rabrouer ces coupables.

— La destinée et M. de Galardy, dit Mme de Souzeau.

Par leurs mouvements de tête, les quatre dames montrèrent que le moment n'était point opportun pour faire de l'esprit.

— Gabrielle a perdu sa mère à l'âge de huit ans, ce qui a été un grand malheur pour elle. Les hommes restés veufs avec des filles trop jeunes ne s'entendent point précisément à élever celles-ci, dit Mme de Souzeau.

— Mais elle a eu des gouvernantes.

— Elle a eu une gouvernante, mais quelle gouvernante! Qui lui laissait faire tout ce qu'elle voulait, et qui avait l'air d'en avoir peur. Quant à M. de Galardy, vous le savez, c'est une tête à l'évent! C'est comme une espèce d'alchimiste. Il a été absorbé toute sa vie par ses entreprises de grande culture et d'industrie, ses machines, ses essais, ses expériences.

Depuis des années il part de Galardy à six heures du matin et n'y rentre qu'à dix heures du soir. Il est toujours au milieu de ses bestiaux qui meurent, de ses blés qui ne poussent pas, de ses sucres qui ne bouillent pas et de ses betteraves qui ne mûrissent jamais. M. de Galardy, sans s'en apercevoir, a trouvé son compte aux habitudes décidées, masculines qu'a prises peu à peu sa fille. Il en est arrivé à ne plus s'occuper d'elle, puisqu'elle ne paraissait pas avoir besoin qu'on s'en occupât.

Mieux elle montait à cheval, mieux elle conduisait un cabriolet, plus résolûment elle courait le soir sur les chemins, et plus c'était commode pour lui.

— C'était à ses parents et à ses amis de prendre

les soins et les précautions qu'il négligeait ou dont il ne comprenait pas la nécessité.

— J'ai voulu recueillir Gabrielle auprès de moi, mais ni elle ni son père n'ont eu confiance en mes lumières ou mon affection. J'ai toujours lutté contre les idées exaltées de Gabrielle, contre son mépris des convenances, mais Mme Rosanat était là, beaucoup plus forte que moi, paraît-il, beaucoup plus écoutée. Mme Rosanat est poëte! « Gabrielle est si originale, si différente du commun des esprits! Elle a un cœur si élevé, si chaleureux! » Voilà ce que m'a toujours dit Mme Rosanat quand je me permettais de critiquer sa préférée. Et si quelqu'un peut obtenir audience à l'oreille de M. de Galardy ou de sa fille, c'est elle!

— Eh bien, allons chez Mme Rosanat; accompagnez-nous, s'écria le chœur des dames.

Mme de Souzeau fit atteler une seconde calèche où Mme de Breslois monta avec elle, tandis que la comtesse gardait dans la sienne Mme des Furens et Mme Marty. Les deux voitures revinrent à Prelles et s'arrêtèrent devant la porte de l'habitation des Rosanat, non sans que ce cortége attirât l'attention des gens de la ville et ne leur inspirât des commentaires.

M. Rosanat était un antiquaire érudit, descendant d'une famille bourgeoise très-ancienne et très-considérée dans le pays, apparentée avec plusieurs maisons de la noblesse des environs. Mme Rosanat appartenait à l'une de ces maisons. Jeune fille, il

avait été un moment question de son mariage avec M. de Galardy. Diverses considérations empêchèrent cette union, mais une amitié sérieuse subsista toujours entre le père de Gabrielle et Mme Rosanat. Elle était l'auteur de poésies qui avaient eu les honneurs de comptes rendus à Paris et qui ne manquaient point de mérite, reflétant l'esprit d'une personne tout en sensibilité, en vivacité d'impressions, en amour et en curiosité de ce qui sortait un peu de l'ordinaire; d'ailleurs irréprochable de conduite, fort distinguée de ton, avec beaucoup de simplicité, de rondeur et d'abandon, enfin regardée comme une femme fort bonne et aimable, mais qui n'avait point de bon sens et ne gardait pas toujours assez de retenue dans ses idées et ses sentiments.

Les cinq dames lui tombèrent littéralement dessus :

— C'est vous qui êtes la cause des excentricités compromettantes de Gabrielle. — Oh ! certainement, au lieu de l'arrêter sur la pente, vous l'avez laissée aller. — Pourtant, c'était bien à vous de la guider. — Nous vous l'avons dit souvent, vous ne voyez pas la vie d'une façon assez pratique, assez positive, assez terre à terre, si vous voulez. — Dans l'intérêt de M. de Galardy et de Gabrielle, il faut les avertir. — Cette jeune fille court tous les risques. — Nous ne nous soucions pas que nos propres enfants aient de tels exemples sous les yeux. — Exemples qui sont d'un très-mauvais

effet sur la petite bourgeoisie et sur le peuple. — On en rejetterait bien vite la responsabilité sur la bonne société tout entière. — Mlle de Galardy doit renoncer à ses façons. — Si M. de Galardy ne veut pas s'y engager, nous ne les verrons plus. — C'est même une espèce d'amende honorable, de changement absolu qu'il faut exiger d'eux. — Vous avez contribué au mal, contribuez à le guérir !

— Mais, répliqua Mme Rosanat fort émue de cet assaut, je n'ai jamais engagé Gabrielle à s'habiller en homme, je vous l'assure, ni à monter et conduire les chevaux, dont j'ai grand'peur. Je ne sais pas de quoi ni pourquoi l'on m'accuse. Je l'aime beaucoup, j'ai souvent causé avec elle, cherché à lui donner des distractions, mais aussi j'ai toujours cherché à la détourner de ses inclinations trop viriles, trop indépendantes.

Je ne demande pas mieux que de reporter à son père et à elle l'expression de vos inquiétudes et de leur communiquer vos avis sur une tenue plus prudente... en prenant les précautions convenables, bien entendu...

— Mais non, il ne s'agit point de précautions. Il faut être nette et au besoin dure. C'est une racine à arracher. Si vous ne vous croyez pas capable de bien remplir la mission, nous nous en chargerons.

— Ces dames sont venues me faire des reproches, ajouta Mme de Souzeau; je leur ait dit, ce qui est vrai, que vous étiez bien plus que moi en

intimité avec les Galardy, et bien plus en état par conséquent de juger du bien à encourager ou du mal à redresser chez eux...

— Mais je n'ai jamais songé à m'arroger des droits sur la famille de Galardy...

— L'amitié donne des droits, reprit Mme de Souzeau.

— Et il est grand temps de les exercer, dit Mme du Bousson.

— Dans l'intérêt général, ajouta Mme des Furens.

— Et dans l'intérêt particulier, dit Mme Marty.

— Je ferai, je dirai tout ce que l'on voudra, répliqua Mme Rosanat; mais, vraiment, le meilleur remède, la meilleure barrière, ne serait-ce pas un mariage? Il me semble qu'Henri et Gabrielle... dit-elle à Mme de Souzeau.

— Oh! répondit celle-ci en rougissant et en hésitant, il y a bien des alentours à examiner...

— Puisque l'on veut que je porte la parole et me charge des négociations, je parlerais bien de cette combinaison à Henri...

— Oh! ne dévions pas, s'écria Mme du Bousson, nous sommes venues vous prier de porter de notre part un...

— Un ultimatum, dit Mme des Furens.

— Oui... à M. de Galardy et à sa fille. Et vraiment, si vous ne le faisiez pas, vous seriez responsable, à nos yeux, de...

— Mais je vous l'ai promis, je vous affirme que

je le ferai, dit Mme Rosanat d'un air désolé et un peu piqué.

— Les affaires de M. de Galardy sont en fort mauvais état, dit, lorsqu'on s'en alla, Mme de Souzeau à voix basse à Mme Rosanat, comme en réponse à la proposition de mariage lancée par celle-ci.

— Qu'est-ce que cela fait? exprima le visage de Mme Rosanat, qui croyait à la suprématie du cœur en ce monde.

Cependant on ne savait pas encore tout dans la haute société de Prelles.

Il arriva que, le même jour, « le jeune de Breslois » dit à Henri de Souzeau qu'il rencontra dans la rue Romaine :

— Je viens de me trouver au café Fourquet avec des officiers, avec Joséphin Grandjumeau et d'autres jeunes gens de son acabit, et ils ont raconté que Mlle de Galardy avait fait une déclaration à Tony Préval. Tu auras des détails, si tu veux, en allant ce soir au cercle, parce que le petit Grandjumeau compte s'y rendre pour débiter ses cancans.

Tandis qu'ils étaient ensemble, passa M. Marty qui s'arrêta avec eux d'un air de componction et même de consternation :

— Vous savez ce qu'on dit? C'est à ne pas y croire... Mlle de Galardy se jetant dans les bras d'un acteur... dans un endroit public... La haute société de Prelles est déshonorée... C'est un événement qu'on peut qualifier de terrible!... Je le tiens de M. Grandjumeau-Meynadier, le notaire,

qui le tenait d'un capitaine du 703e qui a assisté à la scène... Mme Marty en sera cruellement affectée... Elle l'ignorait ce matin, car je sais qu'elle est partie pour aller causer avec Mme du Bousson et aussi probablement avec votre mère, Henri, du scandale des habits d'homme portés par Mlle de Galardy... Mais ce second scandale surpasse tout ce qu'on peut imaginer.

— Ma mère, dit le jeune de Breslois, est allée également chez Mme des Furens, à propos de la promenade de Mlle de Galardy en habits masculins, mais ce matin elle ne connaissait pas encore le reste de l'histoire, elle non plus. Je viens de l'apprendre moi-même, il n'y a qu'une demi-heure, par le jeune Grandjumeau-la-Fève...

— C'est un grave événement, jeunes gens, dit M. Marty, très-grave !

Maintes personnes s'abordèrent tout le long du jour, dans les rues de la ville, en tenant des propos de la même sorte, si bien que le bruit nouveau circula et pénétra dans toutes les maisons ; le lendemain, au plus tard, il s'insinuait jusqu'au fond des mieux closes, des moins communicatives.

Henri de Souzeau allait parfois le soir au théâtre ou au cercle. Dans ce cas, il ne rentrait pas aux Soupirs et prenait une chambre à l'hôtel de la Cloche-d'Or, prévenant sa mère qu'il resterait en ville deux jours de suite. Il se trouvait dans une de ces périodes de séjour à Prelles au moment où la bombe éclatait.

Le soir, il alla donc au cercle de l'Agriculture, qui était la réunion de l'aristocratie, et en rivalité duquel la petite bourgeoisie avait fondé celui des Amis du Progrès. Henri *tenait le sceptre* de la haute élégance du pays, avec ses amis Robert de Louvray, de Breslois, Charles Joubert, Paul des Furens de la Croizelière, Raoul Lesbarbier et quelques autres, et ils faisaient de temps en temps entre eux une de ces chaudes parties de bouillotte ou de baccarat dont les émotions rompent l'uniforme tranquillité de l'existence en province.

On attendit vainement jusque vers dix heures, au cercle de l'Agriculture, l'arrivée de Joséphin Grandjumeau qu'avait annoncée Charles de Breslois.

Le père de Joséphin, M. Grandjumeau-la-Fève, était banquier et faisait beaucoup d'affaires avec la haute société. On l'avait admis au cercle où, après lui, fut reçu son fils. Mais celui-ci appartenait aux idées avancées et préférait d'ordinaire aller au cercle des Amis du Progrès dont il était également sociétaire. Deux autres jeunes gens, ses intimes, Jules Bodart et Arthur Bourlin, faisaient, de même que lui, partie des deux réunions rivales, introduits dans l'une par leurs pères bien pensants, et ayant élu l'autre selon leur cœur.

Henri et quatre ou cinq de ses compagnons habituels s'emparèrent d'un petit salon et commencèrent leur bouillotte.

Je passe, — je double, — mon tout, — abattons,

— vingt-huit, — brelan, etc. Ainsi tombèrent pendant une demi-heure les mots du jeu, entremêlés de plaisanteries. Il était à peu près dix heures et demie, lorsqu'un assez fort bruit de voix s'éleva dans la grande salle du cercle.

— Tiens, voilà Boubou-la-Cane qui est arrivé, dit Robert de Louvray, je l'entends. — Je fais mon tout!

— Je reconnais aussi la voie de Brindequille. — Combien?

— Six louis!

— Tenu!

— Poupon est là également...

— Abattons, — brelan d'as!

Les surnoms précédents désignaient Arthur Bourlin, gros garçon à la voix empâtée et à la démarche balancée; Jules Bodart, qui était long et sec, et enfin Joséphin Grandjumeau. On réservait spécialement pour son père le surnom de la Fève, qui rappelait une aventure arrivée au banquier. Celui-ci, assez avare, avait failli s'étrangler jadis en s'efforçant d'avaler la fève d'un gâteau des rois, de peur d'avoir à payer les frais traditionnels du couronnement.

On riait et on parlait très-haut dans la grande salle du cercle, depuis l'arrivée de M. Joséphin Grandjumeau et de ses intimes. En revanche, les voix avaient baissé et les paroles devenaient rares dans le petit salon de jeu, où l'on tendait l'oreille aux propos tenus de l'autre côté.

Ces propos commençaient à se faire clairs et distincts :

— Gabrielle de Galardy! — Mais oui, elle a dit à Tony : « Je suis venue exprès pour vous le dire. » — Quoi dire? — Eh bien! « que je vous aime!... » J'y étais. — Ce n'est pas bien étonnant, — quand on l'a vue l'année dernière à une fenêtre avec des officiers ..

Les chaises, la table furent vivement bousculées dans le salon de jeu, et les personnes qui remplissaient la grande salle virent, au milieu de l'embrasure de la porte, restée entr'ouverte, qui unissait les deux pièces, apparaître un grand jeune homme blond, à moustaches, de charpente élégante et vigoureuse, un peu pâle sous son teint coloré et d'air menaçant. C'était Henri de Souzeau.

— Ah çà! monsieur Poupon-la-Fève, dit-il, aurez-vous bientôt fini vos commérages de gardeuse d'oies ou de marchande d'œufs?...

Un silence absolu se fit, et Joséphin devint tour à tour cramoisi et vert, vert et cramoisi.

— Je n'ai dit que la vérité, que ce que tout le monde sait... répliqua-t-il, stimulé cependant par la situation...

— Je vous défends de continuer, reprit Henri en s'avançant.

— Vous ne nous ferez pas la loi! s'écria Arthur Bourlin.

— Je lui donnerai des calottes, et aux polissons

qui le soutiennent, ajouta Henri avec une colère méprisante.

— C'est ce que nous verrons! dit Jules Bodart...

Derrière Henri on voyait ses quatre compagnons rangés dans l'embrasure de la porte.

Tout le monde avait un air de curiosité mêlé d'anxiété ou de malaise, sentiments que font naître ces sortes de scènes.

Encouragé par l'attitude de ses amis, M. Joséphin Grandjumeau, dont le naturel n'était pas bien énergique, excité peut-être aussi par son dîner et les rafraîchissements de la soirée, s'écria, en faisant une sorte de pirouette :

— Je n'y peux rien si votre cousine s'est amourachée d'...

Au milieu des têtes s'avança la figure irritée d'Henri, et un soufflet retentit sur la joue de Joséphin; des pieds frappèrent fortement le plancher, un groupe de corps s'agita. Boubou-la-Cane et Brindequille s'étaient jetés devant leur ami.

Henri de Souzeau, à présent rentré dans l'embrasure de la porte, retourna son visage par-dessus l'épaule, et avec un sourire un peu crispé, dit :

— Vous savez qui je suis et où me trouver; vous n'avez pas besoin de carte, n'est-ce pas?

Et il disparut avec ses compagnons dans le petit salon. Un murmure courut dans l'assemblée, il y eut quelques hochements de tête, puis les rangs se rompirent; les groupes de causeurs et de joueurs se reformèrent tels qu'il étaient avant.

— Ça ne se passera pas comme ça! disait avec animation Arthur Bourlin, à qui sa voix pâteuse ôtait malheureusement tout accent héroïque.

Un vieux bonhomme, qui passait pour un peu faible de tête, consola et détendit alors beaucoup l'âme outragée de Joséphin, en lui disant :

— Le lieutenant Dubreuil m'a raconté les faits à peu près de la même manière que vous les exposiez...

— Parbleu! dit Joséphin, lui aussi avec un sourire encore contracté, puisque j'y étais!

Et prenant une sorte d'air de triomphe, tandis que son regard parcourait les visages environnants, il ajouta :

— Du moment où j'avais raison, je ne suis pas offensé!...

— Oh! interrompit celui que la jeune noblesse surnommait Brindequille, si tu n'acceptes pas l'insulte, je la prends pour moi!

Et il lança un regard féroce vers la porte du petit salon.

Et, comme après tout ils ne se sentaient pas là sur leur terrain, et que l'attitude, étudiée évidemment, des membres du cercle paraissait être une parfaite indifférence, ils s'en allèrent tous trois aux Amis du Progrès, où après de longues discussions pour et contre, ils finirent par se ranger à l'avis des philosophes qui estimaient que le duel devait disparaître de nos mœurs. Il faut reconnaître toutefois que Jules Bodart se serait battu si

le soufflet fût tombé sur sa joue, et que dix autres jeunes gens du cercle du Progrès n'eussent point hésité à croiser le fer avec la jeune aristocratie, en pareil cas. Mais Poupon et Boubou-la-Cane n'étaient pas de tempérament chevaleresque. Ils n'eussent pas reculé devant des coups de poing, tandis que la pointe d'une épée ou la bouche d'un pistolet leur semblait être une complication inutile.

Et voilà comment le jeune M. Joséphin Grandjumeau, après avoir été colporteur d'histoires et médisances, revues et embellies, devint à son tour le sujet d'un actif colportage de plaisanteries et de commérages infinis.

On peut juger de l'impression qu'éprouvèrent, en apprenant la seconde scène du voyage de Mlle de Galardy à Prelles, les dames qui, avec beaucoup d'affairement, mais aussi avec un sentiment de prévoyance affectueuse et une grande raison, s'étaient déjà proposé de la préserver d'elle même.

Il y eut de nouvelles visites, de véritables conférences. Mme de Souzeau et Mme Rosanat furent de nouveau appelées aux armes. L'affaire d'Henri avec Joséphin Grandjumeau avait ému sa mère et l'irrita contre Gabrielle. Quant à Mme Rosanat, elle ne voulut pas croire un seul instant ce qu'on racontait de Mlle de Galardy et de l'acteur. Elle voulait d'autant moins le croire qu'on lui disait de tous côtés : « C'est vous qui avez mené cette jeune fille au théâtre, qui l'avez empoisonnée de ce goût funeste ! »

Mme Rosanat adorait le théâtre, mais, pour avoir fait écouter une dizaine de drames à Gabrielle, fallait-il admettre des conséquences si fâcheuses et si immédiates?

Mme de Souzeau, la première alla à Galardy.

La vieille servante, Bojeanne, depuis quarante ans fidèle à la maison, qu'elle dirigeait, sans que Gabrielle prît jamais part aux soins de l'intérieur, lui déclara que M. de Galardy était en affaires avec plusieurs personnes. Mme de Souzeau attendit donc. Elle vit sortir de chez M. de Galardy, M. Grandjumeau-la-Fève, le banquier, puis le premier clerc de M. Grandjumeau-Meynadier, le notaire, puis un gros entrepreneur bien connu dans le pays, puis des fermiers. Elle en eut pour une heure. Elle avait demandé à la vieille Bojeanne où était Gabrielle. Mlle de Galardy se promenait, Bojeanne ne savait pas trop de quel côté.

Mme de Souzeau trouva M. de Galardy tout rouge, les yeux saillants, comme un homme à qui la tête éclate. Sur la table de son cabinet s'étalaient des tas de paperasses: papiers timbrés, feuilles criblées de colonnes de chiffres, lettres avec des noms imprimés, gros cahiers liés de faveurs, sur lesquels ses regards retombaient malgré lui à chaque seconde.

Mme de Souzeau le chargea impétueusement, avec une colère mal contenue:

— Vous savez, mon cousin, ce qu'a fait Gabrielle?

— Non.

Elle le lui raconta.

— Vraiment ! Est-ce possible ! s'écriait-il de temps en temps, mais en gardant l'œil un peu vague de quelqu'un qu'absorbaient, en dépit de tout, d'autres préoccupations. Certainement, je lui parlerai très-sévèrement. Je ne le tolérerai pas ! J'y tiendrai la main.

Et comme Mme de Souzeau insistait, faisant un gros et sombre tableau de toutes ces affaires, de son fils risquant un duel, M. de Galardy se prit le front entre les deux mains et gémit sourdement, en disant :

— N'avais-je pas assez d'ennuis déjà ! Ne suis-je pas surchargé de tracas qui ne me laissent pas une minute pour me recueillir ! Et mon enfant m'enlève ce qui pourrait me rester de repos ! A peine ai-je assez de tout mon temps, de toutes mes forces pour me défendre contre ces vautours qui me déchirent lambeau par lambeau ! Et il faut qu'en outre je garde ma maison, il faut que ma confiance soit trompée. Ah ! je suis bien malheureux, ma cousine ! Mais je veux, sur-le-champ, signifier à Gabrielle...

Il sonna.

— Je me retire, dit Mme de Souzeau.

— Non, restez, vous m'aiderez...

Bojeanne annonça qu'elle ne savait au juste où était Mlle de Galardy.

M. de Galardy regarda la pendule.

— J'ai rendez-vous à la raffinerie avec le voya-

geur de mon constructeur de machines. Restez, je vous en prie, ma cousine, vous parlerez à ma fille...

— Oh non ! dit Mme de Souzeau, c'est à vous seul de vous en expliquer avec elle.

— Et je vous promets que je le ferai de manière à donner satisfaction à tout le monde...

Mme de Souzeau partit ; M. de Galardy se jeta sur ses papiers, prit des notes d'une main fiévreuse ; puis il ne tarda pas à monter dans son cabriolet pour se rendre à la raffinerie.

Deux heures après, Mme Rosanat arrivait à Galardy, et trouva Gabrielle.

Galardy était une maison du siècle dernier, en pierre devenue noire, à grand toit pyramidal, avec une vigne et des rosiers qui grimpaient autour des fenêtres.

Il faisait un temps orageux, couvert, sans air, très-chaud ; Gabrielle était assise sous une petite allée de charmille sombre comme une cave.

Deux de ces allées flanquaient la maison et conduisaient à un taillis remplissant le fond du parc, en avant duquel s'étendait une pelouse bordée de plates-bandes plantées d'arbustes. Il y avait, dans cette propriété, quelque chose de triste, de mal entretenu, qui sentait la décadence.

Mlle de Galardy portait une robe de mousseline à fleurs, assez fanée, dont le corsage un peu lâche laissait libre et souple son buste ferme et élégant. Ses bras passaient à moitié nus, blancs, minces,

par de larges manches bouillonnées. Un col rayé dégageait légèrement le bas de son cou. Deux longues boucles de cheveux châtains descendaient sur ses épaules. L'air fier, ardent et mélancolique de son visage pâle et tourmenté, devenait chaque jour plus accentué, parut-il à Mme Rosanat, au-devant de qui s'avança la jeune fille.

— Mais qu'avez-donc ? s'écria Gabrielle.

En effet, l'affliction se marquait très-vivement sur la figure de Mme Rosanat.

— J'ai, que vous me faites beaucoup de peine, mon enfant !

Elle lui prit les mains.

— Beaucoup de peine? répéta Mlle de Galardy avec un étonnement qui probablement était feint.

— Comment avez-vous pu ?...

Gabrielle ne la laissa pas achever :

— Et pourquoi donc ne l'aurais-je pas pu ?...

— Oh ! reprit Mme Rosanat, si vous saviez ce que toutes ces dames sont venues me dire...

— Ah ! toutes ces femmes ! s'écria Mlle de Galardy avec un accent de révolte et de dédain.

— On m'a mise en cause, accusée...

— Accusée ?...

— De vous avoir encouragée...

— Mais, au contraire, vous m'avez toujours serré le frein ! dit Gabrielle, en riant d'une façon nerveuse.

Elle n'avait point envie de rire, ses regards avaient

pris un caractère violent, un caractère de résolution et de lutte.

— Est-il vrai, est-il possible que vous ayez abordé ce... cet... homme... l'acteur? Ce qu'on dit est si... étrange.

— Que dit-on?

Gabrielle avait les yeux dirigés vers son propre pied, qui roulait et écrasait sur le sable une petite branche tombée à terre. Ses phrases, brèves, prononcées de sa voix plus mordante, d'un timbre plus grave qu'à l'ordinaire, donnaient la sensation d'un choc métallique.

— Vraiment, je ne puis le croire, continua Mme Rosanat qui avait, au contraire, des intonations tendres, caressantes, prolongées.

— Je lui ai dit qu'il avait du talent. Je le lui ai dit en garçon, comme un jeune homme aurait pu le faire..

Et les yeux de Mlle de Galardy se fixèrent, hautains, persistants sur son amie qui les trouva extraordinairement grands, dominateurs, et détourna les siens.

— Et c'est tout?

— Et c'est tout.

Mme Rosanat eut un soupir de soulagement et voulut de nouveau regarder Gabrielle. Mais elle se retrouva vaincue une seconde fois par les yeux de la jeune fille, où semblait transparaître, comme dans le lointain et derrière un voile, une ironie inflexible.

— Je vous en prie, mon enfant, arrêtez-vous, dit-elle ; ne continuez pas de pareilles aventures. Nous ne sommes pas faites pour ces hardiesses. Vous en seriez la victime, et peut-être d'une manière irréparable. Il s'en faudrait de peu maintenant que vous ne fussiez mise au ban de la société...

— Au ban de la société !

Ce mot éclata entre les lèvres de Gabrielle avec une vibration presque stridente...

— Il y a donc une société qui se vanterait de pouvoir me mettre à son ban ! s'écria-t-elle... Et moi, il y a longtemps que je l'ai mise à mon ban !

Mlle de Galardy eut alors un rire qui faisait un petit bruit très-singulier, pareil à celui d'une plainte, et que Mme Rosanat connaissait comme un très-mauvais symptôme, le symptôme d'un état d'esprit contre lequel on ne pouvait réagir, et qu'il fallait laisser prendre carrière durant un certain temps, avant d'espérer qu'on pût ramener Gabrielle à une disposition plus calme, à un sentiment plus juste.

Elle garda donc le silence et Mlle de Galardy se tut aussi pendant un moment ; puis celle-ci reprit d'un ton relativement assourdi :

— Je serais donc soumise aux volontés de ces faiseuses de confitures, condamnée à me plonger dans l'engourdissement et l'affaissement où elles se traînent, où elles rampent !... Mais vous ne voyez donc pas, dit-elle en posant sa main sur le bras de

Mme Rosanat et en le serrant, vous ne voyez donc pas que cette vie me tue, que j'étouffe, que je meurs d'ennui et de chagrin !...

Il y eut encore un silence, Mme Rosanat ne croyant pas qu'une objection dût produire un bon effet.

— Je ne suis pas taillée pour l'existence pesante que vous menez toutes, reprit Gabrielle : ah! heureux ceux qui ont vécu dans les temps mouvementés et hardis, les temps d'aventures et de combats! Tenez, je relisais les mémoires de Mme de la Rochejacquelein! Comme j'aurais été bien en Vendée! Et, qui sait si nous n'aurions pas pu, si nous ne pourrions pas faire une Vendée dans ce pays-ci...

Mme Rosanat soupira encore; c'est la seule défense qu'on ait à opposer quelquefois aux êtres déraisonnables.

— Mon cousin, Henri de Souzeau, ajouta Mlle de Galardy, aurait eu quelques-unes des qualités d'un chef de partisans... des qualités matérielles du moins, car il a l'esprit bien inerte...

— Vous êtes injuste, il a battu hier soir le fils de Grandjumeau le banquier... et à cause de vous! se hâta de dire Mme Rosanat, ravie qu'Henri vînt sur le tapis, et encouragée par là dans ses projets sur les deux jeunes gens.

— Cet être ridicule qu'on appelle la Fève? Henri a bien fait! Henri est brave et calme! Mais il est trop calme : il ne veut pas déranger sa vie. Chasser, jouer, manger et railler tout ce qui est enthousiasme, grande pensée, grande entreprise, libre

imagination! voilà tout son horizon. Henri m'a beaucoup trompée. J'avais fondé d'autres espérances sur lui.

— Vous n'êtes pas sensible à l'action d'un homme qui risque un duel pour vous? demanda Mme Rosanat.

— Je connais le courage d'Henri, c'est un courage tranquille, de raison, de convenance, dit Mlle de Galardy, pensive.

— Vous devriez épouser votre cousin, reprit son amie.

Gabrielle l'examina d'un air réfléchi.

— En a-t-il bien envie? reprit-elle; son idéal, je le connais, c'est une personne rangée, tenant bien une maison... Ce n'est pas moi, enfin!

— Vous croyez donc que l'acteur est un grand homme, ma pauvre enfant?...

— Cet homme n'est peut-être pas si ordinaire que les autres. Il a dans la voix quelque chose qui indique des impressions énergiques... Je crois à la voix... Henri a une voix froide, monotone...

Mme Rosanat recommença à soupirer. Toutes deux se mirent encore à penser, chacune de son côté.

— Eh oui! reprit la jeune fille avec un frémissement d'impatience, Mlle de Galardy est un être différent des autres!... Je suis née et j'ai vécu dans l'air libre des bois, et je vivrai libre dans le monde...

— Comme dans un bois! dit son amie avec une douce et moqueuse pitié.

— Quand je suis à cheval, la terre est à moi, continua Gabrielle indifférente au propos, et si je m'habille en homme, je me sens imprégnée d'un esprit plus fort... Je ne crois pas que les hommes me soient supérieurs, je veux me mesurer à eux...

— Quelle est donc votre taille, si vous ne trouvez qu'un comédien à sa hauteur? dit brusquement Mme Rosanat, qu'agaçaient enfin ces déclamations romanesques, moins belles que ne le croyait la jeune fille.

Celle-ci fit un mouvement, comme un cheval qu'on arrête subitement et qui sentant le mors se cabre un peu. Ses sourcils se froncèrent et elle contempla son amie d'un air de reproche et de colère.

— Vous ne savez pas ce que c'est que les comédiens, ma pauvre enfant, reprit Mme Rosanat, espérant trouver un jour où faire passer la raison et jeter l'eau pour éteindre le feu; tant d'élévation aboutirait-il à être séduite par des oripeaux?

— Des oripeaux! dit Gabrielle un instant déconcertée; mais elle trouva moyen de revenir au-dessus de l'atteinte : avec quoi donc les héros mènent-ils les autres, si ce n'est en secouant des oripeaux devant leurs yeux?...

— Mais c'est un médiocre acteur! dit Mme Rosanat avec une certaine naïveté, comme si elle eût admis l'influence d'un plus grand comédien.

— Médiocre! Il sait rendre fortement; il a des éclats, des éclairs!

— En êtes-vous donc amourachée, comme on le dit?

— Je ne suis pas amourachée de ce comédien, répliqua froidement, d'un ton scandé, Mlle de Galardy, changeant tout à coup d'accent.

Comme on le dit! comme on le dit! répéta-t-elle ensuite avec une singulière expression d'humeur farouche.

Ses sourcils, ses paupières furent traversés comme d'une commotion, et la lueur de ses yeux s'enflamma. Puis elle murmura quelques mots que Mme Rosanat n'entendit pas.

Une minute se passa, Mme Rosanat examinant pour ainsi dire à la dérobée sa jeune amie, qui arrachait des feuilles à la charmille et les regardait tomber. La physionomie de Mlle de Galardy se détendait peu à peu. A la fin, avec un sourire qu'elle avait charmant parfois, elle se tourna vers Mme Rosanat, passa câlinement le bras autour de sa taille.

— Tenez, non, ma bonne Rosanat, ne me parlez pas comme les autres, vous, dit-elle en l'entraînant pour se promener dans le parc.

Mme Rosanat rassembla toute sa présence d'esprit pour profiter de ce moment d'accalmie.

— Si, ma chère Gabrielle, répliqua-t-elle avec toute la tendresse possible, de sa voix la plus affectueuse, la plus douce, je vous en prie, laissez-moi vous parler en parente, en mère... promettez-moi, au nom de votre bonheur et de celui de votre père,

de renoncer à ces costumes, à ces chevauchées, à ces idées... qui sont au delà de notre monde actuel. Ce monde est trop fort, il vous briserait. Là où vous mettez votre gloire, il n'applaudit pas, il siffle. Prenez-le un cran plus bas, il devient brutal, il hue, il souille... La meilleure gloire, la plus haute satisfaction, la plus grande tranquillité, c'est d'être estimée et respectée... c'est de remplir les devoirs pour lesquels nous sommes faites, de nous marier honorablement, et de seconder de tous nos services, de toute notre prudence, l'homme auquel nous nous sommes attachées... Croyez-moi, nous ne pouvons pas plus... Vouloir plus est une prétention qui échoue comme toutes les prétentions...

— Mais vous avez fait des poésies qui vous ont donné de la réputation ! dit Gabrielle qui avait écouté, la tête baissée. Vous avez fait cette pièce que j'aime tant, qui commence par : *O cœur resplendissant* !...

Mme Rosanat montra une teinte d'embarras, puis reprit avec vivacité :

— Ce ne sont pas mes meilleurs vers ! Mais ces poésies, je les ai faites tranquillement, sans que la besogne sérieuse et nécessaire de ma vie en ait souffert. Elles n'ont rien retranché à ma part de l'existence commune et naturelle. Je ne suis pas poëte de profession, je suis une femme du monde à qui est arrivé l'accident de faire des poésies. On ne m'en considérerait que mieux, peut-être, si je ne les avais pas faites !... Elles m'ont valu plus

d'une fois l'accusation de manquer de jugement et de sérieux. Vous voyez que le moindre écart est toujours puni. Mais vous, Gabrielle, vous bondissez par-dessus le respect humain comme par-dessus les haies que vous franchissez à cheval... Il crie déjà contre vous avec violence, il vous meurtrira et vous déchirera... L'instant où nous sommes, où nous parlons, je vous l'assure, est solennel... Il s'agit d'une destinée à sauver, la vôtre... Promettez-moi, mon enfant, d'être prudente, de devenir calme... Je ne vous demande pas le renversement, le bouleversement de votre esprit, de votre être, mais je vous dis : Attendez, retardez, roidissez-vous contre vos instincts, remettez vos décisions au surlendemain, et peu à peu vous userez vous-même ce ressort toujours tendu qui vous chasse en avant... Mon ordonnance n'est pas terrible : attendez, retardez, le feu tombera de lui-même...

Mme Rosanat prit Gabrielle dans ses bras et lui donna de grands baisers. Mlle de Galardy se laissa faire, sans répondre à l'élan de son amie.

— Vous me le promettez ? dit Mme Rosanat.

— Je vous le promets ! dit la jeune fille en relevant la tête et en laissant luire au fond de ses yeux ce feu d'ironie sombre, d'apparence lointaine et voilée, ce feu qui devait tomber de lui-même !

Elles se promenèrent encore un peu, et Mme Rosanat, en revenant à Prelles, ne savait trop s'il fallait se trouver satisfaite ou être inquiète du résultat obtenu dans cette visite.

Le soir du même jour, M. de Galardy, qui comptait avoir un entretien avec sa fille, apprit de Bojeanne, en rentrant, que Gabrielle s'était couchée de bonne heure, ayant un peu de fièvre.

Le lendemain, le temps tout entier de M. de Galardy fut pris par les gens d'affaires, les huissiers, les fermiers, les contre-maîtres. Sa fille, de même que la veille, était au lit quand il rentra. Pendant plusieurs jours consécutifs, cette sorte de bascule dans les incidents de leur vie les empêcha de se rencontrer.

Dans l'intervalle, Mme de Souzeau vint relancer M. de Galardy jusqu'à la raffinerie. Elle recommença ses doléances, s'annonça comme parlant au nom des principales familles de Prelles, et insista sur le devoir qui incombait à M. de Galardy de traiter désormais sa fille avec sévérité, si elle ne se rendait pas aux admonestations de la raison et de l'affection paternelles.

— Notre famille est mêlée à cette aventure, dit-elle, et c'est plus que désagréable. Il serait fâcheux qu'on fût obligé de cesser les relations, et vraiment, à considérer combien les inconvénients de la conduite de Gabrielle rejaillissent sur les grandes familles du pays, c'est à se demander comment l'amitié, même la plus vive, s'y prendra pour empêcher qu'on ne retranche du tronc la branche piquée des vers !

Engrené d'une part dans des affaires d'argent compliquées et fâcheuses, d'une autre part se

voyant sous le coup d'une rupture ouverte avec ses alliés et connaissances, et par conséquent menacé de perdre leur appui qui pouvait lui être précieux dans ses embarras financiers; enfin ne pouvant aborder sa fille pour se décharger sur elle des sentiments qui lui pesaient, M. de Galardy fut pendant quelques jours d'une humeur agitée dont Bojeanne ressentit péniblement les soubresauts.

En même temps que les dames de Prelles agissaient auprès de M. de Galardy, le curé de Saint-Isolin, M. Marty, Mme des Furens et la comtesse du Bousson décidèrent qu'il convenait de faire partir Tony Préval de la ville. Ils se rendirent chez le sous-préfet et chez le maire, à qui l'intervention du curé de Saint-Isolin causa une vive impression, et qui furent tout à fait d'avis que le meilleur moyen de couper court au scandale, d'en prévenir le renouvellement, et de venir en aide tant à la famille de Galardy qu'à toute la haute société, serait de renvoyer de Prelles cet acteur. Le maire ayant insinué que peut-être un sacrifice d'argent consenti par M. de Galardy ou par les personnes qui prenaient à cœur le soin des mœurs et des convenances sociales, faciliterait beaucoup le départ de Tony Préval, on resta un peu froid, et il fut convenu qu'on chercherait un autre biais.

Or, l'acteur Tony Préval se promenait plus fièrement que jamais dans Prelles, où il devenait un personnage, soutenu qu'il était jusqu'à un certain point par le cercle des Amis du Progrès. Sa taille

élancée, ses longs cheveux, son air fatal, son habit vert à boutons d'or et son pantalon nankin apparaissaient constamment dans les rues de la ville, et il était flatté de l'attention qu'il ne manquait jamais d'exciter; mais c'était surtout dans la rue Vigan et sur la place Vigan qu'on le voyait le plus souvent.

Au milieu de la place Vigan se dressait la statue du général Vigan, « glorieux enfant de la cité, » la main sur la poignée de son sabre, le pied sur un canon, et dominant un bas-relief où était sculpté son principal exploit : la prise du fort de Sam-Phong, en Cochinchine. Autour de la place s'élevaient l'hôtel de la sous-préfecture et le théâtre, et s'étalaient les devantures élégantes de trois magasins en renom dans la ville, ceux d'un papetier-libraire, d'un confiseur et d'une modiste.

La place était petite, blanche, modeste malgré ses monuments; ses pavés teintés de quelques touffes d'herbe reverbéraient vivement la lumière des journées d'été.

A trois heures un quart, le lundi, le mardi et le mercredi, jours où le théâtre ne donnait pas de représentation, Tony Préval sortait régulièrement de la répétition, et, après avoir contemplé l'affiche rose ou jaune du spectacle, placée dans un cadre grillé à la porte du théâtre, il se rendait seul ou avec des camarades au petit café des Arts, sis en face de la sous-préfecture, à côté de la Poste. Tout Prelles connaissait ses habitudes.

Une semaine s'était écoulée depuis l'excentrique algarade tentée par Mlle de Galardy; elle avait eu lieu un vendredi, et on était au vendredi suivant.

Tony Préval ne sortit du théâtre qu'à quatre heures moins le quart. Il ne sortait jamais par l'*entrée* des artistes, mais par la grande porte. On vit l'habit vert et le pantalon nankin surgir sous le cintre du portique de l'édifice, et descendre majestueusement les quatre marches du perron. Un beau mouvement de tête fit voltiger les cheveux noirs, et Tony Préval s'avança sur la place en cambrant à outrance son buste mince et long. C'était un martyr qui s'avançait ainsi en sa personne! On aurait dû et pu le comprendre.

Un jeune homme aussi grand que l'acteur, mais d'encolure bien plus athlétique, en veston bleu, en casquette de chasse, une badine à la main et fumant un cigare, se promenait de long en large sur la place; d'un pas rapide il marcha vers le comédien.

Tony Préval retint mal un haut-le-corps quand l'élégant et vigoureux Henri de Souzeau, se plantant devant lui, commença à dire, de sa voix froide et monotone, selon Mlle de Galardy, mais qui ne parut ni froide ni monotone à l'acteur :

— Monsieur Tony Préval, je viens vous donner un avertissement.

— Comment, monsieur? répliqua l'acteur en renversant sa tête en arrière pour tâcher de regarder Henri de haut.

— Si, par hasard, vous affectiez le ridicule de parler d'une certaine rencontre... vous me comprenez... vous auriez affaire à moi.

— Je ne vous comprends pas, dit Tony Préval en donnant à son accent une assurance exagérée et en tenant ses yeux dans ceux de M. de Souzeau.

— Eh bien! dit Henri, le cas échéant, je me ferais comprendre si clairement que je suis sûr que vous m'entendriez à merveille, monsieur le comédien...

Les lèvres de l'acteur avaient blémi. Il avait donné tout son effort de résistance. Il détourna de côté sa personne et ses regards, ripostant néanmoins, mais les yeux dirigés vers le café des Arts, où il apercevait un camarade sur l'appui duquel il comptait probablement :

— On se croit donc encore à l'époque féodale; dans les gentilhommières!

A la vue de la colère qui blanchit les traits d'Henri, il fit quelques pas vers le café.

— Je me borne à un avertissement, dit Henri les dents serrées, mais l'exécution serait proche si vous faisiez l'insolent.

— Je n'ai pas peur de vous! cria Tony Préval en continuant à s'éloigner.

—Drôle! cria aussi Henri qui perdait le sang-froid et qui, de loin, le menaça de sa badine.

En quelques métrées de ses longues jambes, l'acteur se trouva au café, où disparurent son pan-

talon nankin, son habit vert et ses longs cheveux. Tony Préval était assez glorieux de la vigueur avec laquelle il avait soutenu le choc, et il n'était point fâché de se trouver à l'abri des événements que pouvait entraîner la discussion si elle se fût prolongée.

Tandis qu'Henri, qui s'en allait, doublait un des angles de la place au coin de la rue Vigan, trois personnages venaient de l'intérieur du café se placer devant la porte en gens qui bravent et cherchent l'ennemi. Mais il ne se passa rien de plus grave. La journée n'était pas bonne pour Tony Préval, car son directeur l'avait retenu plus tard qu'à l'ordinaire pour lui faire part de graves difficultés qui se présentaient. Le maire avait invité le directeur à se séparer de Tony, mais le directeur savait bien qu'il était lié par un engagement envers celui-ci ; il pensait que Tony comprendrait la nécessité de résilier cet engagement, un directeur ne pouvant lutter contre les autorités et s'exposant à voir fermer le théâtre sous un prétexte ou un autre qu'on trouverait sans doute facilement. Le directeur allait même jusqu'à offrir un mois et demi d'appointements, 210 francs, à Tony, pour le décider à la résiliation. L'acteur s'était rebiffé, et après avoir beaucoup crié, demanda à réfléchir. Tony communiqua en effet l'état de ses affaires aux quelques Amis du Progrès qui étaient aussi ses amis. Tous furent très-irrités, déclarèrent qu'il fallait s'opposer aux abus de pouvoir, défendre la

liberté individuelle et rabattre l'orgueil insupportable et suranné des *hobereaux de province*. Ils s'engagèrent à soutenir Tony dans une lutte méritoire et libérale où il ne devait pas faiblir. Et le lendemain soir, l'acteur, qui joua *Benvenuto Cellini*, fut applaudi à tour de bras et rappelé quatre fois! C'était à peu près tout ce qu'on pouvait faire pour lutter. Le journal dépendant de la sous-préfecture attaqua le comédien, essaya de démontrer qu'il n'avait plus de talent. Le journal indépendant exalta Tony et apprit à ses lecteurs qu'il avait été question du départ de l'acteur, mais que la faveur témoignée à ce remarquable artiste par le public intelligent de la cité pratelloise *déterminerait certainement* M. Tony Préval à rester dans les murs hospitaliers de Prelles.

Une quinzaine de personnes appartenant à la haute société cessèrent d'aller au spectacle. Le maire prit une mine sérieuse, comme s'il était aux prises avec une situation pleine de périls Le sous-préfet s'émut un peu moins. Telles furent les péripéties de la lutte.

Quant à M. de Galardy, il finit par trouver l'occasion de se rencontrer avec sa fille dans sa propre maison, ce qui avait été si difficile jusqu'alors.

Ce fut un jour où les rendez-vous d'affaires, au lieu de l'appeler hors de Galardy, l'y retinrent au contraire.

Il avait reçu, dès le matin, un huissier de Grand-

jumeau-la Fève, auquel il devait beaucoup d'argent et qui commençait à le presser. Et un de ses fermiers, un gros gaillard rusé, le talonnait pour l'amener à lui vendre sa ferme de Ponthiard que ce paysan tenait à bail pour trois ans encore.

— Je sais, monsieur de Galardy, avait dit le fermier, que vous avez p't'être besoin d'eicus à c't'heure! Ponthiard n'est point d'un gros revenu pour vous! Onze cents de l'an pour des gens comme vous, des grands du pays, c'est une râtelée de foin, pas davantage. Pour des pauv'es cultivateurs comme nous, c'est tout ce qu'il leux faut! Moi, je vous donnerais ben, là sur la table, vingt-trois mille francs de Ponthiard, comptés comptant... pour la ferme, et quatre mille pour la maison d'habitation...

— Je ne veux pas vendre, je ne vendrai jamais Ponthiard, j'y suis né! dit sèchement M. de Galardy.

— Le père Grandjumeau-la-Fève ne vous en donnera pas tant, pour aussi vrai que je suis là. Vaut-il point autant que vous me donniez Ponthiard à bon prix que de l'laisser au père Grandjumeau-la Fève, qui finira par l'avoir par les huissiers...

— De quoi vous mêlez-vous? dit M. de Galardy en colère; tant que je vivrai, on n'aura pas Ponthiard...

— Alors c'est p-t'être qu'on pourrait acheter Galardy... Oh! mais, ajouta le fermier maligne-

ment, j'avons le temps d'attendre à jour meilleur... je vois que ce n'est côre le moment anuit... Vous savez, acheteur qu'attend, épargne ; vendeur qui lanterne, dépense !... A une autre fois, monsieur de Galardy !

Et maintenant, M. de Galardy, aigri, froissé, inquiet, presque aux abois, était tout disposé à reporter sur sa fille le contre-coup de ses propres tourments. Au milieu des préoccupations d'affaires, il l'avait à demi oubliée ; à présent, le flot remontait grossi des griefs et des tracas dont elle était la source et qui rendaient plus pesants, plus cuisants, les soucis déjà bien graves de la situation financière.

Justement, M. de Galardy aperçut Gabrielle près de la maison, dans le parc. Il descendit promptement pour l'y rejoindre.

M. de Galardy avait de grands traits, de larges sourcils, des yeux presque aussi grands que ceux de sa fille, mais plus vagues, d'une expression bien moins concentrée, des joues osseuses, des cheveux abondants, un peu bas plantés, déjà grisonnants. Son genre de physionomie, en apparence presque formidable, révèle des êtres plutôt remuants, agités, que doués de volonté et d'énergie persévérante.

Il aborda Gabrielle d'un ton dur ; une sorte de coloration violette montait déjà à ses joues, indice de grande irritation.

— Tu cherches à m'éviter depuis quelque temps,

tu as sans doute des raisons pour te cacher, dit-il.

— Pourquoi donc vous éviter? demanda Gabrielle étonnée ou affectant l'étonnement, crut M. de Galardy.

— Après les choses inouïes... les choses épouvantables dont on m'a parlé...

Avec la grosseur des mots il s'excitait encore plus et criait très-fort.

— On m'assaille de tous côtés, reprit-il; je vois tout le monde plongé dans la douleur... et moi, qui avais la confiance la plus absolue en toi! Avoir scandalisé tout le pays par cette absurde cavalcade!

— Je vous ai accompagné à l'usine plus d'une fois, à cheval, habillée en homme!

— Si ce n'était que cela!... Et encore, ce qui est possible avec moi, ne l'est pas quand tu es seule! Mais avoir parlé à cet homme... c'est une infamie! Elles ont raison, toutes, d'en être révoltées. Il n'y a pas de termes assez forts pour stigmatiser une conduite pareille... Et moi, je ne me doutais de rien. J'avais remis l'honneur de notre maison entre tes mains, et je le croyais bien gardé...

Mlle de Galardy ne répondit rien, elle serrait les lèvres, et ses yeux, dirigés à l'horizon, restaient fixes sous ses sourcils raidis.

Son silence fit monter plus haut la voix de M. de Galardy.

— On ne veut plus de nous, on nous rejette comme des lépreux! Nous sommes la risée, la fable, l'indignation de toute la contrée... Nos parents

brisent avec nous. Dieu m'avait réservé de voir la ruine de ma maison... et ma fille tombée... tombée au point qu'on la considère, qu'on la traite, et à juste titre, comme... comme une drôlesse... Oui, comme une drôlesse!... cria-t-il, pourpre et violet, hagard, étouffant, presque fou. On l'aurait cru l'homme le plus terrible de la terre.

Cette explosion de fureur l'étonnait lui-même, et mettait devant ses yeux le nuage d'une espèce d'ivresse, à travers lequel les choses revêtaient un caractère presque fantastique. Il se crut, un moment, le jouet d'une hallucination, tellement la surprise et la douleur ravagèrent, décomposèrent soudain le visage de sa fille, dont la physionomie prit un accent terrible, effrayant. Il secoua la tête, tout étourdi, déjà inquiet, et crut sortir du fond d'un songe, lorsqu'un peu de calme revint dans son cerveau.

Les regards de Mlle de Galardy tombaient sur son père avec une expression si sombre, si farouche même, que sans en avoir bien conscience, il ne se sentit plus la force de les affronter. Puis il sortit des lèvres de Mlle de Galardy une voix qui parut extraordinaire à son père, et qui s'écria avec un accent de déchirement, de révolte, d'atroce souffrance:

— Je n'ai rien dans l'âme qui soit bas ou vil... Je ne veux pas être blessée, je ne veux pas être insultée... Je ne dois pas l'être... Je ne le serai pas!...

Dans la violence de ce cri, elle secoua si forte-

ment la tête que ses cheveux se dénouèrent et, s'étalant sur ses épaules, lui donnèrent l'aspect d'une créature sauvage...

M. de Galardy leva les bras, et, regardant tour à tour vers le ciel, vers la terre, vers la maison, partout où il pouvait éviter de croiser ses yeux avec ceux de la jeune fille, s'écria, mais bien moins fort qu'auparavant:

— Enfin ! qui est plus à plaindre que moi, désormais? Comment faire? Je ne veux plus que tu sortes de Galardy... Si tu ne m'obéis pas... je n'aurai plus de fille!

M. de Galardy, à bout d'énergie, quitta la place brusquement et rentra dans la maison.

Elle le regarda s'en aller, muette, immobile, sombre comme une statue de déesse funeste, le front chargé de pensées, de quelles pensées! Deux grosses larmes, deux larmes énormes sillonnèrent de leur tiède et lent glissement les joues de Gabrielle et tombèrent à ses pieds. Quel sentiment faisait couler ces larmes?

M. de Galardy voulut se mettre à table pour déjeuner et ne put manger. Sa fille ne vint point au repas habituel. Il était effrayé et désolé de ce qu'il avait dit à Gabrielle. Il ne savait comment revenir sur des paroles irréparables, et ne l'osait, de peur d'aggraver la plaie en la touchant. Il se flatta pourtant que cette scène s'ensevelirait peu à peu dans l'oubli, où tout tombe et disparaît.

A quelque temps de là, Mme Rosanat fit prier Henri de Souzeau de venir la voir...

— Nous sommes bien touchés, mon cher Henri, de ce que vous avez pris si vigoureusement fait et cause pour Mlle de Galardy, et imposé silence à toutes ces mauvaises gens de Prelles... C'est avoir assez déclaré vos sentiments...

Henri leva beaucoup les sourcils.

— J'ai déjà dit à votre mère un mot d'un projet que je caresse, et qui, je crois, ne déplaira ni à Gabrielle ni à vous.

— Je crains qu'il n'y ait un malentendu, dit Henri.

— Un malentendu ? Vous ne savez donc pas ce que je veux dire. Cette jeune fille est si intéressante, il serait si facile de la sauver d'elle-même. Elle a tant d'estime pour vous !

— Voudriez-vous parler d'un mariage ? dit Henri avec brusquerie.

— Eh ! oui, mon cher Henri, dit Mme Rosanat en souriant.

— Je ne me soucie point de la succession de ce... de *mossieu* Tony Préval, dit Henri fort rembruni.

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? s'écria Mme Rosanat en pleine détresse et joignant les mains.

— Cette malheureuse Gabrielle est archi-compromise... je n'ai nulle envie de couvrir de mon pavillon ses... incartades, reprit Henri avec dépit... Je ne m'attendais pas à la proposition...

— Mais pourquoi avoir risqué des duels pour elle ? dit Mme Rosanat consternée.

— Pour elle !... nullement ; il me déplaît que ces polissons fassent des gorges chaudes, à son propos, sur notre monde, et je veux leur donner des leçons ; quant à Mlle de Galardy, il faut la considérer comme retranchée de notre église...

— Mais, je croyais que vous aimiez beaucoup votre cousine, au moins il y a peu de temps encore...

— Nous avions des habitudes de familiarité, mais je l'ai toujours trouvée extravagante... et, pour être tout à fait franc... insupportable !

Mme Rosanat paraissait navrée et en suspens d'esprit comme une personne qui verrait partir au fil de l'eau la barque sur laquelle elle comptait pour faire du chemin et qui contenait tous ses bagages.

— Je regrette alors, mon cher Henri, ma méprise et le dérangement que je vous ai causé, dit-elle en essayant de reprendre son sourire aimable qui resta néanmoins tout terni par la déception et la tristesse.

Un beau matin, M. Grandjumeau-la-Fève aborda son fils. Le banquier était tout sournoisement guilleret :

— Dis donc, Joséphin, est-ce que ça te serait égal de te marier?

— Tout de même ! dit celui-ci après un moment de méditation, et non sans quelque défiance.

— Nous avons causé avec M. le curé de Saint-Isolin, et c'est peut-être à lui, peut-être à moi, qu'est venue l'idée. Enfin, nous avons été bien d'accord... Il se chargera de mener l'affaire...

— Qui est-ce donc ? demanda le fils Grandjumeau, intrigué.

— Voilà ; il y a quelqu'un à qui j'ai avancé de l'argent, dame ! beaucoup d'argent... Tout est bien en règle... Je n'ai qu'à donner deux ou trois signatures, et les trois quarts, autant dire les quatre quarts de ses biens passent dans l'héritage de ton père... Seulement on pourrait avoir encore le reste... Et puis, moi, j'aime la noblesse...

— Mam'selle de Galardy ! s'écria Joséphin avec un certain effroi.

— Eh bien, quoi ! Je le tiens par la patte, le père Galardy ! Nous serions apparentés avec la noblesse, et on n'aurait pas grand'peine à obtenir d'ajouter de Galardy à Grandjumeau... Je tiens à ce qu'on l'obtienne du conseil des titres, dans le temps à venir.

— Mais tu sais bien quelle est la réputation de la Gaillarde...

Le père Grandjumeau haussa les épaules.

— Est-ce que tu en crois un mot ? Est-ce que M. le curé de Saint-Isolin s'en mêlerait ? Est-ce que nous ne rendrons pas un service immense à la bonne société ?... Et tu as beau faire le malin, l'avancé, c'est encore celle-là la plus forte ! Pour cent vingt mille francs, nous aurons pour plus de

trois cent mille francs de biens fonds... Est-ce que tu crois que je n'ai pas tâté les Marty, les des Furens? Tous sont d'accord que ce sera très-bien de notre part... de venir au secours de M. de Galardy...

Il y eut ensuite de longues argumentations *étirées* par le père Grandjumeau-la-Fève, une résistance sceptique du côté de Joséphin, qui au fond flottait entre divers sentiments : la peur réelle de Mlle de Galardy, un scrupule d'honnêteté juvénile qui ne s'arrache pas des moins délicats avant un certain âge ; mais aussi la prévision d'une sorte de vengeance qu'il pourrait tirer du monde aristocratique en humiliant la fierté d'une de ses filles les plus dédaigneuses...

Les instincts Grandjumeau-la-Fève finirent par l'emporter.

— Si elle ne veut pas de moi, se dit-il, alors mon père sera en droit de sabouler la maison de Galardy, de liquider ses avances, ses hypothèques! je me marierai ailleurs et j'installerai ma femme à Galardy, qui sera à nous !...

M. le curé de Saint-Isolin ne tarda donc pas à se transporter à Galardy. Il avait l'espoir de rendre un véritable service à cette famille, de préserver Gabrielle des accidents où son caractère emporté et son isolement pourraient l'entraîner. Il ne se rendait pas compte de tous les arrière-motifs qui déterminaient les Grandjumeau-la-Fève à le lancer dans cette démarche.

M. de Galardy avait éprouvé un grand soulagement, le lendemain de sa terrible scène avec sa fille, en voyant que Gabrielle semblait n'en pas garder un souvenir amer, et reprenait avec lui ses allures et ses habitudes ordinaires. Il s'était donc replongé, la tête et le cœur plus libres, dans son existence d'expédients et d'affaires embrouillées.

Lorsqu'après de graves, de dignes circonlocutions, le curé de Saint-Isolin en arriva enfin à exposer l'objet de sa visite, M. de Galardy eut l'air d'un homme qu'on réveille en sursaut, ébahi, effaré, qui a les idées troublées.

— Hein ?... dit-il ; mais parlez-en à Gabrielle, ceci la regarde... Moi je n'ai pas de... pas d'opinion arrêtée là-dessus...

La proposition le choquait et le troublait beaucoup, et sous tous les rapports, comme une pression de son créancier, comme la perspective d'une mésalliance, la dernière peut-être à laquelle il eût pensé, et cependant comme la perspective aussi d'une restauration de sa fortune, si sa fille... consentait...

Quant à lui, prendre un parti, surtout en face d'un personnage aussi important que le curé de Saint-Isolin, ne lui souriait pas... Sa fille seule pouvait décider... Et puis, ce n'était pas seulement l'ennui de se charger de la responsabilité... Il était Galardy avant tout, sire de Ponthiard, seigneur de la Bassette, de Roiville et de Magnis... Tout son être se dressait contre lui-même à la

pensée de s'unir avec ces gens... les Grandjumeau... au surnom ridicule !...

M. le curé de Saint-Isolin ne s'était pas attendu que la négociation prendrait cette tournure, presque aux premiers mots. M. de Galardy le désorientait en le renvoyant à sa fille.

— Oh ! avait-il dit, c'est avec le père seul que je puis causer des questions à peser dans l'affaire...

— Mais non, elle a vingt-deux ans, elle peut discuter elle-même ses intérêts... D'ailleurs vous lui imposerez plus que moi... Au fait ce serait un moyen... de nous rétablir, dit-il en mangeant ces derniers mots... si elle se sacrifie !...

Hein ? une Galardy devenir Grandjumeau !...

Sans qu'il s'en aperçût, sa lèvre eut du dégoût !

Il continua : — Ce n'était pas grand'chose que les Grandjumeau... antérieurs ! Le père du banquier, le grand-père du petit... comment s'appelle-t-il ?... Joseph... Joséphin ?... était valet de ferme chez mon grand-père ; il a commencé sa fortune en tenant ensuite un cabaret aux Cinq-Chemins, près de ma terre de Roiville... Nous sommes en temps de niveau social !... Mais voyez Gabrielle, monsieur le curé... Quant à moi... je serais mal à l'aise pour la conseiller... Elle est assez indépendante dans ses sentiments... et... voyez-la... je vous prie... Tenez, Gabrielle est en bas, sous la charmille, ajouta-t-il en regardant de son bureau par la fenêtre.

Il y avait dans son accent de l'amertume, dans sa figure un reste de stupéfaction qu'il n'avait pas entièrement secoué.

Avant que le curé eût pu le retenir, il était à la fenêtre et appelait :

— Gabrielle ! M. le curé de Saint-Isolin désire causer avec toi !

— Ce ne serait peut-être pas un bon moment... disait vainement le curé.

Mlle de Galardy, de son côté, faisait d'en bas de vifs gestes de refus...

— Il s'agit de mariage... cria M. de Galardy.

— Non, vraiment ! dit encore le prêtre.

Gabrielle s'était avancée sous la fenêtre.

— Venez, monsieur le curé, venez donc, dit M. de Galardy qui, bon gré, mal gré, le conduisit jusqu'en présence de sa fille et remonta lestement dans son cabinet.

— Vous vouliez me parler d'un mariage ? demanda Mlle de Galardy avec curiosité.

D'abord embarrassé, puis reprenant bientôt l'aisance de son âge et de son caractère, M. le curé de Saint-Isolin exposa nettement, fermement les choses, et comme il remarquait le singulier effet que produisait la proposition sur Mlle de Galardy, il prit peu à peu un ton sévère, raide, et il ne fut rien moins que satisfait de la réponse étrangement indignée qu'elle lui fit :

— Vraiment, monsieur le curé, c'est beaucoup d'honneur pour une Galardy ; j'en suis confuse !...

— On n'étiont pas blanche comme les petites dames de la ville!

— Mais on aviont conscience de sa valeur, dit Henri en contemplant cette fille vigoureuse, hâlée, bien prise, aux traits un peu forts, mais aux yeux brillants et aux belles dents, respirant la jeunesse et la santé.

— Et est-ce qu'il t'aime bien, ton monsieur du théâtre?

— Je l'avions seulement point vu!

— Je ne te crois pas, va. Tu mènes une jolie conduite! A propos, y a-t-il longtemps que tu as vu Mlle de Galardy?

Par l'air méfiant, presque inquiet, qu'elle ne sut pas dissimuler, Henri fut confirmé dans ses soupçons.

— Oh! oui! qu'il y a longtemps! dit la paysanne en le regardant en dessous.

Puis elle recommença à rire bien fort et s'écria:

— Et vous, m'sieu Henri, v's n'aimez-t-y point les comédiennes?

— Quelquefois! Il y en a partout, même sur les routes.

— Ah ben! m'sieu Henri, vous ne me dites point de bonnes choses!

Henri tira sa montre de son gousset, et un louis tomba de sa poche dans la poussière de la route.

Seconde s'avança vivement pour le ramasser, puis s'arrêta.

— Ramasse-moi ça, ma fille! dit Henri, veux-tu? Je ne serai pas obligé de descendre de cheval.

Elle se baissa et se redressa, lui tendant entre ses deux doigts le louis sur lequel ses yeux restaient cloués.

— Aimerais-tu à garder cette pièce-là? demanda M. de Souzeau.

— Je ne savions point... oui!... répondit Seconde avec une émotion qui rougit le haut de sa poitrine dégagé par l'échancrure de son corsage.

— Et une autre avec? reprit le jeune homme.

La paysanne, qui lui tendait le louis, tenait maintenant le bras replié... indécise, agitée.

Henri avait tiré un autre louis de son gilet et le faisait miroiter.

— Dis-moi de qui était la lettre, grande bêtasse! reprit-il d'un ton amical, insinuant.

Seconde posa brusquement sur la selle la pièce d'or qu'elle tenait encore.

— C'est une lettre de mon père! dit-elle d'une façon résolue et comme obstinée; y voulionl, avec le père Rupeux, le fermier de Pincharville, donner la comédie à la noce de Jeannine, l'aînée aux Rupeux! Adieu, m'sieu Henri! Vous me faites pas mal de malices... mais je ne vous en voulions point, parce que vous êtes un beau brin de garçon! comme nos gas!

De nouveau, elle rit de toute sa force, sauta le fossé de la route et courut à travers champs vers une file de saules qui suivait un petit ruisseau et

— On n'étiont pas blanche comme les petites dames de la ville!

— Mais on aviont conscience de sa valeur, dit Henri en contemplant cette fille vigoureuse, hâlée, bien prise, aux traits un peu forts, mais aux yeux brillants et aux belles dents, respirant la jeunesse et la santé.

— Et est-ce qu'il t'aime bien, ton monsieur du théâtre?

— Je l'avions seulement point vu!

— Je ne te crois pas, va. Tu mènes une jolie conduite! A propos, y a-t-il longtemps que tu as vu Mlle de Galardy?

Par l'air méfiant, presque inquiet, qu'elle ne sut pas dissimuler, Henri fut confirmé dans ses soupçons.

— Oh! oui! qu'il y a longtemps! dit la paysanne en le regardant en dessous.

Puis elle recommença à rire bien fort et s'écria:

— Et vous, m'sieu Henri, v's n'aimez-t-y point les comédiennes?

— Quelquefois! Il y en a partout, même sur les routes.

— Ah ben! m'sieu Henri, vous ne me dites point de bonnes choses!

Henri tira sa montre de son gousset, et un louis tomba de sa poche dans la poussière de la route.

Seconde s'avança vivement pour le ramasser, puis s'arrêta.

— Ramasse-moi ça, ma fille! dit Henri, veux-tu? Je ne serai pas obligé de descendre de cheval.

Elle se baissa et se redressa, lui tendant entre ses deux doigts le louis sur lequel ses yeux restaient cloués.

— Aimerais-tu à garder cette pièce-là? demanda M. de Souzeau.

— Je ne savions point... oui!... répondit Seconde avec une émotion qui rougit le haut de sa poitrine dégagé par l'échancrure de son corsage.

— Et une autre avec? reprit le jeune homme.

La paysanne, qui lui tendait le louis, tenait maintenant le bras replié... indécise, agitée.

Henri avait tiré un autre louis de son gilet et le faisait miroiter.

— Dis-moi de qui était la lettre, grande bêtasse! reprit-il d'un ton amical, insinuant.

Seconde posa brusquement sur la selle la pièce d'or qu'elle tenait encore.

— C'est une lettre de mon père! dit-elle d'une façon résolue et comme obstinée; y voulionl, avec le père Rupeux, le fermier de Pincharville, donner la comédie à la noce de Jeannine, l'aînée aux Rupeux! Adieu, m'sieu Henri! Vous me faites pas mal de malices... mais je ne vous en voulions point, parce que vous êtes un beau brin de garçon! comme nos gas!

De nouveau, elle rit de toute sa force, sauta le fossé de la route et courut à travers champs vers une file de saules qui suivait un petit ruisseau et

où Henri n'aurait pu l'atteindre s'il avait cherché à la poursuivre.

Mais M. de Souzeau n'avait nulle envie de courir après elle. Il retourna immédiatement aux Soupirs en prenant le grand trot.

— Posset, dit-il à un des domestiques du château, garçon qui paraissait madré, tu vas me rendre un service. Tu iras à la ville, et pendant six ou sept jours tu sauras tout ce que fait un acteur du théâtre qui s'appelle Tony Préval...

— Oh ! je le connais bien... un grand... en habit vert... en pantalon nankin...

— Il demeure rue des Hommes-d'Armes, n° 27. Il s'agit de savoir où il va, le jour, le soir, la nuit...

— Bien, m'sieu Henri, ça ne sera pas difficile.

— Dès que quelque chose te paraîtra... ne te paraîtra pas naturel, tu m'avertiras. En tout cas, dans six jours, tu viendras me faire ton rapport... Pars tout de suite !... et garde ça pour toi et pour moi !

Henri avait témoigné, dans son monde, l'intention de se rendre régulièrement au théâtre pour y siffler le comédien, en réponse aux applaudissements provoquants « de toute cette racaille »; mais les gens graves l'en avaient vivement détourné : il ne pouvait se commettre avec cette racaille, et c'eût été trop insister sur des incidents auxquels il ne convenait plus de donner de l'importance en les relevant.

Au bout de sept ou huit jours, le domestique apporta des renseignements très-détaillés à Henri. M. de Souzeau sut heure par heure l'emploi du temps de Tony Préval.

— Hier soir, dit Posset pour terminer, l'acteur est sorti de la ville à nuit close, vers sept heures et demie. Il est allé à trois quarts de lieue, à une petite maison qui dépend de la ferme de Magnis, à M. de Galardy, et où on arrive en quittant la grande route et en prenant un chemin qui est en levée au milieu de terrains de marais...

— Je sais où c'est! dit Henri.

— Il est entré dans la maison, il y est resté environ une heure... On a ouvert la porte, il est sorti, et j'ai entendu une femme qui lui disait : « A après-demain. »

— Tu n'as pas vu cette femme?

— Non, il faisait nuit noire...

— Tu as entendu sa voix?

— Oui!

— C'était la voix de qui?... d'une femme comme il faut?...

— D'une paysanne, m'sieu Henri, d'une fille de chez nous, une voix que je connais, mais je ne peux pas y mettre le nom!

— Ah! elle a dit : A après-demain? Elle n'a pas dit où?

— Je ne le pense pas, je ne l'ai pas entendu.

— Et puis?

— L'acteur est revenu en ville, il a passé au

où Henri n'aurait pu l'atteindre s'il avait cherché à la poursuivre.

Mais M. de Souzeau n'avait nulle envie de courir après elle. Il retourna immédiatement aux Soupirs en prenant le grand trot.

— Posset, dit-il à un des domestiques du château, garçon qui paraissait madré, tu vas me rendre un service. Tu iras à la ville, et pendant six ou sept jours tu sauras tout ce que fait un acteur du théâtre qui s'appelle Tony Préval...

— Oh ! je le connais bien... un grand... en habit vert... en pantalon nankin...

— Il demeure rue des Hommes-d'Armes, n° 27. Il s'agit de savoir où il va, le jour, le soir, la nuit...

— Bien, m'sieu Henri, ça ne sera pas difficile.

— Dès que quelque chose te paraîtra... ne te paraîtra pas naturel, tu m'avertiras. En tout cas, dans six jours, tu viendras me faire ton rapport... Pars tout de suite !... et garde ça pour toi et pour moi !

Henri avait témoigné, dans son monde, l'intention de se rendre régulièrement au théâtre pour y siffler le comédien, en réponse aux applaudissements provoquants « de toute cette racaille »; mais les gens graves l'en avaient vivement détourné : il ne pouvait se commettre avec cette racaille, et c'eût été trop insister sur des incidents auxquels il ne convenait plus de donner de l'importance en les relevant.

Au bout de sept ou huit jours, le domestique apporta des renseignements très-détaillés à Henri. M. de Souzeau sut heure par heure l'emploi du temps de Tony Préval.

— Hier soir, dit Posset pour terminer, l'acteur est sorti de la ville à nuit close, vers sept heures et demie. Il est allé à trois quarts de lieue, à une petite maison qui dépend de la ferme de Magnis, à M. de Galardy, et où on arrive en quittant la grande route et en prenant un chemin qui est en levée au milieu de terrains de marais...

— Je sais où c'est! dit Henri.

— Il est entré dans la maison, il y est resté environ une heure... On a ouvert la porte, il est sorti, et j'ai entendu une femme qui lui disait : « A après-demain. »

— Tu n'as pas vu cette femme?

— Non, il faisait nuit noire...

— Tu as entendu sa voix?

— Oui!

— C'était la voix de qui?... d'une femme comme il faut?...

— D'une paysanne, m'sieu Henri, d'une fille de chez nous, une voix que je connais, mais je ne peux pas y mettre le nom!

— Ah! elle a dit : A après-demain? Elle n'a pas dit où?

— Je ne le pense pas, je ne l'ai pas entendu.

— Et puis?

— L'acteur est revenu en ville, il a passé au

café Fourquet, et ensuite il est rentré chez lui!... A ce matin, il est allé déjeuner à sa pension, il s'est arrêté au café Fourquet, il a retourné chez lui, il a été au théâtre...

— Bon, bon! dit Henri, se plongeant dans ses combinaisons.

— Avez-vous encore besoin de moi, m'sieu Henri?

— Non, pas avant après-demain...

— Vous savez, m'sieu Henri, reprit Posset d'un air solennel et en baissant la voix, vous pouvez compter sur moi, pour un coup de main à votre service.

— Merci, mon garçon!

Le soir, il y avait spectacle et, naturellement, Tony Préval jouait. Henri voulait aller au théâtre, mais ses amis Robert de Louvray et Charles de Breslois l'en dissuadèrent et l'emmenèrent au cercle.

Charles de Breslois était très-chétif. Mais ce fut celui-ci qu'Henri pria de l'accompagner le lendemain soir, parce qu'il le connaissait courageux et dévoué malgré sa faiblesse de corps, tandis que Robert était fort peu militant.

Le lendemain soir, aussitôt le crépuscule tombé et la nuit commençant, Henri et Charles de Breslois se dirigèrent vers la maison indiquée par Posset.

Ils y arrivèrent à huit heures environ. Le ciel s'était étoilé et envoyait une lueur suffisante pour

que les chemins parussent d'une teinte moins obscure que les champs, et pour que les silhouettes des arbres se détachassent en noir sur le fond un peu plus clair du ciel. A peine, enfin, y voyait-on.

Le chemin de traverse qui conduisait à la maison était bordé d'arbres minces et s'élevait en remblai à deux bons mètres au-dessus des prés remplis d'eau qu'il traversait. La maison avec un jardinet palissadé se trouvait sur un terre-plein, un peu en contre-bas du chemin. C'était une bicoque, d'ordinaire inhabitée.

Henri et son compagnon tournèrent avec précaution autour de la palissade et ne virent aucune lumière dans la maison. Ils attendirent quelque temps, postés sous les arbres du chemin. Leurs yeux, dilatés par l'obscurité, distinguaient plus clairement la forme et même la teinte des objets, mais pas un son ne venait à leurs oreilles.

— Il n'y a personne, dit à voix basse le jeune de Breslois.

— Attends, dit Henri.

M. de Souzeau descendit vers la porte de la maison qui se dessinait plus foncée que les murs, et il frappa fortement.

Quelques bruits se firent à l'intérieur, et il entendit qu'un pas s'approchait de la porte, qui en effet s'entr'ouvrit. Une voix alarmée, celle de Seconde, demanda :

— Qu'est-ce que c'est donc?

— Charles! vite! appela Henri.

Il essaya de pousser brusquement la porte pour entrer, mais la robuste Seconde la maintenait par le bas avec son pied, et put la refermer malgré M. de Souzeau.

Il se remit à frapper plus violemment.

— Vous ne voulez donc pas me laisser dormir? dit la voix de la jeune paysanne; attendez un peu, les mauvais gas, que je prenne ma fourche!... Qui c'est donc qui est là?

— Dis aux personnes qui sont chez toi que c'est M. Henri de Souzeau.

Après ces paroles, qui résonnèrent avec l'intensité particulière que prennent les sons dans le silence de l'air nocturne, rien ne bougea plus. Henri recommença à heurter à la porte longuement et plus violemment, à deux ou trois reprises.

— Mais quoi que vous voulez donc? revint dire la voix de Seconde à travers les ais... Je n'pouvions point vous ouvrir si tard... C'est-il point que vous seriez malade!...

— Nous enfoncerons la porte! cria Henri.

— Ouais! elle tient solidement... C'est ben biau ce que vous faites là, allez!

Charles de Breslois, qui se tenait un peu en arrière d'Henri, lui dit tout à coup :

— Attention! Henri! quelqu'un là, au coin de la palissade!...

Henri regarda. Une grande ombre noire enjam-

bait la clôture du jardin et courait vers le chemin. Henri se jeta à sa poursuite.

Charles de Breslois, en se retournant de l'autre côté, aperçut une nouvelle forme qui se glissait aussi vers le chemin. Il courut derrière elle, en appelant à demi-voix : « Mademoiselle de Galardy, est-ce vous ? » L'ombre courut sur le chemin.

Cependant Henri, plein d'agilité, avait gagné du terrain sur la longue forme qu'il poursuivait dans la direction opposée. Le bruit de tous ces pas précipités sur le sol, s'élevant à travers la nuit, avait quelque chose de sinistre et d'émouvant, bien au delà de la gravité de la scène. Henri atteignit la forme, et lui appliqua deux ou trois rudes coups de canne qui sonnèrent mat et sourd ; elle obliqua vers les arbres, Henri la poussa vivement et elle dégringola du haut du talus en jetant un cri étouffé, plein d'angoisse. M. de Souzeau, lancé, n'eut lui-même que le temps de se retenir de sa main puissante au tronc d'un arbre pour n'aller pas rouler avec la forme dans le pré marécageux où elle venait de tomber en soulevant un énorme clapotis, pareil à celui qu'auraient fait un million de grenouilles s'élançant dans la vase.

— A moi, à moi ! Henri ! cria de loin, à ce moment, le jeune de Breslois.

En quelques bonds, M. de Souzeau revint à l'endroit d'où partait l'appel ému de son ami, et contre un arbre tout près du bord du remblai, il le trouva acculé par Seconde qui le menaçait d'une

fourche. La paysanne avait fait une diversion et énergiquement empêché le jeune de Breslois de poursuivre l'autre ombre, à présent disparue dans les profondeurs de la nuit!

Seconde releva sa fourche lorsque Henri accourut.

— Tu y vas bien, toi! dit-il sans pouvoir s'empêcher de rire de la vivacité avec laquelle Charles de Breslois dégagé vint se ranger auprès de lui.

— Dans le jour, je m'en serais dépêtré, dit le jeune de Breslois, haletant et humilié; mais dans cette obscurité, la fourche avait trop d'avantages...

— Allez, dit Seconde, c'est ben biau ce que vous avez fait là...

— Et toi, répliqua Henri, c'est un beau métier que tu faisais aussi!

— Ah ben! murmura-t-elle, et, mettant sa fourche sur l'épaule, elle descendit vers la maison.

Henri et son ami, en s'en allant, regardèrent si l'être tombé dans le pré marécageux s'y trouvait encore, mais il n'y était plus...

Le lendemain, on fut tout surpris dans Prelles de voir l'acteur apparaître sans son habit vert et son pantalon nankin. Il semblait être un personnage découronné...

Huit jours plus tard, la haute société de Prelles restait plongée dans la stupeur, et le reste de la ville répétait sur tous les tons de la malignité : « La Gaillarde est partie avec Tony Préval! »

III

PAR LES JOURS SOMBRES

Quinze mois s'écoulèrent...

On était en décembre, vers trois heures de l'après-midi. Une brume morne et glaciale étouffait le jour et les objets à vingt pas, sous son rideau blafard et jaunâtre qui arrêtait le regard. Elle pesait sur les âmes et les accablait de mélancolie. On ne savait que devenir, encerclé par cette muraille de vapeur sombre, qui rétrécissait le monde extérieur et le décolorait. Au dehors, rien ne donnait signe de vie. Mme Rosanat s'était réfugiée au coin de son feu, dans sa chambre, et tisonnait machinalement, en songeant sans s'apercevoir qu'elle songeait. M. Rosanat travaillait dans un autre appartement, à l'extrémité opposée de la demeure.

La maison silencieuse, où de pièce en pièce s'entendaient les battements des balanciers de pendules, tressaillit tout entière sous deux coups de sonnette successifs, le premier incertain, le second plus assuré, qui retentirent à la porte de la rue.

Quelques minutes se passèrent, puis la vieille Mariette vint annoncer, avec mystère, à sa maî-

tresse, qu'une dame demandait à lui parler. Sur l'ordre d'introduire cette personne, la vieille servante quitta la chambre de son pas lent. Mme Rosanat attendit, retournant dans sa pensée quelques vagues suppositions.

Bientôt Mariette reparut, puis s'effaça derrière une dame vêtue de noir et de violet, la figure cachée par un voile très-épais.

La porte refermée par la servante, et comme Mme Rosanat, qui s'était levée, venait poliment et d'un air surpris au-devant de cette dame, celle-ci, s'arrêtant au milieu de la chambre, releva son voile.

Le cœur battit à Mme Rosanat, et l'émotion la fit pâlir dès qu'elle reconnut Mlle de Galardy !

Mlle de Galardy, presque méconnaissable pour tout autre que son ancienne amie, tant elle était cruellement changée, amaigrie, consumée en quelque sorte. Seuls, ses deux grands yeux rappelaient encore l'expression du temps passé, devenue maintenant douloureuse, ascétique, maladive... Son attitude n'était plus fière; elle n'était pas humble non plus. On y lisait une espèce de décision très-arrêtée, mais aussi une extrême désolation.

— C'est vous, Gabrielle! s'écria enfin Mme Rosanat en joignant ses mains avec pitié et avec un trouble bien marqué.

— Je ne sais où aller; puis-je vous demander asile pour quelques jours? dit Mlle de Galardy avec une voix dont la douceur profonde et singulière

traversa d'une impression absolument nouvelle les nerfs si sensibles de Mme Rosanat, lui apportant la pensée mal analysée mais bien nette qu'un grand changement intérieur aussi s'était fait chez Mlle de Galardy.

— Oh! Gabrielle! Gabrielle! dit-elle en secouant lentement la tête et d'un ton de triste reproche, d'un ton qui évoquait bien des choses!...

— J'entendrai tout ce que vous croirez que j'ai mérité d'entendre, répliqua Mlle de Galardy.

Toutes deux restaient toujours debout. Des pleurs, en vain retenus, brillèrent dans les yeux de Mlle de Galardy.

— Hélas! ne savez-vous pas vous-même ce qu'on peut vous dire? reprit Mme Rosanat, dont les lèvres et la gorge réprimaient, par un courage de raison, les frémissements et les contractions d'une égale envie de pleurer. Puis elle ajouta d'un ton altéré : Vous avez l'air très-fatigué; vous êtes bien changée!...

— Oui, je suis bien changée! répéta Gabrielle en inclinant le front.

— Asseyez-vous, dit Mme Rosanat, qui luttait entre une froideur qui lui paraissait nécessaire, qui lui était même inspirée par certaines de ses pensées, certains de ses souvenirs, et une grande compassion, un besoin d'entourer étroitement de ses bras celle qui avait été sa jeune amie d'élection.

— Je vous remercie, répondit Mlle de Galardy en prenant une chaise.

Elles restèrent encore un instant face à face, sans parler, ayant ce petit tremblement des lèvres et ce voile de larmes devant les yeux qu'elles s'efforçaient, Mme Rosanat surtout, de contenir et de chasser.

— Je vous donnerai asile, comme vous me le demandez, dit Mme Rosanat.

— Je désirerais que ce fût secrètement, dit Mlle de Galardy.

Mme Rosanat réfléchit.

— Nous vous garderons le secret! dit-elle.

Après une nouvelle pause, Mme Rosanat, visiblement raffermie, un peu sévère même, presque autant qu'elle pouvait l'être, demanda :

— A quoi vous attendez-vous, en revenant ainsi?

Il y eut beaucoup d'inquiétude, une vive angoisse sur le visage ravagé de Gabrielle de Galardy.

— A tout... dit-elle avec effort, en mettant ses mains sur ses genoux; à tout ce que je dois supporter, à tout ce que j'ai mérité pour ma punition, continua-t-elle d'une façon plus posée mais sourde, en croisant ses mains sur son sein; à tout ce que je pourrai faire pour expier, à mes propres yeux, ma folie... mon crime!... s'écria-t-elle dans une espèce d'explosion passionnée et soudaine comme elle en avait autrefois. Et elle éclata en sanglots déchirants, couvrant sa figure de ses deux mains, se levant et allant s'appuyer contre le mur de la chambre.

Mme Rosanat la laissa faire, ne dit rien, pressant ses dents contre ses lèvres, contemplant tour à tour les secousses convulsives de Mlle de Galardy, qu'elle voyait de dos, et la brume morne qui s'assombrissait de plus en plus, effaçant peu à peu le jour de la fenêtre. Une semi-obscurité commençait à régner dans la pièce.

Les sanglots de Mlle de Galardy s'apaisèrent; elle se retourna, puis retomba sur sa chaise. Bientôt elle tordit ses mains :

— Quelle honte! Quel abaissement! dit-elle sourdement. Comme vous devez me mépriser! Est-ce moi qui pouvais être condamnée à cet aveuglement, à cette ignominie!

Elle ne pleurait plus, mais elle semblait être dans la stupeur, et l'une de ses mains tenait le poignet de l'autre :

— J'aime mieux vous voir dans ces dispositions, dit Mme Rosanat, dont le ton prenait de tendres inflexions malgré elle; je craignais le vieil esprit de défi et de provocation!...

— Oh! madame! s'écria Mlle de Galardy, tout! tout ce qu'il plaira à Dieu et au monde de m'infliger, je suis prête à m'y soumettre...

De nouveau, Mme Rosanat sentit ses paupières cuisantes de larmes refoulées.

— Ne soyez pas toujours emportée, Gabrielle, dit-elle, même dans vos sentiments louables...

— Suis-je encore digne que vous me dirigiez? murmura Mlle de Galardy.

Mme Rosanat éluda une réponse.

— Peut-être avez-vous besoin, avant tout, d'un repos qui vous rendra le calme, l'entière lucidité... dit-elle.

Mlle de Galardy ne parut pas entendre; elle était comme livrée à une vision.

— Et mon... commença-t-elle. Il lui fallut s'y reprendre une seconde fois: Et mon père?... Sa voix avait baissé, et elle parut ne pas oser regarder Mme Rosanat.

Celle-ci ne se sentit pas encore le courage de répondre tout de suite. Ramenée en face des catastrophes ou des blessures causées par la conduite de Gabrielle, elle redevint un peu froide et amère.

— M. de Galardy est ruiné, dit-elle. Il a quitté Galardy, et toutes ses autres terres sont passées aux mains des Grandjumeau... Il est très-cassé. Ce n'est plus le même homme.

— Et... reprit Mlle de Galardy d'une voix qui s'entendit à peine... a-t-il... parlé de moi?...

— Il nous a défendu d'en parler!

Le jour était maintenant très-bas, les reflets du feu teintaient déjà le plafond et le parquet. Elles pouvaient à peine se voir; toute l'impression de l'entretien venait désormais du ton des voix. La dernière phrase de Mme Rosanat sonna triste, bien pénible, dans la chambre. Mlle de Galardy pétrissait ses doigts les uns entre les autres.

— Mais, reprit-elle d'un ton qui indiquait

l'oppression, au commencement... il a dû dire quelques paroles...

— Il a dit... que vous l'abandonniez... au moment de sa ruine!... dans son malheur!...

Le silence se fit un instant. Quelques charbons pétillaient, le balancement de la pendule redevint sensible, quelques bruits du dehors arrivèrent dans la chambre. Les vitres restaient teintées d'une clarté mourante. Mlle de Galardy et Mme Rosanat étaient comme deux ombres dont le feu éclairait un peu les contours par une trace rougeâtre.

— Et... sa santé? reprit faiblement Mlle de Galardy.

— Oh! elle n'est point bonne! Le coup a été bien rude pour lui!...

Deux soupirs se firent écho dans l'obscurité croissante de la pièce, combattue seulement par les lueurs du jour éteint et du foyer.

— Est-ce qu'il a gardé Bojeanne... pour le soigner? demanda Mlle de Galardy, tout à fait ensevelie dans l'ombre.

— Bojeanne n'a pu résister au changement... à l'écroulement... Elle est morte!

Si mélancolique, si altéré, si émouvant était l'accent toujours amer et un peu hostile de Mme Rosanat!

Les spasmes de pleurs abondants commencèrent à sourdre, puis devinrent plus forts, quoique étouffés. Ils étaient étranges à travers cette chambre

presque entièrement plongée dans les ténèbres. Mlle de Galardy fondait en larmes et, se couvrant les lèvres de son mouchoir, aurait voulu que Mme Rosanat ne l'entendît pas pleurer.

— Je lui ai écrit deux fois et il ne m'a pas répondu! prononça un instant après Mlle de Galardy d'une voix gémissante, entrecoupée, toute trempée et empêchée par les larmes. Était-ce une sorte de justification qu'elle invoquait, ou un autre souvenir cruel qu'elle ajoutait plaintivement à la masse de ceux qui chargeaient son âme de leur poids écrasant?

Encore une fois se renouvela le silence et il dura assez longtemps. Puis, tout à coup, il en jaillit une supplication lancée d'un ton désespéré qui fit frissonner Mme Rosanat de pitié et de douleur:

— Oh! je voudrais le revoir, je voudrais revoir mon père, madame! dit encore Mlle de Galardy, du sein de l'obscurité, d'une voix palpitante, qui montait en implorant, pathétique, profonde de timbre, comme était profond le sentiment qu'elle exhalait.

L'intervalle parut assez long, avant que Mme Rosanat ne répliquât:

— Gabrielle, nous sommes trop émues toutes les deux, aujourd'hui, par cette scène de votre retour inattendu. Je ne sais que penser, que vous dire. J'ai besoin de rassembler mes idées, de me démêler moi-même dans ce que vous me faites ressentir. Vous êtes dans un état de tension ner-

veuse qui exige du repos. Je veux que vous vous reposiez ! Nous verrons ensuite !...

Elle sonna d'une main agitée. Mariette ne tarda pas à venir, et Mme Rosanat lui commanda d'allumer les bougies. La lumière, en apparaissant éblouissante, rompit le charme d'oppression et de souffrance qui avait dominé durant les ténèbres.

— Venez, dit Mme Rosanat à Mlle de Galardy, nous allons vous organiser une chambre. Avez-vous vos bagages?

— Oui.

Les yeux de la vieille Mariette étaient suspendus à la personne étrangère...

— Mais c'est Mlle Gabrielle! s'écria Mariette, d'abord dans le ravissement, puis montrant une mine très-grave.

— Oui! et je vous en prie, Mariette, dit Mlle de Galardy, que personne dans le pays ne sache que je suis ici!

Mariette fit de sa bonne vieille tête un signe d'entente.

M. Rosanat s'occupait du matin au soir de ses travaux d'érudition. C'était un homme doux et aimable. Il fut très-poli avec Mlle de Galardy, et très-réservé. La réserve était d'autant plus facile que Gabrielle mangea dans la petite chambre que Mme Rosanat lui assigna au-dessus de la sienne, et qu'il rencontra Mlle de Galardy à peine trois fois dans une semaine.

Du pain, quelques légumes et de l'eau, telle fut

la nourriture de Mlle de Galardy qui refusa invinciblement un régime moins austère. Il était clair qu'au fond de son âme exaltée et violente, elle entendait se conduire comme les pénitents des anciens temps.

Mme Rosanat pensa que les autres servantes de sa maison, que les voisins chercheraient et parviendraient à découvrir bien vite le mystère de la dame qui semblait se cacher. Elle pensa que pour sauvegarder le secret de Gabrielle, le mieux serait de donner le change à la curiosité des gens, et elle s'arrangea de façon à laisser entrevoir qu'une célèbre femme de lettres parisienne était descendue incognito chez elle, personne excentrique comme tous les poëtes et qui, souffrante, atteinte d'une maladie noire, désirait la solitude, en cherchant la guérison dans un air plus pur, dans une absolue tranquillité, et dans un régime très-sévère.

« Je voudrais revoir mon père ! » Tel était le mot que Mlle de Galardy répétait sans cesse à Mme Rosanat pendant les quatre ou cinq jours qui suivirent son retour. Et elle la priait de lui ouvrir les voies en allant préparer ou sonder M. de Galardy, en vue d'une visite de sa fille à Ponthiard. Elle avait d'abord voulu y courir tout droit, et Mme Rosanat ne l'en empêcha point sans peine. Mme Rosanat hésitait beaucoup à se rendre elle-même auprès de M. de Galardy ; elle craignait que ses ouvertures non-seulement ne fussent inutiles, mais ne vinssent à augmenter la résistance qu'il opposait tou-

jours aux idées de pardon, lorsqu'on les lui suggérait, même avec les plus grandes précautions. Cependant, elle céda aux prières pressantes de Mlle de Galardy et lui promit d'aller voir son père.

En attendant, Mme Rosanat eût désiré connaître quelques coins de la vie de Gabrielle, durant son absence; mais elle s'abstint de lui faire aucune question sur une période néfaste que Mlle de Galardy laissait couverte d'un voile. Seulement, quelquefois, d'elle-même, Mlle de Galardy disait:

— Oh! quel insupportable dégoût de moi j'ai rapporté de cette époque misérable! Quand je pense à la vie que j'ai menée! Mais je passerai le reste de mes jours à m'en laver! Et pourtant le délire, le mauvais rêve a été court. Ensuite, j'ai erré, vivant en donnant des leçons de ville en ville, car je n'osais plus revenir, expérimentant la brutale et offensante convoitise des hommes, passant pour une aventurière, et qu'étais-je en effet?... J'ai été très-malheureuse... Enfin le repentir est descendu sur moi, cruel et béni à la fois, et j'ai vu clair dans la conduite à tenir, désormais... Ah! madame, dit-elle un jour, je me suis souvent rappelé notre conversation à Galardy, vos conseils prophétiques, ce moment où vous me disiez: « Il s'agit de sauver votre destinée! » Je ne vous ai pas écoutée!...

En rapprochant quelques fragments d'aveux çà et là échappés à Gabrielle, Mme Rosanat comprit que Mlle de Galardy n'avait pas tardé longtemps à ouvrir les yeux; qu'en très-peu de mois son indigne

liaison s'était dénouée, et que si l'humiliation, le chagrin, la crainte et le remords la poussèrent ensuite de côté et d'autre, avant que, lassée, puis fixée enfin dans ses résolutions, elle prît le parti de revenir, du moins sa première et formidable expérience la dégoûta irrévocablement d'en tenter d'autres.

Les bonnes gens de Prelles, de leur côté, conçurent des idées bien singulières sur les dames-écrivains de Paris, durant ces premiers jours, car, de temps en temps, les personnes pieuses voyaient au fond de l'église de Saint-Isolin, non à l'heure des offices il est vrai, mais dans leur intervalle, alors que le temple est comme abandonné, la dame au costume sombre et au voile épais, qui habitait chez Mme Rosanat; elles la voyaient agenouillée, prosternée au milieu de la chapelle Sainte-Agnès, la plus reculée, la plus obscure de l'église. La dispensation des noms par le hasard est souvent ironique ou se plaît à des oppositions bizarres: Agnès, ce nom d'innocence, était un de ceux que portait Mlle de Galardy.

Cependant, Mme Rosanat se décida à faire sa visite à Ponthiard.

Mlle de Galardy se dressa par une sorte de bond dès qu'elle l'entendit qui revenait et entrait dans sa chambre.

— Eh bien ! s'écria-t-elle assaillie de sentiments pour ainsi dire tumultueux.

Mais, à l'air contrarié et affecté de Mme Rosanat, elle vit que la visite n'avait pas été bonne.

— Je n'ai pas réussi, dit Mme Rosanat tristement.

Non moins tristement, Mlle de Galardy attendit et écouta les détails.

— J'ai amené peu à peu l'entretien sur le point où je voulais le mettre, reprit Mme Rosanat, et enfin j'ai demandé à M. de Galardy : « Si votre fille « reparaissait, ne voudriez-vous pas la revoir ? » Il m'a répondu : « Est-ce que vous avez de ses nou- « velles? » J'ai cru devoir dire que non. Voici alors ses propres paroles : « Si j'avais été un père « dur, qu'aurait-elle donc pu faire contre moi? « Mais je l'ai toujours traitée avec tendresse, je « ne l'ai jamais contrariée dans ses goûts ou ses « désirs. Je lui ai donné toute ma confiance... Vous « savez comment elle a agi... comment elle m'a « laissé me débattre au milieu de mes ruines... « m'écrasant de honte et de désespoir... »

« C'est elle qui m'a mis là, qui m'a brisé, qui m'aura tué! » avait dit M. de Galardy. Mais Mme Rosanat ne le répéta pas à Gabrielle, qui se balançait comme un enfant malade.

« Si vous la revoyiez, changée, brisée elle aussi, « repentante, en larmes! » lui ai-je dit à mon tour, continua Mme Rosanat. Mais il m'a répondu : « Non, « n'en parlons pas, je demande expressément à « mes amis, à qui que ce soit, de ne pas m'en « parler. J'aime mieux ne pas y penser. Pourquoi « vient-on me tourmenter? Laissez-moi tous !... » Il s'est fâché quand j'ai voulu insister, il m'a quittée et a passé dans une autre pièce... La scène

a été plus longue que je ne vous la rapporte, mais nous n'avons fait, lui et moi, que répéter les mêmes arguments... chacun de son côté... Je pressentais, je savais que j'échouerais ; je vous en avais prévenue... Je suis bouleversée, néanmoins !

— Que vous êtes bonne, que vous êtes bonne ! dit Mlle de Galardy en lui prenant la main et en la baisant.

— Je vous ai jugée assez forte pour ne rien vous cacher, ajouta Mme Rosanat, il ne faut pas cependant que vous restiez sous le coup de ces impressions, toujours avec vous-même... Prenez des livres... occupez-vous ! Venez travailler avec moi ! J'ai besoin aussi de n'avoir pas la pensée éternellement prise par ces scènes... Je vous attends.

Mme Rosanat la laissa pour aller ôter son chapeau et son manteau, dont elle n'avait pas pris le temps de se débarrasser. En se retirant, dans le couloir, elle respira son flacon de sels, elle qui avait parlé de force.

Elle prépara, dans son salon, un grand ouvrage de tapisserie, dont elle comptait faire reporter le dessin sur canevas par Mlle de Galardy pour la distraire par une occupation assidue, qui pouvait servir de thème à une conversation assez simple, point très-active, mais qu'alimenteraient longuement les observations à échanger sur les difficultés ou les meilleures commodités du travail.

Mme Rosanat attendit longtemps. Mlle de Galardy ne descendait point. Mme Rosanat remonta chez

Gabrielle qu'elle trouva étendue de tout son long, la face dans ses mains, contre le plancher.

Elle la crut évanouie, mais en se baissant elle reconnut que Gabrielle avait les yeux grands ouverts...

— Qu'avez-vous donc? demanda Mme Rosanat plus alarmée par cet état étrange que par un évanouissement.

— Oh! qu'on me foule aux pieds! Qu'on me perce de pointes! s'écria Mlle de Galardy presque rugissante.

— Gabrielle, mon enfant, ne restez pas ainsi, relevez-vous! Combattez vos exaltations, je vous en prie, dit Mme Rosanat avec son accent de tendre peine des anciens jours, accent qui pénétra de douceur et de bienfaisante cordialité l'âme saignante de Mlle de Galardy.

Gabrielle se laissa relever, reprit son calme, consentit à suivre Mme Rosanat et à se mettre au travail avec elle.

— Que de pardons j'ai à vous demander pour tous les ennuis que je vous cause! lui dit-elle; je ferais mieux de vous les épargner en me retirant ailleurs...

— Où? s'écria vivement Mme Rosanat; où voulez-vous aller? où trouverez-vous d'autres amis qui sachent souffrir avec vous? Oh! vous ne me quitterez pas, j'ai trop peur de vous, si vous êtes livrée à vos seules inspirations! Dussé-je vous tenir prisonnière sous mes clés...

L'amitié est une bonne chose. Mlle de Galardy s'en apercevait. Elle eut son premier sourire depuis qu'elle était entrée chez Mme Rosanat, sourire faible, mais plein de reconnaissance.

Elle prit de nouveau la main de son amie et voulut encore la baiser. Mme Rosanat l'attira, la prit enfin dans ses bras, baisa son front et ses cheveux, et elles pleurèrent ensemble.

Mme Rosanat fut étonnée de ne pas se sentir plus sévère pour la coupable personne, et elle s'en gourmanda intérieurement. En outre, elle se préoccupait extrêmement en secret de ce que Mlle de Galardy, dans ses fougueuses volées de sentiment, entrerait en fantaisie de faire. Mme Rosanat, selon l'expression familière, *ne vivait pas*, depuis qu'elle avait donné asile à Mlle de Galardy, mais préférait la garder tant bien que mal sous son aile, plutôt que de la laisser aller tournoyer et battre contre les choses de la vie, comme un oiseau aveugle qui cherche à retrouver son nid.

Le jour suivant, Mlle de Galardy se glissa hors de la maison, sans qu'on s'en aperçût.

Quelques curieux de Prelles, bien renseignés, se demandèrent où allait la mystérieuse femme-poëte, la pensionnaire de Mme Rosanat, et ceux qui n'étaient point renseignés se demandaient aussi où allait cette femme voilée, d'un pas si rapide, la tête baissée.

Elle allait à Ponthiard, revoir son père! Elle était sûre de vaincre son accueil, aux paroles éloquen-

tes qui se pressaient en elle. Pendant les trois quarts d'heure que prit la course, Gabrielle prévit tout ce qui se passerait, ce que M. de Galardy répondrait, ce qu'elle lui dirait, comment elle se jetterait, se traînerait à ses pieds, et comment elle enverrait annoncer à Mme Rosanat : *Je reste à Ponthiard !*

Le temps froid, mais beau, animait, entretenait son espérance. Il paraissait du bleu de ciel entre les nuages dont les pâles rayons du soleil avivaient les bords par leur lumière rasante. La route blanche, élastique, retentissante, criait sous ses pas. Un air sain, vivifiant, passait sur les champs gris et gercés, venant de dessous les masses noires des bois dépouillés. Des bandes de corneilles s'abattaient sur les sillons. Les prés étaient verts. Les branches desséchées des arbres isolés se contournaient vigoureuses. La vie existait, latente ou saisissable, dans toute la campagne, ne demandant qu'un peu de chaleur pour faire explosion, comme le cœur de Mlle de Galardy ne demandait qu'un peu d'amour et de pardon.

Gabrielle arriva à Ponthiard, maison d'apparence paysanne, entourée d'un jardin fruitier, dont la porte cochère à grosses barres ne s'ouvrait jamais. On entrait par une petite porte latérale, peinte en gris. Mlle de Galardy d'une main tremblante tourna la poignée de cette porte qui céda aussitôt. En quelques pas, elle fut au milieu du jardin. Un homme en sabots, revêtu d'une peau de mouton,

coiffé d'une casquette de drap bleu, était penché sur une plate-bande. Il se releva au bruit qu'elle avait fait. Ils se trouvaient tout près l'un de l'autre. Elle eut à peine le temps de discerner comme ses cheveux avaient blanchi, comme il était voûté, alangui, jauni de teint!... Elle en eut à peine le temps, car toutes ses sensations furent saisies, absorbées par l'air de méfiance qui se marqua sur le visage de M. de Galardy à la vue de cette femme voilée... De même que chez Mme Rosanat, elle s'avança en relevant son voile. Il recula. Un singulier mélange de terreur, de répulsion, de colère, décomposait ses traits...

— Non... dit-il d'un accent étranglé et à demi rauque, non! j'ai déclaré que c'était inutile!

En parlant, il fuyait vers la maison, pour couper court à toute explication.

— Mon père... votre fille! cria Mlle de Galardy à qui la voix expira sur les lèvres...

Il était rentré, en fermant violemment la porte. A travers le vitrage, il parut à Gabrielle qu'il essayait de se barricader. Elle ne put l'entendre dire à une paysanne qui le servait :

— Dites à cette... femme de s'en aller. Je ne la connais pas... Qu'elle s'en aille!...

Mais la paysanne sortit de la maison et vint à Mlle de Galardy :

— Il ne faut pas rester chez le monde malgré eux, madame!... dit-elle en désignant la porte qui donnait sur la campagne.

Mlle de Galardy était sans pensée, sous la stupeur de l'écroulement, sous la stupeur de cette scène si rapide, la seule qu'elle n'eût pas prévue, si rapide qu'elle ne lui avait laissé le pouvoir ni de se reconnaître, ni de lutter, ni d'implorer. On la rejetait comme un caillou, comme une feuille sèche, comme un rebut!

Elle se tenait d'un air égaré, hébété plutôt encore, blanche comme une morte, devant la paysanne, qui elle-même restait la bouche et les yeux béants.

Puis Mlle de Galardy sentit un grand courant de révolte traverser son être, et elle eut envie de courir follement à la porte de la maison et d'en briser le vitrage à grands coups de sa main pour se couper les poignets jusqu'aux artères, jusqu'à des ruisseaux de sang, jusqu'à des blessures mortelles.

Peut-être l'aurait-elle fait, mais la tête lui tourna...

Un instant après, elle se trouva avec étonnement au milieu de la route, ayant peine à rappeler ses pensées et ses impressions. La paysanne avait profité de l'espèce de syncope qui paralysa Mlle de Galardy pour la conduire dehors sans que celle-ci en eût conscience.

Mlle de Galardy revint, à peu près machinalement à Prelles, chez Mme Rosanat, ayant perdu tout ressort, ayant besoin de reprendre ses sens, ses forces, de chercher un appui, une consolation, de se ressaisir elle-même. Tout flottait dans sa

cervelle, et elle n'était pas sûre de n'avoir pas rêvé. Elle ne comprenait pas bien encore le prompt, le facile, l'impossible échec de ses projets, de son espoir et de son énergie!

Mme Rosanat, inquiète de son absence, surveillait le moment de son retour, et l'arrêta au passage dans les couloirs...

— D'où venez-vous?

— Je viens de là-bas! murmura d'un ton enfantin, plaintif, et avec une contenance enfantine, navrée, accablée, étrange chez elle, Mlle de Galardy, immobile, l'œil absorbé, presque chancelante!...

Plus d'une journée se passa encore, plus d'une froide et triste journée d'hiver. La neige couvrit les toits de la ville et l'étendue de la campagne; le vent du nord siffla et hurla dans les corridors, ploya les arbres et souleva la poussière; le soleil se montra rarement à travers les grandes nuées brumeuses; les gens refoulés dans le calme de la vie d'intérieur devenaient presque invisibles. La maison Rosanat fut particulièrement paisible et muette. Les vastes pièces, revêtues de boiseries grises et un peu nues, sauf le cabinet de travail de M. Rosanat qui était encombré d'antiquités, de livres, de tableaux, et le grand salon, décoré et meublé dans un fin et riant style Louis XVI, semblaient recéler le néant. Mme Rosanat et Mlle de Galardy travaillaient à leur grande tapisserie, sans beaucoup parler, ou lisaient, ou pensaient. M. Rosanat écrivait sans cesse. Les sons ne venaient guère que du rez-

de-chaussée où les jeunes servantes jetaient parfois un rire en s'interpellant, remuaient des engins bruyants, seaux, baquets, ustensiles de cuivre et de fer, et recevaient les fournisseurs avec des éclats de gaieté. Dans le haut de la demeure, rien n'était que le silence. Lorsque Mlle de Galardy se tenait dans sa chambre, et elle s'y renfermait le plus souvent, elle pouvait entendre le trottinement des rats dans les greniers. Dès que survenait quelque visite, Gabrielle courait à son refuge.

Les Rosanat donnèrent plusieurs dîners, reçurent de temps en temps le soir, sans que personne, ni les Souzeau, ni les des Furens ou les Marty, se doutât que le toit de la maison abritait un hôte si bien connu de tous.

Mme Rosanat remarquait que Mlle de Galardy avait des distractions, et qu'elle nourrissait probablement des desseins cachés. Cependant elle espérait aussi que la songerie seule lui donnait un air préoccupé.

Un matin, le bruit d'une chute pesante, au-dessus de sa tête, dans la chambre de Mlle de Galardy, fit tressaillir Mme Rosanat. Il fut suivi de deux ou trois autres semblables et qui n'eurent pas lieu à la même place, comme si l'on tombait, l'on se relevait puis retombait un peu plus loin. Un son de verre cassé avait retenti aigu parmi les sourds ébranlements des chutes. Mme Rosanat, appelant avec effroi sa fidèle Mariette, se hâta de monter chez Gabrielle, le cœur battant.

Deux choses la frappèrent en même temps, une

odeur très-forte prenant à la gorge et aux yeux, et Mlle de Galardy qui se roulait sur un tapis au pied du canapé de sa chambre, poussant des gémissements embarrassés et rudes comme les efforts d'un muet pour s'exprimer...

— Mais qu'est-ce? qu'avez-vous fait? s'écria Mme Rosanat avec la colère et la désolation qu'inspirent les actions folles... En voulant prendre par la taille Gabrielle qui se tordait, elle sentit au coin de la main une brûlure telle qu'elle lâcha prise.

— Mais, Mariette, arrivez donc! cria-t-elle, perdant un instant la tête et se sauvant hors de la chambre.

Elle y rentra aussitôt, se reprochant d'abandonner Gabrielle.

Mlle de Galardy continuait à se débattre, ne voyant rien évidemment, et ne pouvant ni parler, ni crier, mais seulement râler. Mme Rosanat aperçut sur le corsage et la jupe de Gabrielle des taches et des trous qui indiquaient qu'un liquide corrosif avait mangé la couleur et le tissu de la robe. Une bouteille apparaissait sur un guéridon. Les débris d'un verre gisaient à terre. Mme Rosanat n'eut que le temps de les repousser du pied pour empêcher que Gabrielle, dans ses convulsions, ne se roulât sur les morceaux de verre. Elle prit Mlle de Galardy à bras-le-corps et réussit à la soulever et à la tenir sur son séant, le buste et la tête ballottant d'un côté ou de l'autre.

Enfin, Mariette arriva :

— Ah! mon Dieu! fut son premier cri en voyant l'anxiété et l'embarras de sa maîtresse à retenir Gabrielle qui était comme morte, tout en ayant des soubresauts de loin en loin.

— Mon eau seconde! fut son second cri. Ah! quelle pitié!

Elle vint à l'aide de Mme Rosanat.

— Portons-la sur son lit, elle est plus calme! dit celle-ci.

— Prenez bien garde à vos mains, dit Mariette, entortillez-les d'un mouchoir.

Mais l'acide n'était plus à craindre, il avait fait son effervescence et produit son effet. Le visage, les mains, le cou de Mlle de Galardy en témoignaient pitoyablement.

Elles parvinrent à la déshabiller et à la coucher. La poitrine était atteinte également.

— Est-ce qu'elle aurait tenté d'en boire? Voulait-elle se tuer? dit Mme Rosanat, prise d'un tremblement nerveux, et plus pâle que ne l'avait été Mlle de Galardy.

Celle-ci s'agitant un peu, Mariette essaya de lui entr'ouvrir les lèvres pour voir si le vitriol avait attaqué la bouche. Les dents restèrent très-serrées, un état de violente crispation succédait à l'agitation antérieure amenée par les premières douleurs des brûlures.

— Gabrielle, mon enfant, pouvez-vous parler? demanda Mme Rosanat penchée sur le visage déjà abîmé de Mlle de Galardy.

Un effort sans résultat, une plainte indistincte, un murmure inarticulé fut la seule réponse.

Un quart d'heure après, le médecin, qui ne demeurait pas loin, heureusement, était auprès du lit de Mlle de Galardy.

— Est-ce qu'elle en a bu? demanda Mme Rosanat, dont l'anxiété ne se calmait pas.

— Oh! répliqua-t-il, on voudrait en boire, qu'au premier contact on rejetterait tout! Cependant le palais, la langue, les gencives ont été atteints, dit-il en poursuivant son examen... les paupières aussi... l'intérieur des yeux n'a rien...

Se retournant, il regarda le verre brisé, à terre.

— Savez-vous, reprit-il, comment elle a fait? Elle a fermé les yeux et ouvert la bouche, et s'est jeté le vitriol à travers la figure! Elle a dû lâcher presque aussitôt le verre... Elle avait versé une partie du contenu de la bouteille dans ce verre pour être sûre d'en recevoir une grande quantité à la fois, ce à quoi elle n'aurait pas *réussi*, si elle s'était servie de la bouteille dont le goulot, trop étroit, n'aurait pas donné passage à cette masse de liquide, d'un seul coup... Quel ravage! C'est une personne qui a voulu se défigurer, sans doute!... Elle pourra se trouver satisfaite!...

— La guérirez-vous, docteur?

— Oh! certainement! Seulement quelque temps sera nécessaire pour qu'elle se remette... Mais... elle sera...

— Elle sera?

— Affreuse !

— Pauvre, pauvre personne ! dit Mme Rosanat en secouant lentement la tête et revoyant d'un seul coup d'œil intérieur et plein d'affliction, toute l'enfance, toute la jeunesse de Mlle de Galardy.

— L'imagination... la poésie... l'amour, probablement... Voilà où cela nous mène ! dit-il, croyant, comme tout le monde, avoir affaire à une dame-auteur de Paris, et ne pouvant reconnaître Mlle de Galardy, car il ne l'avait peut-être jamais vue, n'habitant Prelles et n'y exerçant que depuis deux ans.

— Mais comment s'est-elle procuré ce vitriol ? demanda Mme Rosanat à Mariette.

— Ah ! madame, c'est bien de ma faute, mais je ne pouvais pas prévoir ! Elle m'en a demandé pour *vieillir* les couleurs de ses laines à tapisserie. Elle m'a montré, en trempant des brins dedans, comment la couleur s'en allait, et elle m'a dit que c'était pour imiter les tapisseries de salon qui sont passées... Nous en avons toujours en bas qui nous sert pour bien des choses... Si j'avais pu deviner... Elle n'en aurait pas eu une seule goutte !

Mme Rosanat faillit tomber malade de l'émotion et de la secousse qu'elle éprouva dans cette circonstance.

— Quelle imprudence d'avoir accueilli cette folle personne ! lui dit M. Rosanat, elle ne nous occasionnera que soucis et tracas !

— Je la trouve plus à plaindre que jamais ! répondit-elle.

Selon l'affirmation du docteur, Mlle de Galardy se guérit en moins de deux mois, après avoir beaucoup souffert au commencement.

— Que veut-elle? Qu'a-t-elle voulu? s'était toujours demandé Mme Rosanat, à la suite de ce terrible événement. Et elle ne pénétrait pas l'intention de Mlle de Galardy.

L'incident le plus caractéristique de la maladie de Gabrielle, fut qu'étant encore dans le lit, elle se fit donner plusieurs fois un miroir. La première fois, elle le rendit sans rien dire, mais elle avait paru surprise et décontenancée en se regardant. Ensuite elle disait toujours : « C'est bien, c'est bien! » avec une sorte de satisfaction.

Quand elle fut dans la convalescence, Mme Rosanat lui demanda :

— Enfin, pourquoi vous êtes-vous défigurée? Ne l'étiez-vous pas assez, déjà?

— J'ai encore un projet... J'attends d'être entièrement remise!... répondit Mlle de Galardy.

Dans un autre entretien, Gabrielle dit à Mme Rosanat :

— J'ai été contente de moi... Je n'avais point l'idée, d'avance, même en m'y attendant, de la souffrance que me causerait le vitriol... Dès qu'il m'a touchée, cette souffrance m'a terrifiée, je me suis crue perdue... j'ai eu un regret épouvantable... j'ai cherché à appeler au secours... je me croyais dans un enfer... Et puis cela s'est passé quoique la souffrance continuât, et tout en tom-

bant, en me débattant, je ne savais plus où, n'y voyant plus clair, me croyant aveugle pour toujours, je n'ai plus eu de regret d'avoir fait ce que je venais de faire, j'ai repris ma volonté, je me suis dit que je ne devais plus faiblir, et que j'accomplissais un acte nécessaire, qu'il ne fallait pas regretter, malgré tous les tourments que j'endurais, car je l'avais longuement pesé avant de l'exécuter. Ensuite j'ai perdu le sentiment, et quand il m'est revenu, les souffrances étaient encore très-vives, mais tolérables en comparaison de celles du premier moment...

— Quelle tête vous avez, Gabrielle ! dit Mme Rosanat d'un air peiné et tout soucieux.

— Surtout *maintenant !* reprit Mlle de Galardy avec un demi-sourire d'intention particulière qui augmenta les étonnements et stimula les conjectures intérieures de son amie.

Maintenant, il n'était plus possible de la reconnaître. Elle avait été, elle avait pu être Gabrielle de Galardy. Elle ne l'était plus.

Se relevait-elle affreuse, ainsi qu'il fut prédit par le docteur ? Point tout à fait. Ses traits gonflés, couturés, revêtaient une expression de douceur et de bonté. Ses yeux, bien moins grands, les paupières ayant grossi et s'étant distendues, gardaient la flamme de jadis, mais assourdie et attendrie. Elle faisait l'impression d'une personne reposée, d'esprit paisible, laide, mais non jusqu'à inspirer la répugnance. Sa figure, cave et longue jadis,

semblait ronde et grasse. Des traces blanches et rouges la couvraient en tous sens, remplaçant par un teint brouillé, briqué, son ancien teint pâle un peu doré. Enfin, on lui eût donné près de quarante ans, et sa voix était entièrement changée.

Il y avait des jours où elle considérait avec une surprise grandissante, avec le sentiment d'un mystère émouvant, ce nouvel être qui se montrait en face d'elle, dans la glace, cette demeure étrangère où habitait son âme, cette demeure où étaient son passé, ses souvenirs, ses pensées ! Et elle ne croyait plus être elle-même. En général, elle redoutait et évitait cette contemplation.

Lorsqu'enfin eurent cessé tous les accidents de santé qui furent la suite du *suicide de sa forme*, ainsi qu'elle-même nomma l'événement, Mlle de Galardy parut retrouver tout son emportement d'exaltation, tant il y eut d'élan dans la façon dont elle dit à Mme Rosanat :

— A présent, je puis vivre auprès de mon père comme dame de compagnie !

— Voici donc le but qu'elle visait ! se dit Mme Rosanat devenant très-perplexe ; car les objections, les difficultés se levèrent aussitôt devant elle.

— Votre père n'est pas assez riche pour payer une dame de compagnie, et vous, vous n'avez rien !

— J'entrerai chez lui comme servante, dit Mlle de Galardy avec l'angoisse de l'inquiétude, du désir entravé.

— Oh ! ce n'est pas praticable, dit Mme Rosanat avec quelque humeur ! Il faut qu'il renvoie l'autre !... Non, ce n'est pas praticable ! .

Elle faillit ajouter : « Vous avez les mains trop blanches ! » Mais elle s'en abstint, de peur de suggérer à Gabrielle l'idée de torturer et de détruire ses mains.

— Moi aussi, j'ai prévu des difficultés, reprit Mlle de Galardy, mais j'ai cherché à les tourner. Ne pourriez-vous me présenter comme une personne pauvre, jouissant cependant d'un petit revenu, ne demandant absolument qu'une chambre ; j'ai quelques bijoux, bien peu, il est vrai, mais valant deux ou trois cents francs, je pense, si on les vendait à un marchand. Cet argent payera ma nourriture pendant plus d'un an... Vous lui diriez que je suis une personne désirant se rendre utile, désirant ne pas rester seule, ayant besoin de l'air des champs ; que, de son côté, il a besoin d'une compagnie, qu'il ne se porte pas bien, qu'il aura des soins plus... attentifs que ceux d'une servante... Qu'il fasse l'essai, au moins.

— Ce sera bien difficile. Enfin je tenterai de l'y décider.

Elles convinrent de la fable à soutenir. Mlle de Galardy serait présentée comme une demoiselle Pauline Durand, fille d'un petit professeur. Ses parents, morts depuis deux ans, lui auraient laissé un faible avoir, cependant presque suffisant pour la modestie de ses goûts. Elle ne désirait donc

qu'un très-léger complément de ressources, cherchant plutôt une occupation qui ne fût point trop fatigante et lui permît de vivre à la campagne, comme l'exigeait sa santé, qui d'ailleurs n'était point mauvaise. Mlle Pauline Durand aurait *trente-six ans*. Son aspect ne démentait pas cet âge.

M. de Galardy opposa les objections et la résistance prévues. Sa défiance s'éveilla même un moment. Les trente-six ans la dissipèrent. Il ne se laissa gagner toutefois qu'à condition que l'entrée de la dame de compagnie à Ponthiard serait considérée comme un simple essai.

Mme Rosanat le prit assez adroitement par un reste d'orgueil qu'il conservait, lui remontrant qu'à des conditions exceptionnelles, et qui seules avaient décidé sa vieille amie à lui proposer l'affaire, il se créait un état de maison décent et qui ferait croire à un petit retour de fortune chez lui.

Une après-midi, donc, Mme Rosanat conduisit en voiture Mlle de Galardy à Ponthiard.

Gabrielle mit une toilette grise; elle n'emportait point dans ses bagages le costume foncé et le voile épais, afin de ne jamais rappeler à M. de Galardy le souvenir de sa visite.

Il les reçut dans le vestibule.

— Voici Mlle Durand, dit Mme Rosanat.

Il s'inclina.

— Bien! j'espère que nous ferons bon ménage ensemble, mademoiselle; je vais avertir pour qu'on vous installe. Votre chambre doit être prête. La

maison, vous le voyez, n'est pas luxueuse ni bien gaie...

— Je pense que je m'y trouverai bien !

Il la regardait sans beaucoup d'attention, sans grande curiosité. Elle ne le frappait point. Il était entièrement dépisté.

Mlle de Galardy tremblait d'être reconnue. Ses genoux fléchissaient lorsqu'elle entra dans la maison, et elle ne prononça ses premières paroles que par un grand effort. Elle commença à se rassurer et la joie descendit dans son cœur.

— C'est par ici, reprit M. de Galardy en montrant le chemin. Il appela la servante : Conduisez ces dames !

— Vous verrez, dit-il à Mme Rosanat, si nous avons convenablement opéré.

Mlle de Galardy connaissait très-bien Ponthiard, assez vaste maison délabrée, où on aurait logé facilement une nombreuse famille.

Sans réfléchir qu'il fallait s'observer, et passant la première, tandis que la servante se tenait respectueusement derrière les deux dames, Gabrielle s'avança d'un pas vif dans le corridor, laissant à droite la porte de la salle à manger, à gauche celle du cabinet de son père, puis d'autres, et se dirigeant vers l'escalier qui menait au premier étage, où elle présumait qu'on avait disposé la chambre à elle destinée.

Mme Rosanat la rejoignit et lui dit tout bas :

— Prenez garde, vous connaissez trop les êtres !...

Mlle de Galardy rougit, et attendit que la servante prît les devants.

Elle avait deviné en effet la chambre qu'on lui donnerait.

Mme Rosanat et elle en approuvèrent hautement l'installation. Le cocher aida la servante à y porter les bagages.

Les deux dames ne tardèrent pas à redescendre auprès de M. de Galardy, qui était dans son cabinet, Gabrielle en cheveux, en taille, prenant possession de ses fonctions.

On causa encore un peu de choses diverses, entre autres de la santé de M. de Galardy.

— Je m'en vais! je m'en vais! dit-il d'une façon tranquille et résignée; Mlle Durand n'aura probablement pas un très-long séjour à faire à Ponthiard...

Mlle de Galardy se troubla, prit de l'inquiétude...

— Oh! dit-elle... si Dieu me vient en aide... nous vous rétablirons...

Il eut l'air un peu étonné. Un coup d'œil de Mme Rosanat avertit Gabrielle de se contenir davantage, de garder le juste ton qui convenait à *Mlle Durand*, étrangère et n'ayant pas de sympathie trop vive à témoigner.

Mme Rosanat partit, promettant de revenir souvent. Elle empêcha M. de Galardy de l'accompagner jusqu'à la porte du jardin, mais emmena Gabrielle jusque-là pour lui dire:

— Faites bien attention ; je crains que vous ne

jouiez pas bien votre rôle! Soyez calme, soyez prudente!

— Je vous assure que je vais m'étudier!... Enfin, j'y suis donc arrivée! dit-elle toute chargée de pensées.

Mlle de Galardy, résolue à réprimer les battements et les bonds de son cœur, les troubles de son accent, les tendresses et les afflictions de son regard, restait donc seule avec son père.

Elle frappa à la porte du cabinet de M. de Galardy qui cria : Entrez!

M. de Galardy était assis à une grande table surchargée de papiers. D'autres papiers en tas encombraient les coins du parquet, les siéges et un vieux casier.

— Voilà ma vie, dit-il, elle ne sera pas féconde en distractions pour vous. Je jardine, je dors un peu et je relis tous ces vieux papiers de famille et d'affaires, qui me causent de grands accès d'impatience tant ils sont en désordre et tant j'ai de peine à m'y débrouiller. Mais je ne me sens pas le courage de les classer...

— N'aurais-je pas, dès mon début, la chance de trouver là une occupation à laquelle il me serait agréable de me livrer? dit Gabrielle... A moins, ajouta-t-elle, que mon offre ne soit indiscrète.

M. de Galardy parut joyeux.

— Vous vous chargeriez de ce travail d'Hercule? s'écria-t-il. C'est qu'il s'agit d'un véritable catalogue, de liasses, de couvertures avec des titres... Quelque

chose d'interminable... Avez-vous une écriture un peu grosse ?

— Oui !

Les yeux de M. de Galardy se dirigèrent sur les mains de la dame de compagnie.

— Il va reconnaître mes mains ! se dit Mlle de Galardy, qui eut un peu de trouble et ne put s'empêcher de les mettre par un geste embarrassé à l'abri de cet examen. Mais M. de Galardy n'avait pas reconnu ces mains changées, elles aussi, par les atteintes de l'acide corrosif.

— Il est trop tard aujourd'hui pour commencer, dit Gabrielle, mais demain, si vous voulez bien me donner vos indications, j'entreprendrai le travail d'Hercule...

— Eh bien ! reprit-il, puisque vous aimez à vous occuper, mademoiselle Durand, et que d'ici au dîner il ne reste pas assez de temps pour les grands travaux, voulez-vous faire connaissance avec la maison ?...

— Je suis tout à votre disposition, monsieur !

Évidemment une distraction pénétrait dans l'existence de M. de Galardy et il s'en saisissait avec une certaine vivacité. Il montra salle par salle, à la dame de compagnie, toute cette maison qu'elle savait par cœur.

— Notre cuisine est-elle bien ? demanda-t-il ; votre avis sera précieux, je sais que les femmes ont un coup d'œil d'ordre...

— Elle est à merveille, dit-elle.

— Nous n'avons pas de salon, reprit-il ; après le désarroi de mes affaires, dont on a dû vous parler en gros, j'ai été contraint de sacrifier mon très-beau mobilier de Galardy presque tout entier... Et je n'ai pu apporter ici assez de meubles pour tout garnir... Mais il me vient si peu de monde !... On m'a dit que vous n'étiez pas bien riche non plus, mademoiselle ; eh bien ! c'est plus dur qu'on ne le croit, la pauvreté, n'est-ce pas?... surtout quand on a eu de la fortune !

Elle le suivait, disant peu de chose, et cependant, malgré la mélancolie qui gonflait son sein au spectacle de ces ruines physiques et morales, elle éprouvait une sensation d'apaisement, en pensant qu'elle *était là*, et qu'elle comblerait son père des marques de son amour et de son repentir, qu'elle lui referait, sans qu'il s'en doutât, sans qu'il eût à en payer aucun prix de reconnaissance, une douce et tendre litière de soins, d'attentions, d'immolations d'elle-même.

Elle le regardait, par moments, avec une attention si sérieuse, si chaude de sympathie et de pitié, qu'elle se trouvait bientôt avertie, par une espèce d'étonnement chez M. de Galardy, qu'elle oubliait encore son rôle d'étrangère.

Il la conduisit dans le jardin. Elle redressa ici une tige, là elle arracha une feuille brûlée par les gelées.

— Vous aimez le jardinage ? demanda-t-il.

— Beaucoup !

Jamais elle ne s'y était intéressée au contraire. L'intuition des choses de l'intérieur, du ménage, des occupations du foyer, par elle si négligées jadis, naissait pour ainsi dire en Mlle de Galardy par la force de l'amour, du désir de se racheter.

M. de Galardy montra ses poules à Mlle Durand...

— Elles sont belles ! dit avec sincérité Gabrielle.

Elle l'aida à leur donner du grain.

Le soleil couchant éclaira le haut de la maison. On était en mars. Quelques souffles tièdes couraient avec le crépuscule qui s'abaissait. Elle eut peur de se sentir trop heureuse, sans l'avoir mérité.

On rentra pour dîner, sur une toile cirée où brillait une bougie. Une soupe, un ragoût de viande et de pommes de terre, une omelette, du fromage, des confitures furent servis.

M. de Galardy réclama contre la frugalité exagérée où se maintint Mlle Durand, qui ne prit que du pain, de l'eau et quelques pommes de terre.

— C'est mon habitude, dit-elle doucement.

En revanche elle s'aperçut que son père buvait bien plus qu'autrefois, et ce simple fait raviva ses pensées pénibles ; il indiquait si éloquemment la décadence, le ravage intérieur de l'esprit et du corps !

En buvant ses deux bouteilles de vin, ou à peu près, M. de Galardy devint très-parleur. Il lui raconta ses entreprises industrielles et agricoles, les ruses d'affaires où les paysans et les usuriers l'avaient fait succomber. De sa fille, pas un mot.

Une seule fois, il dit qu'un ennui de famille s'était joint aux autres et les avait aggravés ; il eut une contraction amère, et puis laissa de côté ce point sans plus s'expliquer.

M. de Galardy questionna *Mlle Durand* sur sa vie, sur ses parents. Elle eut beaucoup de travail pour improviser des détails tels qu'elle pût les reproduire identiques en toute occasion.

Après le dîner, on revint dans son cabinet. Il sommeilla un instant. Elle le contempla à son aise et pleura sans bruit. En se réveillant, il prit un livre et l'invita à en faire autant de son côté. Deux ou trois cents volumes en mauvais état garnissaient des rayons le long du mur.

La lueur d'une seule bougie dans cette grande pièce, le silence absolu au dehors et dans la maison, la singularité de la situation, attristèrent profondément Mlle de Galardy, remplirent son cœur d'une angoisse pesante, presque lugubre.

Heureusement, M. de Galardy, au bout d'une demi-heure, lui demanda si elle craindrait la fatigue de lire à haute voix.

— Oh! non, dit-elle avec empressement.

Elle lut longtemps; M. de Galardy fit de loin en loin quelques remarques. Elle continua à lire et s'aperçut qu'il s'était endormi. La pendule marquait dix heures et demie. M. de Galardy se réveilla.

— Je vous demande pardon, dit-il. C'est mon heure!

Il rentra dans sa chambre, au rez-de-chaussée; *Mlle Durand* monta dans la sienne, au premier étage.

Elle s'assit sur une chaise et demeura comme anéantie. Puis elle se coucha, à demi étourdie par cette étrange journée. Son père, leur ancienne existence, le malheur de la vie présente, ses propres fautes, le remords, la conduite à tenir pour alléger les derniers jours à M. de Galardy qui était bien affaissé, le poids écrasant du sentiment de l'irréparable, tant de pensées lui donnèrent la fièvre. Pourtant, la fatigue de toutes les sensations intenses qu'elle n'avait cessé d'éprouver depuis son arrivée à Ponthiard finit par amener le sommeil.

Le lendemain matin, le temps fut beau. Par sa fenêtre ouverte, après s'être habillée, Mlle de Galardy respira un air vif. Ses yeux se reposèrent sur le vert des prés et des moissons qui levaient, des jeunes pousses qui égayaient les rameaux de quelques arbustes, sur la paix de l'étendue colorée, sur l'énergie calme de la nature. Ses agitations disparurent. Le passage périlleux était franchi. L'équilibre et la lucidité revinrent à son cerveau, avec l'examen des résolutions à prendre, et du genre de vie qu'elle allait mener, où une grande dose de précaution et de sens pratique devenait nécessaire, où d'âme malade il fallait qu'elle devînt esprit *guérisseur*.

Rien à présent, parmi les choses de la vie, ne

lui apparaissait vulgaire et méprisable. Les plus humbles fonctions, des soins considérés presque comme vils, dont la seule idée eût été jadis un outrage pour son caractère et son éducation, prenaient à ses yeux une haute importance, puisqu'ils contribueraient au bien-être, peut-être même au bonheur de son père. Elle se reconnaissait, avec une sorte de plaisir, des vues simples et nettes.

En descendant l'escalier, elle entendit son père se plaindre, en bas, à la servante que ses habits étaient mal brossés, que ses souliers n'étaient point cirés...

— Ah ben! répondit la servante, j'avais déjà ben assez d'ouvrage, avant, je vais en avoir pardessus la tête avec la nouvelle dame...

Le terrain se dessinait sous les pas de Mlle de Galardy. La servante serait hostile à *Mlle Durand*, la servante ne se gênait point avec M. de Galardy. Celui-ci souffrait de la privation de quelques-unes de ses anciennes habitudes sinon d'élégance au moins de tenue décente. Aussi bien la maison était fort en désordre. Un de ses premiers devoirs se montrait donc à Gabrielle.

Ce jour-là, elle commença à s'occuper du classement des papiers de M. de Galardy, après l'avoir accompagné le matin dans le jardin et avoir travaillé avec lui à des semis, à des repiquages. Elle arrangea le petit enclos des poules. Avant le dîner, elle emmena son père faire une promenade, le questionna beaucoup sur sa santé, lui donna des

avis. Au dîner, elle faillit l'irriter en essayant de l'empêcher de boire autant que la veille. Après dîner, ils se raccommodèrent, et M. de Galardy reprit ses histoires personnelles, avec papiers à l'appui, qu'il déplia, lut ou lui fit lire. Mlle de Galardy comprit que la tâche était lourde et difficile, et elle passa par des alternatives d'étouffement et de bien-être intime, selon qu'elle espérait ou désespérait de réussir à transformer en existence heureuse, la vie monotone, engourdie, maladive, chagrine que menait M. de Galardy.

Le jour suivant, elle se leva de très-bonne heure, et *fit* elle-même la salle à manger, le cabinet de travail, le vestibule.

Au déjeuner, M. de Galardy joyeux dit à la servante :

— A la bonne heure, vous vous êtes décidée à brosser mes habits et à cirer mes souliers, aujourd'hui !

Avant que la servante, écarquillant ses yeux stupéfaits, n'eût répondu, *Mlle Durand* dit vivement :

— Oui, oui ! elle a bien travaillé.

Les sentiments sont souvent méconnus. La servante s'en alla très-mécontente de ces *obligeances* qu'elle considéra comme une satire et un avertissement menaçant.

— Voulez-vous me permettre d'avoir soin de votre linge, de vos habits? demanda *Mlle Durand* à M. de Galardy.

Elle le rendit confus.

— Mais ne vous imposez point des ouvrages de servante, je vous en prie, dit-il.

— Oh si ! je suis et veux être servante ! aurait-elle eu envie de répondre du fond de son cœur.

En peu de jours, la maison se trouva singulièrement améliorée. La servante prit tranquillement son parti de laisser presque tout l'ouvrage à la dame de compagnie, puisqu'il n'en résultait aucun inconvénient, et elle resta tout aussi indépendante que par le passé vis-à-vis M. de Galardy.

Le courant des habitudes à Ponthiard fut créé promptement et demeura fort uniforme. *Mlle Duand* dès le grand matin, se surchargeait de travail à l'insu du maître de la maison, et non sans intriguer la servante qui n'y comprenait rien ; puis le gouvernement du jardin et des animaux, le catalogue des papiers, de rares promenades, les repas, et généralement la lecture à haute voix le soir, remplissaient le reste du temps...

Les semaines se succédèrent d'un train égal, sans variété, sans incidents.

Un soir de lecture, M. de Galardy arrêta la demoiselle de compagnie :

— C'est singulier ! dit-il, ne lisez plus !...

Un instant après, il ajouta : — Par moments, d'une façon fugitive, vous avez un son de voix qui ressemble à celui... d'une personne... J'ai eu une fille ! On vous l'a peut-être dit ?

Mlle de Galardy s'inclina, perdant la respiration et se sentant pâlir.

— C'est à elle que je dois d'être ici, reprit-il, elle a fait des choses qui m'ont enlevé ma pauvre tête... alors je suis devenu le jouet et la victime de tous ces coquins !...

Le cœur de Gabrielle se tordait sous son corsage.

— Où peut-elle être, maintenant, grand Dieu ! murmura-t-il.

Quel cri s'éleva dans le sein de Mlle de Galardy, forçant le passage de ses lèvres que cadenassait une immuable volonté de pénitence ! La volonté fut la plus forte ; le cœur se brisait, la sueur coula froide sur le front, l'agonie monta jusqu'à la défaillance ! Mlle de Galardy, ne jeta pas ce cri : « Me voici ! » dont l'explosion la tourmentait jusqu'à en mourir. « Que ma punition s'accomplisse ! » se dit-elle, et elle eut l'horrible énergie de se taire !

— Et puis, cependant, continua M. de Galardy revenant à la colère, à la dureté, elle l'a voulu ! tant pis ! Elle est revenue ! Je l'ai renvoyée !... Et j'ai eu raison, elle m'a fait trop de mal pour que je lui pardonne... C'est une mauvaise... une misérable créature !

Il se croisa les bras, se renversa dans son fauteuil, la tête sur le dossier et ne dit plus rien, pensant, n'appartenant plus au monde extérieur.

Mlle de Galardy recevait la large mesure des

douleurs qu'elle était venue chercher, et elle pouvait se glorifier d'être de force à les supporter !

— Il faut aller vous reposer, monsieur, dit-elle en lui touchant l'épaule, il est tard.

Son accent fut un peu tremblant et faible. Elle toussa pour dégager son gosier contracté.

— Bonsoir, *mademoiselle Durand,* répondit M. de Galardy en se levant brusquement, je dois vous ennuyer quelquefois, avec mes souvenirs et mes rabâchages :

— Non, monsieur ; je vous écouterai toujours volontiers !

— Ma fille aurait dû avoir de votre patience et de votre douceur !

Remontée dans sa chambre, Mlle de Galardy tomba à genoux sur le tapis au pied de son lit et ensevelit son front dans la couverture, contre le matelas, se demandant si elle n'aimerait pas mieux être morte. Elle ne sut pas combien de temps elle garda cette attitude, mais soudain elle se releva, passa ses deux mains sur son visage comme pour en ôter quelque chose qui l'eût gêné, et s'écria :

— Oui, c'est là ce qu'il me faut ! Mon Dieu, je vous remercie.

A la suite de cette scène, M. de Galardy ne put se douter des mouvements qui avaient bouleversé *Mlle Durand,* qu'il retrouva calme, attentive, assidue et d'une infatigable complaisance, comme à l'ordinaire.

Mlle de Galardy s'était aperçue que son père

sortait quelquefois de Ponthiard et restait absent environ trois quarts d'heure. Il se réservait donc une promenade solitaire de temps en temps. La régulière durée de ces absences la frappa, et elle résolut de savoir où il allait. Elle le suivit un jour, de fort loin, par précaution, pour qu'il ne se vît pas épié, de si loin qu'elle le perdit de vue. Elle chercha, tâtonna un peu, et renonçant à discerner la direction par où il avait disparu, elle entra dans une petite chapelle située à quelques pas du chemin, d'où elle pensa qu'elle le verrait repasser lorsqu'il reviendrait.

C'était une petite chapelle votive, où, quatre fois l'an seulement, le curé de la commune voisine disait la messe. Elle était entretenue en bon état, et la piété des fidèles y exposait des *ex-voto*. Elle était très-simple, très-nue, blanchie à la chaux, éclairée de vitres blanches, décorée de quelques stations du chemin de la croix; une housse de toile grise y recouvrait l'autel; deux statues de saintes en plâtre, coloriées aussi, garnissaient des niches pratiquées dans les murs latéraux. Cette espèce de petite grange, sèche et froide, ne portait un caractère ni vénérable, ni solennel, assurément. Au dehors, seulement, elle paraissait un gentil édifice, à cause de ses trois baies ogivales et d'un clocher simulé, se découpant sous un bouquet d'arbres dont les branches caressaient la façade de la chapelle; ce clocher *amusait* le paysage d'alentour, qui était plat, parsemé de haies.

Mlle de Galardy eut à peine poussé la porte de la chapelle, qu'elle aperçut son père agenouillé sur la pierre et priant devant une des statues de saintes.

Ce spectacle l'émut. Elle se hâta de se retirer, comme si elle eût craint d'être prise en faute. La petite chapelle où son père apportait, lui aussi, ses angoisses, ses vœux, ses supplications, se revêtit soudain pour elle d'une impression sacrée, presque auguste ; elle trouva la satisfaction et la douceur d'un sentiment élevé, et doublement pieux, à venir parfois, de son côté, prier dans la petite chapelle votive. Elle fut attendrie par la pensée que l'âme paternelle, en apparence assoupie et émoussée en même temps qu'aigrie par l'infortune, conservait de secrètes délicatesses, attendrie d'autant plus que jadis, à l'époque d'activité affairée, M. de Galardy ne songeait guère aux églises. L'image de son père, sa forme aux vêtements foncés se détachant sur la blancheur de l'église, resta peinte dans ses yeux.

Ils ne reçurent de visite que celle de Mme Rosanat, qui s'inquiéta de l'*essai*, et qui fut ravie lorsque M. de Galardy déclara qu'il considérait comme définitive la situation de *Mlle Durand* auprès de lui.

— J'en suis très-content, disait-il, elle m'a bien compris. Je me trouve mieux de sa présence. Elle travaille d'une manière incroyable. Elle n'est pas dérangeante.

Et Mlle de Galardy, aux questions de Mme Rosanat, répondait d'autre part :

coup Mlle de Galardy heureuse de payer de sa peine le mal qu'elle avait causé. Mais un jour qu'elle travaillait, selon leur coutume, dans le cabinet de son père, que celui-ci était plongé dans des études rectificatives de ses anciennes entreprises industrielles, et qu'elle eut à se lever et traverser la pièce deux ou trois fois, pour différents motifs :

— C'est insupportable, dit-il avec humeur, vous êtes toujours sur mon dos! Vous pourriez bien vous tenir dans la salle à manger!

Elle fut consternée, et obéit. Malgré son désir de subir des mortifications, elle s'était laissée aller à la douceur de procédés aimables, presque affectueux de la part de M. de Galardy.

Mais s'il allait la prendre en antipathie, s'il rejetait sa société, s'il la congédiait!

Une autre fois, à dîner, elle n'avait placé ou fait placer sur la table qu'une bouteille de vin entamée. Il se fâcha :

— Vous n'êtes bonne à rien! Le vin m'est nécessaire. Si l'on m'en prive, je n'aurai plus de soutien... Ah! quand on n'a plus de famille! quand on est entre des mains mercenaires!...

Puis, comme elle se tint plusieurs jours dans la salle à manger, n'entrant point dans son cabinet, il vint la chercher.

— On me laisse, maintenant, dit-il, on me considère comme un être fini, nul!...

Elle reconnut bien alors que toutes ces variations n'indiquaient pas la désaffection, mais prou-

vaient que, plus que jamais, M. de Galardy avait besoin des services de *Mlle Durand*, et elle fut soulagée du tourment imprévu que lui avaient causé les caprices de son père.

Le mérite de l'impétueuse Mlle de Galardy à se plier à cette multitude de petits efforts de chaque heure, à garder une inaltérable patience, était immense, et elle y déployait une énergie extrême.

La fin de l'été amena une surprise agréable pour M. de Galardy, mais qui troubla Gabrielle.

On vint tout à coup beaucoup voir son père.

Les Souzeau furent les premiers qui parurent : Mme de Souzeau, Henri et sa femme, car il avait épousé Mlle des Furens. Mlle de Galardy remarqua qu'on jetait sur elle des regards de curiosité, d'apitoiement. On complimenta beaucoup M. de Galardy sur sa dame de compagnie.

— Oui, oui ! disait-il, Mme Rosanat m'a trouvé une personne qu'on peut tolérer. Elle a bien ses défauts, mais je crois qu'elle a fini par s'intéresser à moi.

Les du Bousson, les Breslois, les Marty, les Louvray, les des Furens débarquèrent successivement à Ponthiard.

Gabrielle pensa que la santé déclinante de son père attirait ces visites : on venait voir finir M. de Galardy.

Mme des Furens, lorsqu'elle quitta Ponthiard, dit à *Mlle Durand*, d'un ton sec :

— Vous faites bien, mademoiselle, d'avoir soin

coup Mlle de Galardy heureuse de payer de sa peine le mal qu'elle avait causé. Mais un jour qu'elle travaillait, selon leur coutume, dans le cabinet de son père, que celui-ci était plongé dans des études rectificatives de ses anciennes entreprises industrielles, et qu'elle eut à se lever et traverser la pièce deux ou trois fois, pour différents motifs :

— C'est insupportable, dit-il avec humeur, vous êtes toujours sur mon dos! Vous pourriez bien vous tenir dans la salle à manger!

Elle fut consternée, et obéit. Malgré son désir de subir des mortifications, elle s'était laissée aller à la douceur de procédés aimables, presque affectueux de la part de M. de Galardy.

Mais s'il allait la prendre en antipathie, s'il rejetait sa société, s'il la congédiait!

Une autre fois, à dîner, elle n'avait placé ou fait placer sur la table qu'une bouteille de vin entamée. Il se fâcha :

— Vous n'êtes bonne à rien! Le vin m'est nécessaire. Si l'on m'en prive, je n'aurai plus de soutien... Ah! quand on n'a plus de famille! quand on est entre des mains mercenaires!...

Puis, comme elle se tint plusieurs jours dans la salle à manger, n'entrant point dans son cabinet, il vint la chercher.

— On me laisse, maintenant, dit-il, on me considère comme un être fini, nul!...

Elle reconnut bien alors que toutes ces variations n'indiquaient pas la désaffection, mais prou-

vaient que, plus que jamais, M. de Galardy avait besoin des services de *Mlle Durand*, et elle fut soulagée du tourment imprévu que lui avaient causé les caprices de son père.

Le mérite de l'impétueuse Mlle de Galardy à se plier à cette multitude de petits efforts de chaque heure, à garder une inaltérable patience, était immense, et elle y déployait une énergie extrême.

La fin de l'été amena une surprise agréable pour M. de Galardy, mais qui troubla Gabrielle.

On vint tout à coup beaucoup voir son père.

Les Souzeau furent les premiers qui parurent : Mme de Souzeau, Henri et sa femme, car il avait épousé Mlle des Furens. Mlle de Galardy remarqua qu'on jetait sur elle des regards de curiosité, d'apitoiement. On complimenta beaucoup M. de Galardy sur sa dame de compagnie.

— Oui, oui ! disait-il, Mme Rosanat m'a trouvé une personne qu'on peut tolérer. Elle a bien ses défauts, mais je crois qu'elle a fini par s'intéresser à moi.

Les du Bousson, les Breslois, les Marty, les Louvray, les des Furens débarquèrent successivement à Ponthiard.

Gabrielle pensa que la santé déclinante de son père attirait ces visites : on venait voir finir M. de Galardy.

Mme des Furens, lorsqu'elle quitta Ponthiard, dit à *Mlle Durand*, d'un ton sec :

— Vous faites bien, mademoiselle, d'avoir soin

de M. de Galardy; le pauvre homme n'a pas été gâté sous ce rapport. Il a une fille qui l'a abandonné... une triste personne! qui ne se lavera jamais de ses fautes.

— Saurait-elle qui je suis! se demanda Mlle de Galardy le cœur percé comme d'un trait aigu.

Les visites cessèrent avec l'automne, mais cette période d'animation laissa à Mlle de Galardy quelques motifs de songer et même de s'inquiéter.

M. de Galardy devint très-rêveur. Plus d'une fois il regarda *Mlle Durand* avec beaucoup d'attention. Il lui demanda un jour :

— Vous avez des marques sur la figure! Est-ce qu'il vous est arrivé un accident?

— Oui, répondit-elle, étant enfant, je suis tombée d'un premier étage, par la fenêtre, sur des briques et des tuiles, et je me suis abîmé la figure.

Et elle feignit de cacher machinalement son visage. En réalité, elle voulait cacher l'altération qu'elle y sentit passer.

Un autre jour, sortant d'une de ses rêveries, au fond de son fauteuil, M. de Galardy murmura :

— Si ma fille était là!...

— Je serais heureuse aussi qu'elle fût là, prononça du gosier Gabrielle en raidissant toutes ses forces.

Il la regarda de côté, et, un instant après, elle vit qu'il secouait la tête.

Une troisième fois, dans le jardin, où il ne marchait plus qu'à pas lents :

— Pourquoi ma fille n'a-t-elle pas voulu que nous fussions heureux! dit-il encore.

— Je regrette de n'avoir pas connu Mlle de Galardy; peut-être pourrais-je la défendre! répliqua-t-elle.

Elle maîtrisa son âme qui se soulevait et criait grâce, et elle sembla demeurer impassible.

— S'il a deviné, si on le lui a dit, s'il sait! Que dois-je faire, mon Dieu! se demandait Mlle de Galardy torturée. Adoucirait-elle les derniers mois de la vie de son père en se révélant à lui, en reprenant possession de cette tendresse qu'il paraissait lui offrir? Mais où serait la punition, le châtiment pour elle? Et que de poignantes explications à réveiller, que de blessures à rouvrir! On ne rentrerait dans ce cœur qu'en le faisant saigner. — Non! se dit-elle, j'ai effacé les traits de Gabrielle de Galardy, qu'elle ne reparaisse plus! Cependant elle questionna Mme Rosanat, surtout à propos des visites inopinées et bientôt interrompues qui avaient été faites à Ponthiard.

— Est-ce qu'on se douterait de quelque chose? Est-ce qu'on soupçonnerait la vérité?

— Mais non, dit vivement Mme Rosanat, c'est moi qui ai engagé nos amis, nos connaissances à voir M. de Galardy.

Puis, comme celui-ci ne renouvela point les propos et les observations dont Gabrielle s'était émue, elle jugea qu'elle avait mal interprété cette série de faits.

L'automne fut une saison mauvaise pour M. de Galardy.

Son affaiblissement s'accéléra. Le père de Gabrielle dépérissait. Il ne tarda pas à être obligé de garder le lit, et il ne se releva plus.

Mlle de Galardy s'échappa maintes fois, courant jusqu'à la petite chapelle, dont les dalles reçurent ses larmes et dont le plafond entendit monter ses soupirs et ses supplications. Le médecin déclara que M. de Galardy ne passerait pas l'hiver.

La maladie ou plutôt les maladies, car il en avait plusieurs, qui s'entraînèrent l'une l'autre dans son corps qui se dissolvait, eurent leur cours, lent, mais progressant de jour en jour.

Les heures grises et noires des journées d'hiver se traînèrent pesamment, dans le calme inquiet qui entoure le lit des malades; les nuits furent remplies de plaintes, d'agitations et de fatigues. Mme Rosanat vint assez souvent passer une après-midi avec Gabrielle, plus rarement elle passa une nuit à Ponthiard.

Elles causaient à voix basse, tandis que M. de Galardy sommeillait. Gabrielle accourait à ses moindres gestes, à ses soupirs. Il eut parfois un délire léger et passager. Ses regards prirent ce caractère profond, solennel que donnent les approches de la mort, qui fait presque de chaque homme un être auguste, un martyr, dont elle ennoblit les traits par les émouvants ravages de la souffrance.

Un jour que Mme Rosanat était là, et qu'étendu, M. de Galardy semblait tenir sur une vision ses yeux grands ouverts, il répéta d'un ton faible le mot qu'il avait déjà prononcé :

— Si ma fille était là!...

— Dites-le-lui donc que vous êtes Gabrielle! dit Mme Rosanat à voix basse, mais avec de la véhémence dans l'accent.

Mlle de Galardy la retint en lui posant la main sur le poignet, et de sa tête fit : Non! à plusieurs reprises, avec un visage décomposé par l'angoisse.

— Tout le monde, excepté lui, sait que Mlle Durand n'est autre que Gabrielle de Galardy! reprit Mme Rosanat.

— Je crains de lui faire du mal! murmura Gabrielle; et puis je ne me sens pas le droit de le lui dire!

Mme Rosanat plia devant ce nouvel excès d'une âme pleine de sentiments excessifs.

Quant à M. de Galardy, il ne voyait pas son état, et lorsque les calmants l'avaient soulagé, il préparait des projets pour l'avenir. Autant, avant d'être définitivement malade, il parlait de sa fin prochaine, autant il la croyait éloignée maintenant.

On vint le voir, mais la nécessité de ne pas le fatiguer fit écarter les nouvelles visites par Mlle de Galardy.

Mme Rosanat amena le curé de Saint-Urbain

pour donner l'extrême-onction à M. de Galardy. On présenta à celui-ci la cérémonie comme préparatoire, lui en dissimulant la portée. Loin de s'en effrayer, il exprima l'espoir que l'attention de la Providence, appelée de la sorte sur sa tête, le tirerait bientôt d'affaire.

Mais il déclinait toujours, et un matin, Gabrielle se trouvant seule auprès de lui, il affirma qu'il éprouvait un mieux sensible, et désira prendre un peu de biscuit et de vin. Il parut s'en trouver bien, posséder toute sa tête. Et puis, une heure après, il tomba dans l'agonie, ses yeux devinrent vagues, ses mains s'agitèrent sur sa couverture, et un râle léger le prit.

Mlle de Galardy, agenouillée au pied du lit, saisit une des mains de son père, la baisa, et doucement, en étouffant sa voix, mais en la prolongeant, elle dit :

— Je suis votre fille; je suis Gabrielle, mon père!

Il tourna vers elle ses yeux vagues, sans qu'ils eussent plus d'expression, et ils se renversèrent sous la paupière, deux souffles affaiblis sortirent ensuite de ses lèvres. Avait-il compris? avait-il entendu?...

Mlle de Galardy est restée à Ponthiard. Elle y vit seule, absolument, ne voyant plus personne, car Mme Rosanat est morte. Elle donne le revenu de Ponthiard aux curés des églises de Prelles pour les pauvres. Elle se nourrit des légumes qu'elle cul-

tive elle-même. Elle est habillée en paysanne et porte des sabots dans lesquels ses pieds sont nus. Elle a fini par passer pour folle dans le pays, mais d'une folie qui la rend respectable aux yeux de plus d'une personne. Sa santé ne lui permettra pas de vivre bien longtemps encore.

BRIC-A-BRAC

I

Deux pièces dans l'appartement de M. Gallois de Ginac avaient été disposées pour recevoir la collection d'objets d'art dont il était l'heureux possesseur.

Une installation simple et pratique, calquée sur celle des musées publics, faisait parfaitement valoir cette infinité de petites choses délicates qui constituent une partie de la curiosité, ou du bric-à-brac, comme on voudra.

Tout autour des murs se dressaient des armoires vitrées; dans l'enfoncement des fenêtres étaient placés, à plat, des casiers à couvercle de verre;

de semblables casiers couvraient plusieurs tables qui remplissaient le centre des deux pièces, qu'on décorait souvent du nom de salles, ou tout au moins de petites salles.

Sur le fond rouge sombre de toutes ces vitrines se détachaient les fins contours, les colorations fourmillantes de mille objets choisis avec goût. Les étincelles des cuivres rivalisaient avec les luisants bleuâtres des armes et des ferrures ; les faïences et les porcelaines, claires, égayées de bariolages, répondaient à la transparence grise et sourde des verreries vénitiennes, dont la fragilité était défendue par de véritables matelas de velours contre les trépidations que produisait le mouvement des voitures à l'extérieur ; l'onctueux ton jaune des ivoires vieillis, l'épanouissement des éventails étalés, les découpures des dentelles, les riches reflets des émaux, les tissus ornés de colorations à la fois puissantes et douces, sollicitaient, caressaient, réjouissaient l'œil, et, dans les profondeurs des armoires, derrière le chatoiement des vitres, s'enveloppaient d'une atmosphère veloutée dont l'effet avait un grand charme. Des stores aux fenêtres préservaient tous ces trésors d'une lumière trop vive qui leur aurait donné un aspect criard, sec et tranchant.

M. Gallois de Ginac était un homme grand, d'une soixantaine d'années, de tenue fort soignée, d'allures nobles jusqu'à l'affectation. Il aimait à parler haut, en renversant la tête en arrière d'un

air fier et dominateur, et étudiait volontiers ses tournures de langage. Disputant avec énergie le terrain à la vieillesse, il se teignait les moustaches d'un beau noir, et n'avait de cheveux gris que par derrière.

Il faisait, ce jour-là, les honneurs de sa collection à deux visiteurs de ses amis, M. Blossard et la fille de celui-ci, aimable jeune personne.

— Voilà un beau plat *rayonnant* de Rouen que je ne vous connaissais pas, venait de dire M. Blossard.

— Ça? s'écria M. Gallois d'un ton fort complexe où se sentaient du dépit et de la colère, ah! vous me décidez à une exécution devant laquelle je reculais...

Et, soudain, prenant le plat à deux mains, il en frappa fortement l'angle d'une vitrine.

— Que faites-vous? dit vivement M. Blossard.

Le fracas des morceaux du plat tombant sur le plancher, où ils s'émiettèrent en rebondissant, lui répondit.

— Il était faux! dit M. Gallois avec cet accent particulier que connaissent bien les collectionneurs trompés. La falsification est partout sous nos pas, continua-t-il avec la chaleur de l'indignation, elle nous enlace, nous obsède, nous abat. Au moment où nous étendons la main pour saisir une pièce rare elle est là, invisible, et place sous nos doigts la faïence fausse, le cuivre faux, le faux ivoire, le faux tissu, l'arme fausse, le faux émail! La falsifi-

de M. de Galardy ; le pauvre homme n'a pas été gâté sous ce rapport. Il a une fille qui l'a abandonné... une triste personne! qui ne se lavera jamais de ses fautes.

— Saurait-elle qui je suis! se demanda Mlle de Galardy le cœur percé comme d'un trait aigu.

Les visites cessèrent avec l'automne, mais cette période d'animation laissa à Mlle de Galardy quelques motifs de songer et même de s'inquiéter.

M. de Galardy devint très-rêveur. Plus d'une fois il regarda *Mlle Durand* avec beaucoup d'attention. Il lui demanda un jour :

— Vous avez des marques sur la figure! Est-ce qu'il vous est arrivé un accident?

— Oui, répondit-elle, étant enfant, je suis tombée d'un premier étage, par la fenêtre, sur des briques et des tuiles, et je me suis abîmé la figure.

Et elle feignit de cacher machinalement son visage. En réalité, elle voulait cacher l'altération qu'elle y sentit passer.

Un autre jour, sortant d'une de ses rêveries, au fond de son fauteuil, M. de Galardy murmura :

— Si ma fille était là!...

— Je serais heureuse aussi qu'elle fût là, prononça du gosier Gabrielle en raidissant toutes ses forces.

Il la regarda de côté, et, un instant après, elle vit qu'il secouait la tête.

Une troisième fois, dans le jardin, où il ne marchait plus qu'à pas lents :

— Pourquoi ma fille n'a-t-elle pas voulu que nous fussions heureux! dit-il encore.

— Je regrette de n'avoir pas connu Mlle de Galardy; peut-être pourrais-je la défendre! répliqua-t-elle.

Elle maîtrisa son âme qui se soulevait et criait grâce, et elle sembla demeurer impassible.

— S'il a deviné, si on le lui a dit, s'il sait! Que dois-je faire, mon Dieu! se demandait Mlle de Galardy torturée. Adoucirait-elle les derniers mois de la vie de son père en se révélant à lui, en reprenant possession de cette tendresse qu'il paraissait lui offrir? Mais où serait la punition, le châtiment pour elle? Et que de poignantes explications à réveiller, que de blessures à rouvrir! On ne rentrerait dans ce cœur qu'en le faisant saigner. — Non! se dit-elle, j'ai effacé les traits de Gabrielle de Galardy, qu'elle ne reparaisse plus! Cependant elle questionna Mme Rosanat, surtout à propos des visites inopinées et bientôt interrompues qui avaient été faites à Ponthiard.

— Est-ce qu'on se douterait de quelque chose? Est-ce qu'on soupçonnerait la vérité?

— Mais non, dit vivement Mme Rosanat, c'est moi qui ai engagé nos amis, nos connaissances à voir M. de Galardy.

Puis, comme celui-ci ne renouvela point les propos et les observations dont Gabrielle s'était émue, elle jugea qu'elle avait mal interprété cette série de faits.

cation est une chose, je dirais presque un être incompréhensible, mystérieux, fantastique, à coup sûr insaisissable. Quel est le but réel du falsificateur ? Où niche-t-il, où travaille-t-il ? La plupart du temps on l'ignore. Cherche-t-il à gagner de l'argent? Ce n'est point prouvé. Presque toujours, au contraire, il dépense beaucoup d'argent et de temps à contrefaire une belle pièce et perd en la vendant. On recueille de meilleurs bénéfices dans l'imitation avouée, organisée en fabrication régulière et abondante. J'émettrais cette idée qu'il y a chez le falsificateur on ne sait quelle dépravation, quelle maladie!... Il a un sentiment que j'appellerais la parodie du goût de l'art. Pourquoi cette jouissance secrète et profonde à tromper les gens, à lancer des espèces d'énigmes dont seul il aurait le mot? Il y a un esprit méphistophélique là-dedans, sur mon honneur !

M. Gallois, à certains points de ses discours, avait l'habitude de saluer. Il ôta une petite calotte en forme de tasse chinoise qu'il portait sur le sommet de la tête.

Se saluait-il lui-même, faisait-il la révérence à l'importance de la pensée qu'il « émettait ? » Cette manie, dégénérée en mouvement machinal, amenait quelquefois des rencontres bizarres avec des courants d'idées et de paroles où il devenait tout à fait intempestif et ridicule d'exécuter des saluts. M. Gallois de Ginac semblait vouloir aussi tenir les gens sous la puissance de ses regards, et l'on

aurait cru qu'il vous provoquait par moment en vous disant les choses les plus simples.

— Je sens, reprit-il, que je suis devenu depuis quelque temps le point de mire d'un de ces mystifalsificateurs... Une persécution particulière s'attache à moi!...

Il fit une moue dédaigneuse et s'arrêta pensif, indiquant d'un signe de doigt qu'il écarterait facilement cet ennui.

— Mais êtes-vous souvent trompé? demanda M. Blossard.

— Jamais!... s'écria fièrement M. Gallois de Ginac en le toisant de tout son haut, j'ai la prétention d'être un de ceux qui s'y connaissent.

Et là-dessus, la petite calotte respectueuse voltigea dans l'espace.

— Si j'ai été trompé à propos de ce plat, dit M. Gallois, c'est que je n'avais pas *vu en personne!*

Il se recoiffa et ajouta :

— J'ai été trompé par un catalogue et par un expert... Et ici, pour en revenir aux étranges mystifications des falsificateurs, croiriez-vous...

M. Gallois regardait fixement Mlle Blossard et joua de la calotte dans l'attitude la plus galamment polie, si bien que la jeune fille en eut l'air troublé et même stupéfait. M. Gallois s'en aperçut et remit sa calotte.

— Croiriez-vous, continua-t-il, qu'on a publié dernièrement un catalogue faux indiquant la fausse vente d'une collection imaginaire!... Jusqu'où

n'iront-ils pas? N'est-ce pas là du pur Méphistophélès, comme je l'exprimais tout à l'heure?

Et il darda des regards terribles sur M. Blossard, en se rengorgeant.

— Mais il s'agit de mon plat de Rouen, reprit M. Gallois. Voici ce qui est arrivé. J'avais vu sur un catalogue de vente la désignation très-affirmative d'une belle pièce. J'étais obligé de quitter Paris. Je donnai commission à l'expert, c'est chose... Brigaudy, un expert de troisième ordre... de me l'acheter. J'aurais dû me défier de lui. Croyez-bien, d'ailleurs, que je suis un homme qui met la main à la pâte. Je n'achète pas et je ne *trouve* pas par intermédiaire, comme MM. les millionnaires qui ne *font* pas de collections, mais auxquels *on en fait!*... Il salua... Je donnai donc commission à Brigaudy, et cet imbécile, cet âne bâté... Il salua encore; Mlle Blossard se mordit les lèvres; il reprit :

— Je vous demande pardon, mademoiselle, de la vivacité de ces expressions... L'expert, voyant que la pièce était au moins douteuse, a eu la sottise de me la mettre sur le dos! Il m'a donné pour excuse qu'il avait été déterminé par le prix peu élevé auquel il avait pu l'obtenir : deux cents francs! S'il eût été vrai, un tel plat aurait valu plus de deux mille francs.

M. Blossard et sa fille écoutaient, disciples recueillis, les enseignements du collectionneur expérimenté.

M. Blossard était un homme à figure débonnaire et sérieuse, sentant bien son ancien fonctionnaire, comme il avait été.

Il ramassa un des fragments du plat et demanda :

— A quoi reconnaissez-vous que...

— Qu'il est faux? Au rouge, au fameux rouge de Rouen, perdu, inimitable, que Nevers, qu'aucune autre fabrique n'a jamais pu reproduire ! Ah le rouge ! c'est l'écueil, c'est le désir de la faïence. On a perdu aussi le secret du rouge-rubis des anciennes majoliques. Après maestro Giorgio de Gubbio et Francesco Xanto d'Urbino, ce beau rouge a disparu des faïences d'Italie.

— Pourtant, je ne... reprit M. Blossard qui dominé par la supériorité de M. Gallois, finissait rarement ses phrases en lui parlant. Il comparait le fragment avec le décor d'un vase véritable de Rouen en forme de casque.

— Ah! dit M. Gallois, les bleus, ainsi que le laiteux bleuâtre du fond sont passablement imités, mais le rouge est manqué. Rien qu'au flair? dit-il, en affectant de sentir le morceau de faïence, plaisanterie qui se fait souvent avec les novices, peuh!... tenez !

Il rendit le tesson à M. Blossard, qui y appliqua consciencieusement son nez, puis le passa à sa fille pour qu'elle en fît autant, en disant :

— En effet, on trouve... une certaine...

Mlle Blossard n'avait encore ni au figuré ni au réel le flair du collectionneur, car ses sourcils

relevés témoignèrent qu'elle ne sentait pas cette certaine...

— Il faut, dit alors M. Blossard que je vous soumette un achat que nous avons fait en route. Pauline porte l'objet dans son sac à ouvrage...

Pauline Blossard ouvrit le sac, et on en tira un pot bleu jaspé de taches blanches.

— C'est du Nevers ! Bonne petite pièce ! Combien l'avez-vous payée? dit M. Gallois.

— Trente-cinq ~~francs~~. Sous

— Ce n'est pas trop cher.

Le visage de M. Blossard s'épanouit. Aussi se donna-t-il le luxe d'une phrase complète :

— Tu vois, dit-il à sa fille, que je commence à m'y connaître, quoi qu'en dise ta mère.

A ce moment entra un jeune homme, élégant, de figure agréable, mais fine jusqu'à la ruse.

— Ah ! voilà Charles, terrible connaisseur lui aussi ! dit M. Gallois.

La façon dont le jeune homme fit ses compliments aux Blossard indiquait des relations assez intimes entre les deux familles. Il était visiblement sur un pied de familiarité avec la jeune fille.

Après avoir présenté les excuses de sa mère, retenue dans sa chambre par une violente migraine, Charles Gallois commençait à parler d'une soirée récente où tous quatre s'étaient trouvés ensemble, lorsque ses regards tombèrent sur les débris du plat brisé. Une contraction aussitôt réprimée traversa ses traits :

— Un accident? demanda-t-il vivement.

— Un accident volontaire, répondit M. Gallois. Est-ce que tu crois que je veux déshonorer ma galerie!

— Il était donc faux?

— Examine-le, toi qui es maître ès arts.

— C'est vrai, dit Charles en tournant et retournant quelques morceaux entre ses doigts; mais avoue-le, n'y as-tu pas été trompé, au moins pendant quelques minutes?

— Pas une seconde!... s'écria M. Gallois, qui étendit sa calotte de toute la longueur de son bras.

— Ah! dit le jeune homme avec un imperceptible froncement de sourcils, il n'était pas mal imité cependant.

— J'avoue que... dit M. Blossard.

— Vous vous y seriez laissé prendre?

— Bah! mon cher Blossard, vous deviendrez un vieux renard, vous aussi, et vous verrez que, si nous marions ces deux jeunes êtres, Charles fera de Pauline un expert de premier ordre.

Mlle Blossard rougit, tandis que Charles la regardait en souriant.

— Voulez-vous que nous laissions un moment les jeunes gens ensemble, dit à demi-voix M. Blossard à M. Gallois, j'ai à vous...

Il l'emmena à l'autre bout de la pièce.

— Décidément, dit M. Gallois en l'arrêtant devant un plat à reptiles et à coquillages de Palissy, tout n'est pas rose pour nous. Tous les

quinze ans, les fureteurs abattent, relèvent, démolissent, construisent. Voilà les Palissy, par exemple! Eh bien! on finira par ne plus savoir du tout ce que c'est. Il y a quelques années, c'était un article de foi que de lui attribuer une série de statuettes qu'on trouvait très-jolies. Aujourd'hui, il est décidé que Palissy n'a jamais fait de statuettes. On a trouvé des prédécesseurs et des continuateurs de Palissy qui auront tout exécuté. Lui n'aura rien inventé; il n'a peut-être rien fait! Le Palissy se faisait avant lui, à Nuremberg, ou bien au Pré-d'Auge, en Normandie. Rien ne prouve que ce qu'on suppose être de Palissy soit de lui; on n'a aucune filière authentique à cet égard. C'est Sauvageot, c'est du Sommerard qui ont inventé le Palissy sous la Restauration : ce sont ces choses-là qui doivent être de lui, se sont-ils dit à la vue de certaines pièces, et depuis, tout le monde leur a emboîté le pas. Mais sait-on au juste ce qu'était ce fameux émail que cherchait Palissy? Selon la dernière opinion, il cherchait le secret de la porcelaine de Chine, comme on le chercha à la cour de François de Médicis, où l'on fabriqua pendant quelque temps une sorte de porcelaine tendre, vers la même époque...

M. Blossard profita d'une pause amenée par le jeu de la calotte pour interrompre son ami.

— Je voudrais vous montrer... dit-il en tirant avec mystère de la poche de sa redingote un paquet bien enveloppé dans du papier...

Il regarda avec quelque défiance du côté de sa fille ; mais Pauline était très-occupée avec Charles, qui lui faisait un cours sur les trésors de la collection et lui en énumérait les prix. On entendait la voix du jeune homme monter de temps en temps, pour prononcer par exemple :

— Ce plat siculo-arabe vaut quatre mille francs; ce vase hispano-moresque vaut six mille francs; cette coupe de Venise à *reticelli*, mon père en a refusé mille francs ; il l'a eue pour trente francs à Avignon...

Mais les deux messieurs n'entendirent pas ce certain mot qui lui échappa durant la conférence :

— Ce qui m'a décidé à devenir connaisseur, c'est que j'ai voulu savoir si mon père plaçait bien son argent!

Il est vrai qu'il sentit lui-même le positivisme un peu trop marqué de cet aveu, qu'il en craignit le mauvais effet, et se hâta de le pallier par la plaisanterie :

— Que voulez-vous, avait-il continué, c'est par intérêt pour mon père et par amour-propre ; j'aurais eu du dépit qu'il se trompât. Je suis au contraire très-flatté quand les gens s'écrient : M. Gallois, oh! M. Gallois de Ginac! ah! quel homme! quel nez! Mon père est un *nez!* et c'est énorme!

Pauline rit et ne fit pas grande attention au propos positif. Elle était éblouie par cette espèce d'alchimie des connaisseurs qui transforme un plomb vil en or pur, un objet acheté dix francs en

une merveille dont la valeur s'est centuplée! Elle souhaitait que son père égalât bientôt M. Gallois. Elle devenait en bric-à-brac le reflet de M. Blossard. Quand elle rêvait à sa corbeille de mariage, elle espérait que Charles lui ferait présent de quelque précieuse rareté; serait-ce une boîte en argent de l'orfévre espagnol Juan de Arfe, un coffre de la Renaissance en fer ciselé et damasquiné de Milan ou de Venise, ou bien une vieille châsse du treizième siècle en émail cloisonné de Limoges? Elle la remplissait de bijoux de Benvenuto Cellini ou de Misseroni, de montres émaillées par Petitot, de bonbonnières décorées de miniatures par Hall, d'éventails en vernis Martin, peints par Boucher, de coffrets à gants en ivoire sculpté par François Flamand.

Pauline avait environ vingt-deux ans; ses cheveux blonds, ses doux yeux bleus, de jolies dents, un sourire aimable, une voix un peu lente, mais bien timbrée, faisaient d'elle une très-agréable jeune fille. Son père, ancien chef de division, possédait trente mille livres de rentes. Une dot fort convenable augmentait donc les agréments de Mlle Blossard.

Les deux familles, liées depuis quatre ans, avaient resserré leur intimité depuis que M. Blossard avait gagné le goût des collections au contact de M. Gallois de Ginac, et que Pauline pouvait s'intéresser aux sujets qui tombent sans cesse sur le tapis entre amateurs d'objets d'art.

Les longues discussions sur le violet de manganèse, sur l'engobe, sur les procédés de l'émail ou de la damasquinure champlevés, sur les verres à deux couches superposées, sur les différences de la haute et de la basse lisse, les doléances à propos de la perte de l'art du fer forgé et ciselé, et les gémissements sur la courte durée et la brève splendeur de la faïence d'Oiron, trouvaient Pauline attentive et même frottée de quelques connaissances théoriques. N'avait-elle point parcouru la traduction du livre du fameux moine Théophile, la *Schedula diversarum artium*, intrépidement étudié la Bible des hauts collectionneurs : l'*Histoire des Arts industriels* de M. Labarte, annoté le *Dictionnaire du Mobilier* de M. Viollet-le-Duc, et d'autres encore? Son père avait acheté pour plus de dix mille francs d'ouvrages à gravures depuis que la passion nouvelle s'était emparée de lui...

Cependant M. Blossard, ayant ouvert son mystérieux paquet, ne remarqua pas l'expression narquoise de la physionomie de son ami, lorsqu'il présenta l'objet à celui-ci. Mais aussitôt que les regards du père de Pauline se levèrent sur M. Gallois, ce dernier prit un air de componction, de gravité et d'approbation.

Les mains de M. Blossard tremblaient un peu...

— Du Rouen brun... à la rouille... avec les amours... une salière unique!... dit-il d'un ton ému, et ses yeux furent suppliants.

« Grâce! signifiait leur prière, dites-moi que

cette pièce est vraie, que j'ai fait une trouvaille, que je m'y entends à merveille! »

« Faux, archi-faux! s'était écrié intérieurement le connaisseur, qui eut peine à retenir un sourire de compassion méprisante... Je connais la série de ces contrefaçons, je sais par quel canal elles s'écoulent! »

— Vous avez acheté cela chez Brigaudy? demanda-t-il.

— Oui, répliqua M. Blossard, qui se sentit un peu raffermi en voyant que sa condamnation n'était pas sur-le-champ prononcée; est-ce que vous aviez déjà vu cette salière?

— Non, mais je sais qu'il a quelquefois des choses de cet ordre... Ce n'est pas laid cela...

M. Blossard respira bien plus à l'aise et prit un air joyeux.

— Combien l'avez-vous payé? demanda M. Gallois.

— Neuf cents francs! dit M. Blossard en baissant la voix... Je n'en ai pas parlé à Pauline, qui le dirait à sa mère. Ma femme ne partage malheureusement pas nos goûts artistiques... Elle a d'autres qualités... Ainsi, c'est bien du vrai Rouen à la rouille?

M. Gallois feignait un profond examen de la salière, qu'il faisait miroiter sous la lumière de la fenêtre. Il se trouvait très-embarrassé. Donner un certificat d'authenticité à l'objet devenait compromettant. — Bah! Comment! M. Gallois a déclaré

que cette pièce était vraie? s'écrierait railleusement le premier expert venu. — D'un autre côté, quel coup asséné sur la tête de M. Blossard, si on lui disait la vérité! Et puis, celui-ci était de cette race de gens qu'on ne désillusionne guère, et qui se cramponnent sans vérification à leurs croyances.

M. Gallois chercha à s'en tirer jésuitiquement.

— C'est très-joli, dit-il; une pièce, vraie, comme celle-là, vaut mille écus...

Tout dépendait de la manière dont il avait suspendu la prononciation du mot *vraie*.

— Vous croyez qu'on pourrait m'en donner...

— Oui, *si* vous trouviez un amateur...

Le *si* sauvait encore l'explication.

Heureusement, une inconsciente mais naturelle transition d'idées permit à M. Gallois d'échapper à son embarras. L'erreur de M. Blossard le fit penser à un autre de leurs amis, amateur fort malheureux, et victime, plus encore que le père de Pauline, de son malencontreux amour pour les bibelots.

— Et, à propos, s'écria M. Gallois, l'ami Régeant a-t-il fait, lui aussi, quelque nouvelle grande acquisition?

L'ami Régeant était le plastron de Blossard, enchanté de pouvoir tomber sur moins fort que lui et l'écraser de sa supériorité.

— L'ami Régeant est inouï, répliqua-t-il; il ne sait rien et il n'est pas de jour qu'on ne le trompe grossièrement. Un effronté marchand vient de lui vendre pour une œuvre originale de la fin de

la Renaissance un mauvais moulage de je ne sais quel bouclier reproduit en zinc galvanisé... en lui faisant croire que l'œuvre était de Jean Goujon, qui n'a jamais travaillé pour les armuriers... C'est à pouffer de rire !

Et M. Blossard joignit l'acte à la parole. Le chapitre de l'ami Régeant était le seul qui le rendît bavard et disert.

Juste au même moment, à l'autre bout de la petite salle, Charles disait à Pauline :

—Et votre charmante amie, Mlle Noémie Régeant? Vous ne nous l'amenez donc plus?

Mlle Blossard sembla vouloir d'abord scruter la pensée du jeune homme, puis elle répondit :

— Je vous l'amènerai avec d'autant plus de sérénité que, comme vous le savez, elle ne veut pas se marier...

— Je ne comprends pas quel rapport...

— Je me suis bien aperçue qu'elle était votre préférée ! dit Pauline avec un sérieux affecté.

— Oh ! la jalouse ! répliqua Charles en s'amusant à lui faire une moue menaçante comme à un enfant.

— Oui, monsieur, c'est ainsi !... La pauvre Noémie ! reprit-elle avec un petit soupir.

— Pourquoi la plaignez-vous? Parce qu'elle ne veut pas se marier?

— C'est très-beau. Elle se consacre à son père qui est âgé... elle ne veut pas le quitter !

— Cependant, si...

— Si un jeune homme d'un mérite extraordinaire comme celui qui se...

— Ou un autre, d'un plus grand mérite encore.

— Eh bien non! on ne détournera pas Noémie de son vœu, car c'est un vœu qu'elle a fait.

M. Blossard vint les interrompre :

— Pauline, avant de rentrer, nous passerons chez Régeant, dit-il.

— Je préférerais rentrer d'abord. Je voudrais prendre à la maison un volume des *Arts somptuaires* de Louandre, que Noémie a besoin de consulter.

— Non, non, les livres ne sortent pas de ma bibliothèque; Noémie viendra le consulter chez nous.

Là-dessus, le père et la fille partirent. M. Blossard avait remis dans sa poche l'important paquet dont il ne voulait même point avouer l'existence à Pauline.

II

En passant dans le quartier de la Madeleine, devant le magasin de Ginnantier, qui, depuis la retraite du père Bergheim et la mort du père Pêcheur, commençait à monter au premier rang parmi les marchands de curiosités, Mlle Blossard jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— Il y a grande réunion chez Ginnantier, dit-elle à son père ; Noémie et M. Régeant sont là !

— Entrons, dit M. Blossard.

En effet, groupées tant bien que mal au milieu des meubles entassés dans le magasin assez obscur, plusieurs personnes, hommes et femmes, étaient assises, formant un cercle de causeurs.

On voyait apparaître une tête entre les panses de deux énormes potiches de Chine; plus loin, deux jambes croisées sortaient d'un enfoncement créé entre un cabinet de la Renaissance et une armoire hollandaise peinte, et une voix jaillissait de ce creux noir sans qu'on y distinguât ni corps ni tête; des étoffes claires retombant entre de hautes pendules en marqueterie, filant derrière des candélabres à girandoles pour se retrouver sous un bureau Louis XVI garni de guirlandes dorées et disparaître derrière des bustes en terre cuite relégués à terre, laissaient dans l'incertitude; indiquaient-elles la présence de dames ensevelies dans le fouillis, ou étaient-ce des tissus faisant partie du fonds? On ne savait pas s'en rendre compte immédiatement. On se salua et on se tendit la main avec les plus grandes précautions, à travers le chaos de pointes et de choses crochues qui barraient partout le passage aux bras et aux jambes.

M. Blossard et Pauline connaissaient toutes les personnes présentes, habituées de la boutique, aimant à se réunir chez la mère Ginnantier pour « popoter ».

Un grand monsieur chauve, à cravate blanche, à la longue redingote qui lui battait les talons, et portant un feutre à bords immenses, sortait au moment où entrait M. Blossard et sa fille.

— M. Desmarteaux vient se rafraîchir à Paris, dit la mère Ginnantier, grosse femme accorte à l'air malin ; là-bas, à Tours, il se trouve toujours en retard sur la vogue et il a besoin de se mettre au courant.

— Est-ce qu'il fabrique toujours des meubles avec de vieux panneaux raccrochés de droite et de gauche? demanda la voix qui sortait de l'enfoncement.

— Probablement, car il m'a pris ces deux planches, dit la marchande en désignant avec une espèce de dédain des bois sculptés qui se dressaient contre une colonne-console en marbre serpentin.

— Pas bête, le docteur Desmarteaux ! reprit la voix; il y a quelque temps, il avait sa clientèle dans les châteaux du pays, et quand il avait donné ses soins et qu'on lui parlait de payement, il ne manquait jamais de répondre : Je ne veux pas d'argent, moi; donnez-moi seulement un petit souvenir ; n'importe quelle toute petite chose parmi celles que je vois là-bas: tenez celle-ci. Et comme il avait guigné son affaire depuis longtemps, il tombait juste sur une toute petite chose de grand prix. C'est de cette façon qu'il a enlevé au comte de Mareuil un émail de Pénicaud III, qu'il a bel et bien revendu quinze cents francs, et à Mme de

Saint-Léger une coupe d'Oiron que Nadalewski lui a achetée plus de trois mille...

— C'est un grand coquin! reprit un gros homme brun, bistré, à fortes moustaches, qui soufflait au fond d'un fauteuil où, seul de toute la petite société, il avait su trouver une bonne installation. — Desmarteaux, quand il s'est trompé, et cela lui arrive souvent, n'en démord pas. S'il a acheté une faïence fausse, par exemple, il emploiera tous les moyens pour tâcher de lui donner une apparence vraie ou au moins vieille ; il l'ébréchera, il la craquèlera, il la mettra dans du fumier pour la jaunir; si c'est une gravure, il la travaille avec des acides.

— Il est revendeur par-dessus le marché, dit la mère Ginnantier, il nous fait concurrence. Le métier devient difficile, car c'est un genre qui prend chez les amateurs de se faire marchands...

— A chaque instant, reprit la voix de l'enfoncement, on voit publier une brochure, un travail spécial, une notice en tête d'un catalogue... C'est pour préparer la vente de quelques pièces sur lesquelles tel ou tel collectionneur bien connu compte réaliser un beau bénéfice.

— Ah! M. de Grandville! s'écria M. Blossard. Je me demandais depuis un instant à qui était cette voix...

Et il plongea sa main dans le creux noir, pour serrer celle du personnage invisible. Celui-ci se dérangea un peu, car une grande barbe blonde

et un grand nez aquilin surgirent en dehors du flanc de l'armoire hollandaise; mais ce ne fut que pour se replonger aussitôt dans l'obscur abri.

— D'autres, continua-t-il, ont un système peut-être plus ingénieux encore. Ils donnent des soirées musicales, racolent tout Paris, vantent leurs richesses à leurs invités, et mettent plusieurs années à préparer le grand jour où ils donneront le coup de filet... ce qui n'a rien que de très-légitime, d'ailleurs.

— Malgré tout çà, dit la mère Ginnantier non sans orgueil, un marchand s'établit avec quarante ou cinquante mille francs; il a à lutter contre des messieurs qui ont trente, soixante, cent mille livres de rentes et qui ne s'occupent que d'une spécialité! Eh bien! tout de même, si on veut avoir une pièce hors ligne, c'est encore chez le marchand qu'on la trouvera...

Et, en clignant de l'œil, elle désigna son entre-sol, qui passait pour recéler des objets de grande valeur, tandis que la boutique ne renfermait guère que du bric-à-brac courant pour l'acheteur ordinaire.

— C'est possible, dit le gros homme brun, nommé M. Caquirol, mais chaque année vos fameuses pièces entrent chez le grand amateur, qui finit par avoir beaucoup plus de fameuses pièces que vous...

— Pardine! répliqua-t-elle, pour ce qui est du passé, vous avez raison; mais quand il s'agit de

trouver du nouveau, nous savons dénicher... et nous n'achetons guère aux grandes ventes, cependant...

— Parce que c'est trop cher...

— Du reste, les grandes collections ou du moins les belles pièces des grandes collections passent presque toutes dans la même main, dit Mme Caquirol; la célèbre collection Debruge-Duménil est redevenue la célèbre collection Soltykoff, et celle-ci s'appelle à présent la collection Burtser, en assez grande partie du moins...

Noémie et Pauline, en jeunes filles bien élevées, écoutaient. Elles n'avaient pu se joindre à travers les fouillis et auraient cependant désiré vivement se trouver l'une à côté de l'autre.

Pauline, placée près de la porte, jeta tout à coup une légère exclamation.

— Ah! M. Charles Gallois qui passe en voiture avec un homme en blouse!

— Un homme en blouse! répéta Mme Caquirol avec surprise; vous vous êtes trompée, je crois, ma toute belle!

— Oh! je suis sûre que c'est lui! dit Pauline qui regardait toujours.

Elle seule était placée pour pouvoir regarder, en effet. Il y avait bien eu dans le petit cercle un élan général pour se précipiter en masse vers la porte du magasin, mais chacun dut se résigner à rester incrusté au milieu des meubles et renoncer à repaître sa curiosité.

— Il baisse le store de la voiture, continua Mlle Blossard.

— Nous venons justement de chez M. Gallois de Ginac, reprit son père.

— C'est un homme de beaucoup de goût, dit Mme Caquirol, grande ex-belle femme, blonde, à voix grasse et forte, pleine d'assurance et étalant des airs d'aimable supériorité; quant à Charles, il surpassera peut-être son père, ceci soit dit sans vouloir faire ma cour à Mlle Pauline.

Mlle Blossard rougit et regarda son amie Noémie qui lui sourit doucement.

— Moi, je me défie un peu de Charles, prononça la voix de M. de Grandville.

— Comment cela? ne put s'empêcher de s'écrier vivement la jeune fille, dont les yeux sondèrent en vain le trou noir où était enfoui l'assaillant.

— Rassurez-vous, mademoiselle, répliqua la voix, je ne parle qu'au point de vue collectionneur.

— Mais Mme Caquirol vient de nous dire qu'il surpasserait son père.

— Je le trouve trop fort.

— Eh bien! quel inconvénient y a-t-il là-dedans?

— M. de Grandville veut vous taquiner, ma toute belle, dit Mme Caquirol.

— Je réclame une explication catégorique, reprit Pauline en riant, mais au fond avec quelque sentiment de *pique*.

L'arrivée d'un nouveau personnage empêcha l'explication.

C'était un homme dont l'aspect tenait le milieu entre celui d'un acteur du Palais-Royal et celui d'un petit bourgeois, à demi comique, à demi insignifiant.

La marchande s'était avancée vers lui, mais il l'arrêta de la main :

— Vous avez trop de monde, dit-il, je reviendrai, ne vous dérangez pas.

— Vous ne savez pas qui c'est? demanda la mère Ginnantier lorsqu'il fut sorti.

— Non, non! dit-on de toutes parts.

— C'est un des plus fameux danseurs excentriques de ce temps, un émule du célèbre Chicard. Ces messieurs ont dû le voir dans le quadrille des...

— Brididis? Bah! dit M. Caquirol.

— Il s'appelle M. Douçard.

— Et qu'est-ce qu'il fait? Il brocante?...

— Il vend des médailles de la Renaissance, ce qu'on appelle spécialement les médailles artistiques, et il paraît qu'il en fabrique d'admirables, à tromper Hulin et Clairfoyer eux-mêmes, si on pouvait les tromper...

— Voilà une double vocation des plus étranges, s'écria Mme Caquirol; qui se douterait que cet homme à l'air tranquille et rangé...

— Comme un petit marchand de mercerie...

— Exécute des cabrioles diaboliques et ensuite s'asseoit, ne bouge plus, met une loupe dans son œil, lime, gratte, creuse avec les mouvements imperceptibles d'une souris qui grignote?

On se récria sur la singularité du personnage.

— Ce sont les arabesques de l'art de la Renaissance qu'il dessine dans ses cabrioles probablement, dit la voix de M. de Grandville.

— La danse à rinceaux! ajouta Caquirol.

Mme Caquirol, qui commençait à avoir trop chaud, déploya son éventail.

— Oh! le bel éventail! s'écria Noémie qui était près d'elle.

Mme Caquirol le lui remit gracieusement entre les mains :

— C'est un éventail de Huet, qui peignait aussi les chaises à porteurs; la monture, flèches, brins et panaches, est en vernis Martin.

— Ce fameux imitateur des laques de Chine, dit M. Régeant.

— Si ce n'est qu'en voulant imiter, il a créé un genre à lui, reprit M. Blossard.

— Je l'ai acheté ce matin, dit Mme Caquirol.

— Où donc? demanda la marchande avec une nuance de jalousie dans le ton.

— Chez Mme Bordin.

— Elle n'a jamais rien, pourtant...

— A propos, interrompit Mme Caquirol en baissant la voix, il paraît que c'est fini entre des Vaubrays et la petite Bordin...

— Ah! ne m'en parlez pas! Mais savez-vous comment cette vieille rouée de mère Bordin s'est vengée de des Vaubrays?...

— Parlez un peu plus bas... à cause de ces demoiselles...

— Mais il me semble qu'on dit des choses intéressantes du côté des dames, dit la voix de M. de Grandville.

Il y eut un moment de silence.

— Il y a bien de l'écho dans votre antre, dit enfin Mme Caquirol. On voit bien que vous êtes comme un aveugle, vous avez l'ouïe plus fine... Tenez, monsieur Régeant, ajouta-t-elle, donnez donc quelques renseignements sur les éventails à cette charmante Noémie.

— Je vais lui en donner, moi, interrompit M. Blossard, toujours empressé de profiter de ses avantages sur son ami.

— Et maintenant, reprit en chuchotant Mme Caquirol, contez-moi donc l'histoire, ma bonne madame Ginnantier.

— Eh bien, la mère Bordin a trouvé moyen de faire un procès à des Vaubrays.

— Un procès?

— Ceci vous étonne! Voilà le comment et le pourquoi. Pendant que des Vaubrays était bien avec la petite, il a demandé à la mère de lui monter une espèce de collection. Elle lui a fourni des plats, des potiches, des armoires. Il pouvait y en avoir pour six ou huit mille francs. Bien entendu, tant qu'a duré le bon temps, il n'a jamais été question de facture ni d'argent. Mais aussitôt après la rupture, la mère Bordin a envoyé

une note de 30,000 francs à des Vaubrays; lui, l'a envoyée... promener, et alors elle l'a fait assigner...

— C'est drôle! s'écria la voix de M. de Grandville.

— Comment! vous avez entendu? C'est trop fort! dit Mme Caquirol; si jamais j'ai des secrets à confier, ce ne sera pas dans votre voisinage.

— Il savait déjà l'histoire, comme moi! dit M. Caquirol.

— Comment, vous la saviez, et vous ne me l'avez pas encore racontée? répliqua-t-elle gaiement.

Puis, pour ne pas laisser planer sur l'esprit des jeunes filles ces mystères, ces réticences, qui, prolongés, pouvaient les embarrasser et leur donner mal à penser, Mme Caquirol demanda à M. Blossard :

— Eh bien, où en êtes-vous de votre cours avec Noémie?...

— Mais, dit la jeune fille, quelque savant que soit M. Blossard, je suis sûre, madame, que vous m'en apprendriez encore plus...

— Venez donc me voir, ma toute belle, un de ces jours, je vous montrerai tout ce que j'ai. Vous verrez mon *flabellum* byzantin. J'ai du reste un peu de tout. Je suis presque complète en éventails. J'ai, ce qui est rarissime, un *esmouchoir* du treizième siècle. J'ai des éventails ronds, longs, carrés, comme les crieurs de cartons. J'en ai du seizième siècle à miroirs et du dix-huitième à lor-

gnettes ou à montres. J'en ai en fer, en argent, en ivoire, en écaille, en nacre, en roseau, en baleine, en bois de palissandre, de santal, de citronnier, d'ébène, à feuilles de peau, de cuir, de papier, de soie, de crêpe. J'en ai sans feuilles, ce sont ceux qu'on appelle brisés... J'en ai à quatre branches, j'ai des éventails d'église... J'en ai des italiens, des espagnols, des hollandais et surtout des français... des chinois et des japonais, cela va sans dire!... Etes-vous contente de mon petit *boniment?*... acheva-t-elle avec son rire aimable et en effleurant les doigts de Noémie d'un petit coup de l'éventail.

Au même moment, une explosion de cris joyeux retentit dans le magasin à la vue d'un petit monsieur qui venait d'y entrer :

— Ah! voilà Bascaret!

Et tous, comme des fous, et lui aussi, se mirent à faire des signes et des gestes. Les grands bras de M. de Grandville outre sa longue barbe et son nez, sortirent de derrière l'armoire hollandaise, et gesticulèrent une pantomime chaleureuse.

Assurément quelqu'un qui eût ignoré que le nouveau venu était un célèbre collectionneur sourd-muet, serait resté stupéfait devant cette étrange scène de réception.

— Il vient nous faire ses adieux, il part pour la Chine! disait l'un, traduisant à l'autre ce qui se passait.

— Oui, oui, j'ai bien compris!

— Ah! vous achèterez?... Il achètera des bronzes!...

Et tout le monde d'incliner la tête et de taper à qui mieux mieux sur les vases de bronze du magasin, et M. Bascaret, qui avait l'air très-bon homme, de taper à son tour, afin qu'il ne restât aucune incertitude.

La plupart du temps, entraînés par l'habitude de la parole et moins habiles que M. Bascaret dans l'art des gestes, les gens, en s'adressant à lui, commençaient par des phrases, puis finissaient par des signes explicatifs :

— Oui, oui, les Chinois!,.. Et on faisait le geste de se prendre une queue derrière la tête.

— Une longue traversée!... Et avec les mains on imitait tant bien que mal le balancement du navire sur les vagues, et on reproduisait ensuite le souffle de la machine à vapeur... fff... fff!...

Après quoi on se fatigua de ces exercices et on abandonna à M. Bascaret, Pauline et M. Régeant, à qui leur position topographique dans le magasin ne permettait pas de lui échapper.

Mme Caquirol avait repris son cours sur les éventails :

— Je recherche surtout, dit-elle à Noémie, les éventails peints et provenant authentiquement d'artistes connus ou célèbres. Vous en verrez de Boucher dans ma collection. J'ai cru longtemps en posséder un de Watteau, mais il paraît qu'il n'en a pas exécuté; tout au plus aurait-il composé des dessins d'après

faisant des moues et en poussant de petits cris bizarres; mais il ne réussit qu'à les impatienter davantage.

— D'ailleurs, reprit M. Régeant, vos prétentions de connaisseur ne sont guère justifiées et j'en ai entendu rire plus d'une fois.

— Pas tant que des vôtres!

— J'ai étudié autant et plus que vous, et je ne crois pas être un sot...

— Mais c'est un malentendu, messieurs, ne vous querellez pas, commençaient à dire les autres qui, ne pouvant bouger de leurs places, ne s'interposaient que platoniquement. La tête tout entière de M. de Grandville, cependant, apparaissait comme une applique au flanc de l'armoire peinte. Pauline et Noémie s'étaient levées.

— Mon père! Papa!... invoquaient-elles vainement.

— Allons-nous-en, Noémie, dit M. Régeant, je ne veux pas être insulté...

— Si vous étiez plus modeste, répliqua M. Blossard, cela n'arriverait pas.

— J'espère bien ne plus me rencontrer avec vous nulle part, dit M. Régeant, qui, sans saluer personne, se précipita hors du magasin, suivi de Noémie éplorée.

— Papa! disait Noémie sur le trottoir, ne te brouille pas avec M. Blossard. Je t'en prie, rentrons...

— Jamais, jamais!

— Mon père! disait de son côté Pauline dans la boutique, tu aurais dû ménager M. Régeant, tu sais qu'il est d'une grande susceptibilité.

— Trop grande. Il répond à une plaisanterie par des impertinences; je ne lui...

— Allons les rejoindre. Noémie doit être très-affligée...

— Pauline est ma meilleure amie, continuait à dire Noémie, qui était parvenue à arrêter son père; toi-même tu es lié depuis longtemps avec M. Blossard. Vous ne pouvez pas rompre pour une fâcheuse petite discussion.

— C'est un homme mal élevé, répondit M. Régeant en se laissant néanmoins entraîner d'un pas par sa fille.

— Je suis sûre qu'il regrette ce qui s'est passé.

— Viens dire à M. Régeant, reprenait Pauline auprès de son père, que tu ne lui en veux nullement et que tu espères qu'il ne te gardera pas rancune...

— Oh! mais... il a si mauvais caractère!... répétait en mâchonnant M. Blossard, qui cependant s'avança vers la porte du magasin...

— Mlle Pauline a raison! dit maternellement Mme Caquirol.

— Certainement, monsieur Blossard! Rendez-vous! ajoutaient les autres personnes.

— Viens donc, je t'assure que tout le monde t'approuvera, dit encore Noémie à M. Régeant, l'amitié doit excuser bien des choses. Viens, papa!...

— Qu'il me fasse des excuses, alors!

— Il s'excusera. Tu le connais un peu avantageux et point toujours d'excellent tact. C'est à toi de montrer ta supériorité.

Enfin, allant à petits pas, à demi résistants, exhortés, ramenés par les filles, les pères se trouvèrent en même temps, avec elles, à la porte du magasin, dont une main en dehors, une main en dedans tournèrent à la fois la poignée.

Les deux jeunes filles, voulant, avec la délicatesse féminine, sauver l'amour-propre des pères de tout nouveau choc, se conduisirent comme si la discussion avait eu lieu entre elles.

— Ma chère Pauline, tu as bien pensé que nous allions revenir, n'est-ce pas? dit Noémie d'un ton encore un peu ému.

— Tu le vois, nous courions après vous...

— Nous vous aimons beaucoup... je vous aime presque comme un frère de mon père, dit Noémie en embrassant M. Blossard.

Pauline tendait ses joues à M. Régeant, qui l'embrassa aussi, puis les deux pères se donnèrent la main en souriant.

— Et dites que les femmes ne sont pas bonnes à quelque chose! murmura Mme Caquirol en se tournant vers M. de Grandville, qui avait fini de sortir de l'enfoncement et courbait maintenant sa haute taille pour ne pas heurter les pendeloques des lustres suspendus sur toute la surface du plafond.

— Oui, tant qu'elles ne sont pas mariées, dit M. Caquirol fort sarcastique...

— Vous allez nous faire réclamer des maris d'étagère! répliqua-t-elle.

M. Régeant avait un teint diaphane, de longs cheveux blancs bouclés, une physionomie rêveuse, un peu mélancolique. Sa fille lui ressemblait, mais l'air languissant, la molle finesse des traits du père se relevaient chez elle d'une vivacité gracieuse, d'une sensibilité animée et agissante.

La réconciliation achevait d'être complétement scellée lorsque Charles Gallois de Ginac entra.

— Ah! ah! monsieur, s'écria Mme Caquirol, nous vous avons vu en voiture, vous vous cachiez, vous avez baissé un store, mais on a aperçu du bleu à côté de vous... Quelque belle inconnue...

— Moi, point du tout! répondit le jeune homme, dont un peu de rougeur traversa les joues, c'est une erreur.

— Oh! Mlle Blossard vous a vu... avec un homme en blouse!

— Pauline s'est trompée! Elle aura pris une autre personne pour moi.

Les visiteurs affluaient au magasin. Après Charles, arriva le marquis de Tarletot, homme frêle, fin, distingué, ayant l'air souffrant. Sa figure était quelque peu faunesque. On l'appelait parfois M. « de la Fleur de Coin », à cause de sa passion pour les belles médailles d'un état irréprochable.

— Qu'il me fasse des excuses, alors!

— Il s'excusera. Tu le connais un peu avantageux et point toujours d'excellent tact. C'est à toi de montrer ta supériorité.

Enfin, allant à petits pas, à demi résistants, exhortés, ramenés par les filles, les pères se trouvèrent en même temps, avec elles, à la porte du magasin, dont une main en dehors, une main en dedans tournèrent à la fois la poignée.

Les deux jeunes filles, voulant, avec la délicatesse féminine, sauver l'amour-propre des pères de tout nouveau choc, se conduisirent comme si la discussion avait eu lieu entre elles.

— Ma chère Pauline, tu as bien pensé que nous allions revenir, n'est-ce pas? dit Noémie d'un ton encore un peu ému.

— Tu le vois, nous courions après vous...

— Nous vous aimons beaucoup... je vous aime presque comme un frère de mon père, dit Noémie en embrassant M. Blossard.

Pauline tendait ses joues à M. Régeant, qui l'embrassa aussi, puis les deux pères se donnèrent la main en souriant.

— Et dites que les femmes ne sont pas bonnes à quelque chose! murmura Mme Caquirol en se tournant vers M. de Grandville, qui avait fini de sortir de l'enfoncement et courbait maintenant sa haute taille pour ne pas heurter les pendeloques des lustres suspendus sur toute la surface du plafond.

— Oui, tant qu'elles ne sont pas mariées, dit M. Caquirol fort sarcastique...

— Vous allez nous faire réclamer des maris d'étagère! répliqua-t-elle.

M. Régeant avait un teint diaphane, de longs cheveux blancs bouclés, une physionomie rêveuse, un peu mélancolique. Sa fille lui ressemblait, mais l'air languissant, la molle finesse des traits du père se relevaient chez elle d'une vivacité gracieuse, d'une sensibilité animée et agissante.

La réconciliation achevait d'être complétement scellée lorsque Charles Gallois de Ginac entra.

— Ah! ah! monsieur, s'écria Mme Caquirol, nous vous avons vu en voiture, vous vous cachiez, vous avez baissé un store, mais on a aperçu du bleu à côté de vous... Quelque belle inconnue...

— Moi, point du tout! répondit le jeune homme, dont un peu de rougeur traversa les joues, c'est une erreur.

— Oh! Mlle Blossard vous a vu... avec un homme en blouse!

— Pauline s'est trompée! Elle aura pris une autre personne pour moi.

Les visiteurs affluaient au magasin. Après Charles, arriva le marquis de Tarletot, homme frêle, fin, distingué, ayant l'air souffrant. Sa figure était quelque peu faunesque. On l'appelait parfois M. « de la Fleur de Coin », à cause de sa passion pour les belles médailles d'un état irréprochable.

Il avait connu de bonne heure les *revers* du collectionneur, et se plaisait à raconter lui-même comment, à ses débuts dans la numismatique, il avait bel et bien jeté au rebut dans un lot de monnaies sans valeur, qu'il revendit pour quelques francs à un brocanteur, une pièce qu'il vit un an après reparaître à une vente de l'hôtel Drouot, où elle monta jusqu'au prix de 1,500 francs. Mais ces temps étaient passés, et le marquis de Tarletot pouvait maintenant affronter sans crainte les contrefaçons de Douçard lui-même.

A peine essayait-il de trouver une place dans la boutique où l'on était fort tassés, que la porte donna passage à une jeune femme élégante, d'allure intermédiaire entre les femmes comme il faut et les personnes libres.

— Eh! Mlle Tanti qui nous apporte ses jolies jambes! dit le marquis ne songeant pas à la présence des jeunes filles.

C'était une danseuse de l'Opéra-Comique.

Sur ce, les pères et les filles s'envolèrent comme des pigeons un peu effarouchés, accompagnés de Charles et de M. Bascaret. Mais Mme Caquirol effectua une savante conversion vers le fond du magasin, derrière le fouillis, afin de se régaler quelques instants au moins d'un point de vue sur la danseuse, ses façons et sa conversation.

Le marquis la crut partie ou le fit exprès, car il s'adressa aussitôt à M. Caquirol et lui demanda :

— Vous ne connaissez pas les jambes de

Mlle Tanti? Il faut voir les adorables jambes de Mlle Tanti! Elle a assez l'amour de l'art pour nous les montrer en petit comité...

— Oh! dit la danseuse en riant, les jambes ne sont bien qu'au théâtre, à la ville elles font perdre des illusions.

— C'est égal, M. Caquirol a le sentiment *restaurateur*, il leur restituera par la pensée tout le charme de la gaze, de la rampe... Mademoiselle Tanti, donnez-moi vos jambes pour ma collection; je veux commencer une collection de jambes.

— Partons-nous! dit Mme Caquirol en se dégageant, à grand bruit d'étoffes, du dédale des meubles et faisant tinter sur son passage les potiches et les pendeloques que frôlait sa robe.

— Ah! madame, s'écria le marquis en traînant l'accent, vous étiez là? Comment se fait-il que je ne vous aie point aperçue?

— Vos nouvelles collections m'effraient, dit-elle en baissant la voix; adieu, messieurs! Bonjour, m'ame Ginnantier. Elle prit le bras de son mari qu'elle emmena incontinent.

— Tarletot, dit M. de Grandville, dînons-nous avec Mlle Tanti, tous les trois ensemble, dans quelque coin?

— *Tutti Tanti!* répliqua le marquis. Mais, mon cher ami, nous sommes pris aujourd'hui par le dîner mensuel de la Société de numismatique!

Il avait connu de bonne heure les *revers* du collectionneur, et se plaisait à raconter lui-même comment, à ses débuts dans la numismatique, il avait bel et bien jeté au rebut dans un lot de monnaies sans valeur, qu'il revendit pour quelques francs à un brocanteur, une pièce qu'il vit un an après reparaître à une vente de l'hôtel Drouot, où elle monta jusqu'au prix de 1,500 francs. Mais ces temps étaient passés, et le marquis de Tarletot pouvait maintenant affronter sans crainte les contrefaçons de Douçard lui-même.

A peine essayait-il de trouver une place dans la boutique où l'on était fort tassés, que la porte donna passage à une jeune femme élégante, d'allure intermédiaire entre les femmes comme il faut et les personnes libres.

— Eh! Mlle Tanti qui nous apporte ses jolies jambes! dit le marquis ne songeant pas à la présence des jeunes filles.

C'était une danseuse de l'Opéra-Comique.

Sur ce, les pères et les filles s'envolèrent comme des pigeons un peu effarouchés, accompagnés de Charles et de M. Bascaret. Mais Mme Caquirol effectua une savante conversion vers le fond du magasin, derrière le fouillis, afin de se régaler quelques instants au moins d'un point de vue sur la danseuse, ses façons et sa conversation.

Le marquis la crut partie ou le fit exprès, car il s'adressa aussitôt à M. Caquirol et lui demanda :

— Vous ne connaissez pas les jambes de

Mlle Tanti? Il faut voir les adorables jambes de Mlle Tanti! Elle a assez l'amour de l'art pour nous les montrer en petit comité...

— Oh! dit la danseuse en riant, les jambes ne sont bien qu'au théâtre, à la ville elles font perdre des illusions.

— C'est égal, M. Caquirol a le sentiment *restaurateur*, il leur restituera par la pensée tout le charme de la gaze, de la rampe... Mademoiselle Tanti, donnez-moi vos jambes pour ma collection; je veux commencer une collection de jambes.

— Partons-nous! dit Mme Caquirol en se dégageant, à grand bruit d'étoffes, du dédale des meubles et faisant tinter sur son passage les potiches et les pendeloques que frôlait sa robe.

— Ah! madame, s'écria le marquis en traînant l'accent, vous étiez là? Comment se fait-il que je ne vous aie point aperçue?

— Vos nouvelles collections m'effraient, dit-elle en baissant la voix; adieu, messieurs! Bonjour, m'ame Ginnantier. Elle prit le bras de son mari qu'elle emmena incontinent.

— Tarletot, dit M. de Grandville, dînons-nous avec Mlle Tanti, tous les trois ensemble, dans quelque coin?

— *Tutti Tanti!* répliqua le marquis. Mais, mon cher ami, nous sommes pris aujourd'hui par le dîner mensuel de la Société de numismatique!

III

Charles Gallois arriva un matin de bonne heure, rue du Terrier-aux-Lapins, à Montrouge, et se rendit au fond d'une longue cour bordée d'ateliers vitrés, où s'exerçaient divers métiers industriels.

Il entra dans le plus reculé de ces ateliers, où l'on entendait le bruit du marteau frappant le fer.

Ayant pénétré dans une avant-pièce assez semblable par l'aspect et le mobilier à un bureau commercial, il commença par ôter sa redingote et son gilet, changea son linge blanc pour une chemise de flanelle toute noircie de charbon, passa une cotte bleue par dessus son pantalon et revêtit une courte veste de toile. Ce costume, entièrement maculé, indiquait un service actif parmi les choses salissantes. Un mouchoir noué sur la tête compléta la métamorphose du jeune homme. Il prépara, sur une des tablettes de l'armoire d'où il avait tiré ses nouveaux vêtements, de l'eau, une cuvette, un peigne, tout ce qui était nécessaire, en un mot, à une toilette complète. Puis il passa dans l'atelier minuscule attenant à cette première pièce.

Un ouvrier y chauffait une forge, dont les

lueurs éclairèrent de reflets rouges une foule d'outils enfumés, des plaques, des barres, des brindilles de fer entassées sur un établi muni d'étaux.

— Martinet, dit Charles, quand vous viendrez me chercher, dorénavant, et que vous aurez à sortir avec moi, ayez soin de mettre une veste de drap ou une redingote, et un pantalon de drap, aussi. J'ai mes raisons pour cela...

— Je n'ai que mes affaires du dimanche! répondit l'ouvrier.

— Eh bien! vous prendrez ce qu'il vous faudra à la Belle Jardinière.

Des dessins étaient cloués au mur ou traînaient sur l'établi parmi les ferrures dont quelques-unes étaient décorées d'ornements.

— Le châssis du coffret est monté, monsieur Charles, dit l'ouvrier. Les plaques de l'intérieur sont prêtes. J'ai forgé les barrettes que vous devez ciseler pour l'encadrement des plaques de l'extérieur...

— Vous avez rivé les quatre figurines d'angles?

— Oui, monsieur Charles.

— Vous avez forgé les têtes de chimères qui doivent former les quatre pieds?

— Oui, monsieur Charles, et j'ai commencé à champlever les plaquettes à émaux...

— Bon, bon! dit le jeune homme en examinant l'une après l'autre les pièces éparses qui, soudées et rivées ensemble, devaient former un déli-

cieux coffret... Remettez-moi cette brindille à la forge et contournez-moi davantage l'extrémité qui porte le fleuron... J'ai fait étirer nos fils d'or et d'argent pour les parties à damasquiner... Il y a toujours de la lourdeur et de l'empâtement dans ces feuilles... Donnez-moi le burin.

Et fixant sur un mandrin une petite plaque couverte d'une véritable dentelle de fer, Charles, avec une attention profonde, tantôt la creusait au burin, tantôt prenait la masse et le ciselet et pétrissait lentement l'ornement, ou tantôt encore, avec le marteau, il repoussait à coups légers, donnés avec précision, l'envers de la plaque. Pendant ce temps l'ouvrier retirait du foyer une brindille toute rougie, et, la saisissant aux tenailles de la main gauche, il la martelait doucement, la remettant au feu dès que le refroidissement la rendait moins malléable.

C'est ainsi qu'on aurait pu voir Charles travailler presque chaque jour dans cet atelier durant six ou sept heures de suite.

L'œuvre approchait de sa fin. Il ne restait qu'à épurer et affiner les ornements, à fixer les damasquinures dans les sillons décoratifs déjà tracés sur le fer, à nettoyer les parties gravées en creux, pour donner plus de couleur aux saillies repoussées et ciselées, à gratter et limer quelques rugosités, quelques ébarbures. Le reste ne consisterait qu'à souder et river toutes ces parties éparses, ces fragments ou épais ou ténus qui depuis plusieurs mois

subissaient uue lente trituration. Il restait aussi à appliquer les pâtes des émaux dans l'intervalle des cloisons ménagées sur diverses plaquettes plus ou moins larges et longues, puis à les faire cuire.

Aussi, un beau jour, Brigaudy, marchand et expert, qui était allé voir cuire une fournée de faïences, au Bourget, chez son ami Mortier, fabricant de poteries, fut-il assez surpris de voir Charles Gallois traverser rapidement les magasins de M. Mortier sans demander à parler au maître de l'établissement; le jeune homme se dirigeait vers les fours et paraissait très-familier avec les êtres de la fabrique.

Brigaudy eut la curiosité de voir ce que venait faire là « le fils Gallois de Ginac » et, l'ayant suivi, il le trouva en grande conférence avec Dureau, le contre-maître de M. Mortier. Charles paraissait contrarié, il tenait dans ses mains de petits objets colorés, et sembla encore bien plus contrarié lorsque Brigaudy s'approcha.

— Tiens, par quel hasard? que faites-vous ici? demanda ce dernier.

— Rien, un petit essai insignifiant...

Et Charles, emmenant le contre-maître à l'écart, lui donna quelques instructions. Les petits morceaux colorés passèrent des mains du jeune homme dans celles de Dureau, et bientôt disparurent dans le four.

Le curieux marchand se livrait à toutes sortes de conjectures sur le fait.

Charles disait à Dureau :

— Si Brigaudy vous questionne, répondez que vous ne savez pas ce que je veux et que je ne le sais pas non plus...

Brigaudy ne lui fit point grâce. Il vint les retrouver devant le four :

— Eh bien, dit-il, et le plat de Rouen que vous m'avez fait vendre à votre père?

— Il paraît qu'il était faux, il l'a cassé, répondit froidement Charles.

— Parbleu! c'est vous qui l'aviez fait... Dureau me l'a dit, reprit le marchand.

— Ah! Dureau! dit sévèrement Charles.

— Elle est forte! s'écria le contre-maître, je vous jure, monsieur Gallois, que je ne lui en ai pas ouvert la bouche!

— Parbleu! s'écria Brigaudy riant aux éclats du succès de sa ruse et de la justesse de ses inductions, il n'a pas eu besoin de me faire de révélations... Je viens de deviner à l'instant même... Ah! ah! à malin, malin et demi... Eh bien, c'est égal, monsieur Gallois, si vous voulez m'en faire de temps en temps du même genre, je me charge de les placer à bon prix en province.

— Ce n'est pas moi qui l'ai fait, reprit Charles avec une tranquillité parfaite, qui jeta le doute dans l'esprit de Brigaudy, c'est un de mes amis qui demeure à Versailles et qui m'a prié de surveiller la cuisson...

— Est-ce que ce serait le fameux fabricant

mystérieux qui s'est fait une spécialité d'enfoncer les députés là-bas?...

— Non, mais c'est un de ses amis.

— C'est égal, reprit Brigaudy, pourquoi diable m'avoir tant recommandé de chercher à colloquer le plat à votre père?

Charles lui tapa sur l'épaule, en faisant le bon enfant.

— Ce vieux Brigaudy, dit-il, il n'est pas du tout malin et demi, à peine est-il un demi-malin. Pourquoi? Parce que mon père est un des premiers connaisseurs de Paris, et que je ne pouvais voir mieux que par lui si mon ami avait réussi.

— Vous ne pouviez donc pas vous contenter de lui montrer le plat, sans lui faire dépenser son argent inutilement?

— Qu'il est bon! s'écria Charles, si je lui avais simplement montré le plat, ça lui aurait été bien égal; il n'aurait dit ni oui ni non! Tandis qu'une fois la chose achetée, il a bien fallu la regarder sur toutes les coutures et prononcer un jugement fortement motivé!... Mais, vieux scélérat de Brigaudy, si vous soufflez mot de tout ça à qui que ce soit, je ne fais plus un sou d'affaires avec vous, et je raconte l'histoire de l'épée du chevalier Bayard... Vous avez d'ailleurs infesté ce pauvre M. Régeant de tous vos rebuts de magasin, et je vous coupe ce débouché-là!

Brigaudy regarda Charles dans les yeux pour juger du sérieux de la menace.

— L'histoire de l'épée du chevalier Bayard, et le transbordement de tous vos *rossignols* chez M. Régeant!... répéta Charles avec un sourire ironique.

— Ah! vous vous amusez comme ça à falsifier la faïence de Rouen! dit le marchand essayant une contre-intimidation.

Dureau commençait à rire.

— Je vous dis que ce n'est pas moi. C'est un de mes amis. Je vous donnerai son adresse, si vous y tenez! répliqua le jeune homme d'un air sérieux et même assez raide.

Brigaudy pensa alors qu'il ne gagnerait rien à rester sur ce terrain et il resta tranquille.

Un mois se passa encore et le précieux coffret fut achevé. C'était une merveille. Luziniga lui-même, le fameux contrefacteur de Madrid, qui exécutait de si étonnantes imitations d'armes et d'émaux, n'eût pas mieux fait.

Charles le contempla longuement avec toutes les jouissances de l'artiste satisfait de son œuvre.

— Il y aura du bruit dans Landerneau! se dit-il tout haut.

Puis s'adressant à son ouvrier :

— Martinet, demanda-t-il, de quel pays êtes-vous?

— De Châteauroux...

— De Châteauroux! C'est une ville où il y a des marchands de curiosités?...

— Je ne sais pas trop, monsieur. De mon temps

il y avait bien un horloger qui vendait quelques petits objets...

— Est-ce qu'il existe toujours, cet horloger?

— Oh! je ne crois pas, monsieur; il me semble avoir entendu dire qu'il était mort...

Charles réfléchit un instant.

— Mort, répéta-t-il, très-bien! Martinet, voici ce que vous allez faire. Je ne reviendrai pas à l'atelier de quelque temps, du moins pour travailler. Je passerai chaque jour vers la fin de la journée pour savoir si vous avez vendu le coffret...

— Comment ça, monsieur, vendu?

— Oui. Je vous enverrai des acquéreurs. J'espère que le premier que je vous enverrai fera l'affaire. Ecoutez bien mes instructions. La personne qui, selon mon avis, doit acheter le coffret, viendra vous trouver de ma part. Vous serez censé m'avoir vendu quelques objets de serrurerie d'art; vous laisserez en évidence les quelques anciens modèles qui nous ont servi. Vous comprenez bien: je suis un de vos clients. N'allez jamais dire que je travaille avec vous; vous me vendez seulement par-ci par-là une serrure, une clef, un débris d'ornement. Cette fois-ci je n'ai pas pu acheter le coffret, parce que je n'ai pas d'argent en ce moment.

— C'est ce que je dirai à la personne?

— Oui; c'est ce que je lui dirai aussi. Vous lui demanderez huit cents francs du coffret, et vous le lui laisserez à sept cents, et ce ne sera pas cher!

— Je crois bien, dit l'ouvrier, rien qu'en comp-

tant vos journées de travail au prix des miennes, et tous les accessoires, on peut calculer qu'il vous revient au moins à six mille francs.

— Vous lui direz, si elle vous questionne...

— C'est une dame? demanda l'ouvrier.

— Non, j'ai dit la *personne* et je continue par conséquent à dire *elle*. Mais c'est un homme, un monsieur. Vous lui direz donc que vous croyez que l'œuvre est de la Renaissance, sans plus ample indication. S'il veut savoir d'où vous tenez le coffret, vous répondrez qu'il vous vient de votre horloger de Châteauroux, chez lequel vous avez travaillé, et qui se trouvant empêché dans ses affaires, vous l'a donné en payement de votre travail...

Le même jour M. Blossard et M. Régeant assistaient à une petite vente à l'hôtel Drouot. M. Blossard était assis sur la première banquette et s'appuyait les coudes sur la table où l'on dépose, pour qu'ils passent sous les yeux du public, les objets mis en vente. M. Régeant avait pris place sur la seconde banquette, derrière M. Blossard.

— Est-ce que vous avez jeté votre dévolu sur quelque chose? avait demandé le père de Pauline au père de Noémie.

— Je n'achèterai pas... je ne vois rien de bien tentant.

— Il y a quelques *Saxe*.

— Oui, c'est ce qu'il y a de moins mauvais, mais peuh!... dit M. Régeant avec beaucoup d'indifférence.

Une demi-heure après, on mettait en vente deux groupes faisant partie de la série des *Cinq Sens* qui figurent parmi les modèles les plus recherchés du fameux sculpteur Kandler auquel la manufacture de Meissen dut ses principaux succès, dès les premières années de sa fondation.

Seulement ceux-là n'étaient point des exemplaires du temps, mais des tirages modernes faits avec les anciens moules. Ces moules, plus ou moins restaurés, ne donnent plus des pièces d'un modelé aussi fin que celles du dix-huitième siècle, et la coloration actuelle n'a plus la même vivacité et la même délicatesse que la coloration originale.

M. Blossard mit des enchères sur les groupes, et bientôt il s'aperçut qu'on enchérissait derrière lui, car le crieur interrogeait souvent de la tête dans cette direction. En se retournant, il reconut que M. Régeant était son rival.

— Vous y tenez donc ? lui demanda-t-il.

— Vous savez bien que j'ai déjà des vieux Saxe. .

— Mais j'en ai, moi aussi...

— Vous aimerez toujours à contrarier ! reprit M. Régeant.

— Je ne sais pas qui est le plus contrariant de nous deux... répliqua M. Blossard...

Tout en parlant, ils continuaient à faire signe au crieur ou au commissaire priseur, et le prix de l'*Ouïe* et de l'*Odorat* montait rapidement.

— S'il les veut, il les payera bon ! grommelait M. Blossard.

— Tant pis, il ne les aura pas, se disait M. Régeant.

— Trois cent vingt-cinq — cinquante — soixante — quatre-vingts — quatre cents ! répétait le crieur à chaque mouvement de tête de l'un ou de l'autre.

— Quel entêtement ! marmotta M. Régeant... quatre cent dix !

— Si vous n'aviez pas manqué de franchise ! riposta l'autre... quatre cent vingt !

— Comment, de franchise ?... trente !

— Vous m'avez dit que vous n'achèteriez pas !... cinquante !

— Je n'étais pas très-décidé !... soixante !

— Vous avez *mis* dès que j'ai eu commencé !... quatre-vingts !

— Je ne m'étais pas aperçu que ce fût vous ! .. cinq cents !

— Puisque je suis devant vous... dix ! c'était facile à voir.

— Je tiens aux *Cinq Sens*... vingt-cinq ! j'ai déjà la *Vue*...

— Cinquante ! ... Et moi le *Toucher !*

— Vous ne vous occupez pas... soixante !... de cette série !

— Mais je désire depuis longtemps l'entreprendre... quatre-vingts !

— Six cents ! hurla le crieur, en voyant M. Régeant lever la main.

Finalement il s'arrêta à 675 francs, somme pour laquelle les groupes furent adjugés à M. Régeant,

qui était fort renfrogné, car il avait compté les obtenir pour la moitié de ce prix.

— Vous avez fait une bonne affaire! dit railleusement M. Blossard.

M. Régeant mit sous son bras avec un mouvement de rage les bonshommes de porcelaine, et partit sans répondre.

— Il grogne toujours comme un chien! c'est bien fait! pensa M. Blossard.

Quand ce dernier sortit de la salle à son tour, il rencontra dans le corridor Charles Gallois, qui lui prit le bras.

— Je viens d'un quartier extraordinaire, et j'y ai vu une chose encore plus extraordinaire, dit le jeune homme. Je viens de la rue du Terrier-aux-Lapins...

— Quel diable de nom!

— J'ai trouvé chez un petit serrurier le plus merveilleux coffret de la Renaissance en fer forgé, ciselé, gravé, damasquiné et décoré d'émaux!... une pièce princière! et pour rien. L'homme a besoin d'argent et ne sait pas bien la valeur de l'objet, qu'on payerait douze ou quinze mille francs dans une vente de collection connue.

— Et vous l'avez acheté?

— Non! je n'ai pas d'argent, et je ne veux pas en demander à mon père. Allez donc voir cela. Je crois qu'il le laisserait pour sept à huit cents francs...

— Mais pourquoi n'y pas envoyer votre père?...

— Et pourquoi pas mon beau-père?

— C'est donc pour me séduire?

— Mon père possède cinquante pièces de premier ordre. Il est bien juste que vous en ayez une à votre tour. Les Nadalewski, les Burtser, les Schildnoth n'ont rien de mieux, vous leur ferez passer des nuits sans sommeil.

Les yeux de M. Blossard s'allumaient de désir.

— Rue du Terrier-aux-Lapins?

— A Montrouge, n° 227, au fond de la cour, à droite. Vous demanderez Martinet.

— Il est quatre heures. Le trouverai-je encore?

— Jusqu'à six heures.

— Je prends une voiture.

— Je serai vraiment heureux de vous voir possesseur de cette pièce.

— Eh bien! adieu! je vole.

M. Blossard descendit quatre à quatre l'escalier de l'hôtel des commissaires priseurs.

— Pardieu! se dit Charles, je vais lui faire une réputation... Mais j'oubliais une recommandation. Il courut après le père de Pauline, et le rejoignit au moment où celui-ci montait en voiture :

— Ne dites à personne que c'est moi qui vous ai indiqué l'affaire. Mon père m'en voudrait de vous avoir donné la préférence...

— Non, non! répondit M. Blossard enchanté, car il pourrait se vanter d'avoir déniché lui-même le coffret et se targuer d'un flair de grand connaisseur.

IV

Tandis que les pères achetaient et se disputaient, Pauline était venue passer une partie de la journée avec Noémie.

Il y avait chez M. Régeant un entassement d'objets qui sentait le décousu et l'incertitude dans le goût et les idées. M. Régeant était une de ces personnes auxquelles, quoi qu'elles fassent, il est impossible de s'y connaître. Plus il avançait, plus il entassait et moins il se débrouillait. Les formes, les marques, les colorations se confondaient dans sa cervelle. Pour s'épargner les difficultés du choix qui lui devenaient chaque jour plus grandes, il avait pris le parti d'acquérir souvent des lots d'objets insignifiants, espérant que dans le nombre se trouverait quelque rareté. Il lui arrivait d'acheter d'un seul coup un de ces petits fonds de marchands qui se montent par-ci par-là, dans un recoin, dans une boutique à louer, ou bien l'un de ces étalages hétéroclites comme on en voit encore autour des marchés de l'ancienne banlieue annexée. De sorte qu'on trouvait chez lui les plus étonnantes ferrailles, les plus baroques poteries, amoncelées par tas, à terre.

Ces tas, écrémés, avaient fourni quelques pièces

de vingt-cinquième ordre qu'on rangeait sur des tablettes tout autour d'une chambre; enfin, les belles emplettes directes, comme celles des groupes en porcelaine de Saxe, recevaient les honneurs d'une installation particulière au milieu du salon. Mais d'incessantes fluctuations troublaient ou variaient ces dispositions. Telle pièce, pendant longtemps jugée digne de figurer dans le salon, était un beau jour dégradée et reléguée dans la *série-mère*, c'est ainsi que M. Régeant désignait pompeusement ses tas de rebuts à deux sous la livre, ou bien dans la *série de formation*, comme il appelait ses tablettes; telle autre en revanche, après mûr examen, recevait de l'avancement, quittait les tablettes et était introduite et intronisée dans le salon.

Tous les deux ans, l'encombrement obligeait M. Régeant à déménager pour louer un appartement plus grand que celui qu'il quittait.

M. Régeant était un ancien receveur particulier des finances, que le goût du bric-à-brac avait saisi sur le tard, depuis qu'il avait fait, lui aussi, la connaissance de M. Gallois de Ginac.

Les deux jeunes filles se tenaient donc dans la vaste chambre qui contenait à la fois la série de formation et une partie de la série-mère. On voyait là de vieux chenets, de vieilles boucles, de vieilles plaques, de vieux chandeliers, des tire-bouchons, des clous, des boutons, des bouilloires, des pots de toutes formes, des tasses, on ne sait quoi d'informe,

d'usé, de cassé, d'ébréché, de tordu, de rouillé, de *vert-de-grisé*, d'inutile, d'absurde même. Et cependant qui aurait pu en rire, quand on songeait que le fameux musée municipal de la ville de Paris, dirigé et formé par des archéologues de profession, n'était guère plus brillamment composé?

— Je t'ai apporté, disait Pauline à Noémie, une liste de livres à consulter parmi ceux que nous avons : les *Arts au moyen âge* de du Sommerard, l'*Iconographie du costume* de Jacquemin, la *Collection Sauvageot* de Lièvre, la *Notice des bijoux*, etc., et le *Glossaire* de M. de Laborde, l'*Abécédaire d'archéologie* de Caumont, le *Moyen âge* et la *Renaissance* de Lacroix et Seré, la *Biographie de Boule*, l'*Encyclopédie des Arts* de Demmin, l'*Histoire de la céramique* de Jacquemart, l'*Ornement des tissus* de Dupont-Auberville, l'*Histoire des éventails* de M. Blondel.

— Les livres vous préparent, dit Noémie, mais ne suffisent pas.

— Certainement, il faut visiter les collections, comparer les objets...

— Et il est très-difficile, néanmoins, de voir clair.

— Cependant!... dit Pauline avec un peu de vanité.

— Papa accuse M. Blossard de se tromper quelquefois.

— Mais mon père trouve que le tien se trompe encore plus souvent...

— Papa dépense beaucoup d'argent... reprit Noémie avec un petit soupir, mais ce nouvel emploi de sa vie lui cause beaucoup de jouissances et de préoccupations; je craignais que, n'ayant plus sa recette particulière, il ne s'ennuyât, mais heureusement lui est venu ce goût... D'ailleurs il ne se trompe pas si souvent... M. Gallois de Ginac lui apprend à bien voir... et nous avons ici de jolies choses, maintenant. Papa épure peu à peu sa collection. Il me disait l'autre jour qu'elle vaut plus de cent cinquante mille francs, et qu'elle gagnera de valeur d'année en année... En admettant qu'il se trompât, il n'aurait pas le temps d'écorner sa petite fortune...

Noémie s'arrêta pensive.

— Mais non! reprit-elle, je vois tous ces messieurs considérer les collections comme une bonne affaire... Papa est un homme intelligent, distingué. Pourquoi ne réussirait-il pas aussi bien que tout autre dans une voie où tout le monde réussit... Ton père se plaît à le taquiner à ce sujet... Tu devrais obtenir qu'il y renonçât.

— Tu sais que je fais tous mes efforts pour y parvenir.

— Oh! oui, dit Noémie, papa est très-nerveux et la contrariété le rend malade.

— Je te promets de m'y employer. Mon père n'est certes pas méchant! dit Pauline.

— Qui le sait mieux que moi, mieux que nous?

Tout en parlant, Pauline examinait les divers

objets rangés sur les tablettes, les prenait, les replaçait. Elle ouvrit un étui mince et allongé.

— Ah! s'écria Noémie, regarde donc cet éventail que papa...

— T'a acheté.

— Pour moi ou pour la collection, dit Noémie; que Mme Caquirol nous parle des siens, à présent!

— Il est délicieux! s'écria Pauline en le faisant jouer.

Elles n'étaient très-expertes ni l'une ni l'autre. Au fond, l'éventail, bien que joli, n'avait rien d'exceptionnel ni d'intéressant...

— J'espère bien, dit Pauline, que M. Charles me fera quelque cadeau un peu recherché, quand nous nous marierons.

— C'est donc tout à fait décidé?...

— A notre dernière visite chez M. Gallois de Ginac, il a été question d'une époque où M. Charles et Mlle Pauline seraient unis par les liens du mariage, reprit gaiement Mlle Blossard... L'époque n'a pas été fixée, mais on entrevoit ce spectacle intéressant, et on le décrit d'avance... Donc il vous sera donné un de ces jours. Je vais même un peu presser mon père, car madame mère fait toujours des objections...

— Toujours?

— Oui et toujours les mêmes... Elle dit que c'est déjà bien assez que les Gallois aient fait tomber le père dans les *guinchons*, c'est le nom méprisant qu'elle donne aux objets d'art, dont

elle a horreur, sans attirer aussi la fille dans ce guêpier, que nous nous ruinerons, que nous finirons sur la paille. Mon père rit aux larmes quand elle entreprend ses sorties contre les vieilleries.

Et toi, Noémie, reprit Pauline, nous parlions hier soir de ta situation, avec Mme Ficquenard. Tu pourrais te marier. Ton père resterait auprès de toi ; dans la même maison, par exemple...

— Auprès de moi, il ne serait pas avec moi. Mariée, je ne pourrais être tout entière à lui comme je suis. Il a besoin qu'on s'occupe de lui.

— Il prendrait une dame de compagnie.

— Serait-ce la même chose que sa fille? Pour me marier, il faudrait prélever une dot sur sa fortune, restreindre cette fortune et le priver de satisfaire ses goûts... Une dame de compagnie lui coûterait plus cher que moi. Et puis, saurait-elle le manier? Il faut à papa beaucoup de ménagements. Il ne sait pour ainsi dire pas se servir de ses bras. Si je ne commandais pas le dîner, il ne saurait quoi manger, il ne mangerait peut-être pas. Il ne sait pas s'occuper des soins de la vie ni de l'intérieur... Si je l'abandonnais, il serait très-malheureux... Sa santé est faible ; je ne supporterais pas l'idée de le livrer à des mains inconnues !...

Noémie avait presque des larmes dans les yeux.

— Pauvre père, continua-t-elle, il est si bon ! Jamais je n'ai entendu de lui une parole qui pût

me laisser croire, non pas même qu'il se fût opposé à un mariage que j'aurais désiré, mais qu'il eût essayé de le retarder; mais je sens une indéfinissable anxiété dans toute sa personne lorsque ce mot de mariage est prononcé par un tiers devant nous deux! Songe donc qu'il a besoin de moi. Je suis son secrétaire, j'écris ses lettres; je suis sa confidente, son élève, je le console de tout ce qui l'atteint; et il est si sensitif qu'il est constamment atteint... Je suis presque son défenseur, si j'osais exprimer une idée très-subtile et qui dans ma pensée l'élève et lui donne le beau rôle, je ne sais si tu me comprends...

— Oui, oui, dit Pauline en secouant la tête, et suivant ses propres pensées qui peuvent s'exprimer ainsi : Tu es depuis longtemps enlacée par un réseau de liens tendres et délicats, que tu as noués toi-même à chaque exigence inconsciente de la faiblesse de ton père. Tu l'aimes si naïvement que tu l'appelles papa, comme si tu étais encore une petite fille! Il t'a enveloppée dans un esclavage dont vous ne vous doutez ni l'un ni l'autre. Il absorbe ton existence au profit de la sienne, il ne pense à toi que pour lui, tu es un être destiné à son bonheur, à qui il n'est pas permis d'avoir d'autres fonctions ici-bas, et bienheureuse, toi, si en échange il ne te laisse pas la ruine, la déception, et une fin de vie qui ne sera qu'un long malheur.

Pauline fut troublée de ces pensées qui jaillirent

pour ainsi dire subitement, ou du moins pour la première fois aussi claires, dans son cerveau, et elle ne put s'empêcher de regarder son amie avec tant de tristesse, que Noémie s'écria, souriant tendrement :

— Qu'as-tu donc? Se marier ou ne pas se marier, est-ce le seul bien ou le seul mal?

— Non, se borna à répondre Pauline, en affectant de reprendre sa gaieté; et, pour faire diversion, elle se remit à contempler les tablettes.

— Pourquoi cet espace vide? demanda-t-elle en désignant une large trouée dans la collection.

— C'est l'espace réservé à l'époque mérovingienne, répondit Noémie. Papa va s'attacher à étudier les restes de cette époque. Il est très-stimulé par les grandes découvertes de tombes que M. Loreau vient de faire dans ses propriétés et d'où il a retiré tant d'objets curieux, entre autres ces verreries dont on parle beaucoup. Voilà une fibule qui provient du fameux tombeau de Childéric. Tu vois, on y reconnaît quelques traces d'émail cloisonné : les bandelettes rapportées qui forment les compartiments du dessin sont encore presque intactes, mais l'émail a disparu presque partout, laissant les creux de l'ornement entre ces bandelettes qui en dessinent le contour.

— Mon père a rapporté dernièrement une coupe qui se rapproche un peu de celle du trésor de Gourdon, une des plus célèbres trouvailles mérovingiennes de notre temps...

— Ah! c'est important, cela, dit Noémie; papa, lui, est d'autant plus désireux d'avoir du mérovingien qu'il a déjà une série romaine et possède un plat *à œufs* et une casserole analogues à ceux du trésor romain d'Hildesheim...

— Dont Grisoffle a donné une reproduction en *ruolz*...

La visite de Pauline se termina, de la sorte, par une discussion de savantes théoriciennes peu versées dans la pratique.

Une femme de chambre vint chercher Mlle Blossard.

Peu après son départ arriva M. Régeant, portant l'*Ouïe* et l'*Odorat*, et faisant la plus longue des mines.

— Oh! que c'est joli, cela! c'est du vieux saxe! s'écria Noémie, inspectant à la dérobée le visage de son père, dont l'expression la tourmentait.

Puisque Noémie appelait cela du vieux saxe, c'en était donc. Point n'était besoin d'autre affirmation à M. Régeant, et une assemblée de docteurs ne l'eût point fait démordre maintenant de sa conviction si facilement établie.

Il lui arrivait souvent de déclarer à sa fille que tel ou tel objet était de telle valeur, de telle nature, de telle authenticité; quelques jours après Noémie, informée par lui, répétait : Ton plat de Palissy, ton bijou de Cellini, ton ivoire byzantin du dixième siècle, ta dague de Jacquart de Bordeaux, ta pierre gravée de Coldoré, ton aiguière argentée

de Ballin, tes pendeloques de Montarsy, etc. ! Et, par une opération intérieure de la grâce collectionnante dont il ne se rendait pas compte, le pauvre M. Régeant se disait : Puisque ma fille reconnaît si nettement la nature de ces œuvres d'art et le *cachet* de leurs auteurs, il n'y a plus à s'en dédire, je possède de superbes choses, très-authentiques.

L'approbation *éclairée* de la bonne Noémie adoucit donc un peu les sentiments amers de M. Régeant. Il les exhala néanmoins :

— Je romprai avec Blossard, je romprai ; les relations ne sont plus possibles. N'a-t-il pas mis aux enchères contre moi, et ne m'a-t-il pas dit des injures par-dessus le marché !

Noémie fut soulagée en apprenant le motif des contractions qui crispaient la figure de son père.

— Il m'a fait payer ces deux groupes plus de 600 francs...

— Chacun ?

— Non, les deux.

— Mais ce n'est pas cher, c'est la moitié du prix ordinaire.

— Vraiment ? Tu crois ?...

Et M. Régeant se rasséréna.

— Quant à M. Blossard, papa, tu devrais éviter de causer d'art avec lui. Vous vous entendez sur tout le reste, excepté là-dessus. Ecartez la pierre d'achoppement d'entre vous deux. Il est bien éloigné de t'en vouloir, car Pauline, qui est venue

me voir, m'a appris qu'il voulait te faire un cadeau pour ta série mérovingienne : une agrafe de ceinturon et une pointe de bouclier.

— Une pointe de bouclier?... c'est-à-dire le bouton, orné, d'un *umbo*, dit doctoralement M. Régeant.

Noémie mentait. Mais elle avait comploté en elle-même d'apaiser les querelles des deux pères, en achetant sur ses économies propres, économies qui dataient déjà d'années reculées et qui ne s'augmentaient plus depuis la chute de M. Régeant dans l'abîme du bric-à-brac, divers objets qu'elle savait où trouver, et qu'elle offrirait à son père de la part de M. Blossard. Pauline, mise dans la confidence, serait complice.

— Blossard! s'était écrié M. Régeant, incrédule.

— Oui. Tu sais comme il est excellent, mais combien aussi il a de prétentions. Il ne voudrait pas avoir l'air de t'*amadouer* et avouer par conséquent qu'il cherche à réparer ses vivacités. J'ai donc pensé que tu devrais feindre d'ignorer la source des petits cadeaux, mais témoigner adroitement que tu lui en sais gré, par quelques amabilités, en lui cédant par exemple, lorsqu'il paraît vouloir régenter, imposer ses opinions... Ta supériorité ne s'en montrera que mieux...

— Il est absurde! murmura M. Régeant, dont l'esprit était presque entièrement détendu.

— Peut-être... Mais enfin sous cette absurdité, il y a quelque fonds d'amitié...

— L'agrafe et la pointe de bouclier, comment sont-elles? demanda-t-il.

— L'agrafe est jolie, avec des personnages et des animaux en creux portant des traces d'argenture ou d'incrustations d'un métal blanchâtre...

— Ah! aussi rare que cela? dit M. Régeant, tout à fait alléché.

Il suivit un moment le cours de ses réflexions, et s'écria :

— Oui, il est bien possible que ce ne soit point un méchant homme!... Mais, reprit-il, il est bien heureux, il a plus d'argent que moi. Il m'a fait vider mes poches, malgré moi, à cette vente. Et, à ce propos, où en sommes-nous, Noémie?

— Nous sommes en arrière d'un mois et demi sur notre budget de ce trimestre-ci...

— Avec de l'ordre, on se retrouve toujours, dit-il. J'inscris tout ce que je dépense, même un sou! D'ailleurs il ne faut pas manquer les occasions, elles sont autant de bénéfices pour l'avenir. Nous comptions que tu achèterais un châle et une robe, mais je ne vois pas que ce soit bien nécessaire. Tu étais très-élégante l'autre jour, et la simplicité te va très-bien!

Son père avait une redingote râpée et un chapeau très-vieux, il ne s'inquiétait plus de la toilette. Pourquoi Noémie s'en serait-elle inquiétée?

C'eût été injustement rogner la part toujours croissante dévolue à la collection.

Pendant ce temps, Pauline était revenue auprès de sa mère.

Mme Blossard était une bonne femme, un peu commune. On n'avait pu l'enrégimenter dans le bric-à-brac. Elle restait très-récalcitrante et s'obstinait à ne pas comprendre la valeur de tous ces débris passés de mode, que dans son enfance on lui avait appris à ridiculiser et à envoyer au grenier, quand on ne les jetait pas dans la rue. Comment jamais convertir une personne qui se rappelait que chez sa grand'mère on donnait la pâtée aux chiens dans un plat de Rouen à la rouille?

— Ton père a encore acheté des guinchons, dit-elle à Pauline, j'en ai trouvé de nouveaux. Vous avez beau vous entendre tous les deux pour me faire croire que ce sont les mêmes que ceux qu'il avait déjà, je ne m'y laisse pas prendre. Ah! ce n'est guère raisonnable à son âge. L'argent file, file toujours. Et c'est nous qui en supportons les conséquences. Autrefois nous allions tous les ans passer trois mois aux eaux. J'en avais besoin pour ma santé. Maintenant, ce voyage est supprimé...

— Mais, mère, dit la jeune fille, nous t'avons menée plusieurs fois à l'hôtel Drouot, et tu as vu à quel prix se vendaient tous ces objets que tu dédaignes!...

— Qui me dit que ce sont les mêmes?

— Oh! ils se ressemblent cependant assez...

— C'est possible, mais j'ai pris des renseignements, moi aussi, et on m'a dit qu'il était très-long et très-difficile d'apprendre à ne pas se laisser tromper... Et puis, s'il y a des fous qui mettent leur argent là-dedans, qu'est-ce que cela prouve?

— Mais c'est un honneur que de savoir trouver et réunir de belles œuvres d'art. Je vois qu'on a beaucoup de considération pour ceux qui le font.

— Est-ce qu'il ne serait pas bien plus sûr de placer son argent en bonnes rentes ou en bonnes actions? Combien trouverais-tu donc de maris qui se contenteraient de vieux pots pour dot?

— Heureusement, dit Pauline en riant, mon futur mari est résigné à se contenter des vieux pots.

— C'est cette malheureuse connaissance des Gallois et celle de Mme Fiquenard qui ont dérangé ton père... Mme Fiquenard! Parce que son mari ramassait des vieux liards, elle s'est crue obligée de continuer... Je la voyais l'autre jour avec ses lunettes, dans une boutique, qui regardait ses petits ronds de cuivre; et elle était affairée, et elle faisait des moues! Elle avait l'air d'un vieil astrologue; il ne lui manquait plus qu'un bonnet pointu.

Mme Blossard haussa les épaules et continua :

— Voyons, tes vieux pots? Si l'on déménage, une caisse peut se briser, et allez! voilà vos billets de banque raflés! Si c'est du bronze, du métal, qu'un incendie le fonde! et vous voilà encore bien équipés...

— Eh bien! ce n'est pas une perte...

— Oh! non, pas une grande perte!... Mais si, car le bel et bon argent est bien perdu.

— Laisse-moi m'expliquer! Plus diminue le nombre des choses d'art, plus augmente la valeur de celles qui restent...

— Aussi, quand il n'y en aura plus du tout, ce sera tout bénéfice! Je l'ai toujours pensé.

Pauline se tut, déplorant en silence que l'esprit maternel fût si peu ouvert aux rayons de l'art.

— Madame Fiquenard! reprit la mère, c'est celle-là qui me passe! Quand je pense que je l'ai vue donnant ses pièces d'or pour une mauvaise petite pièce d'argent, qui n'était même pas ronde!

L'arrivée de M. Blossard, avec un gros paquet pesant qu'il déposa sur une table, interrompit Mme Blossard.

— Allons, encore une ferraille! Ah! mon Dieu! dit-elle plaintivement.

M. Blossard paraissait radieux et sa parole était précipitée, ainsi qu'il arrive lorsqu'on a de grands événements à annoncer :

— Régeant, dit-il, a encore été bien désagréable aujourd'hui, et je finirai par lui dire vertement son fait; mais enfin tout est essuyé pour le moment...

Il défaisait son paquet, et bientôt le merveilleux coffret apparut resplendissant.

— A partir d'aujourd'hui, j'entre dans les rangs des grands collectionneurs, dit fièrement M. Blossard.

— Ma corbeille de mariage?... s'était écriée Pauline en bondissant pour aller admirer le coffret.

— Moralement. . oui! dit M. Blossard, qui toussa.

— Ce n'est que du fer! dit Mme Blossard, avec dédain.

— Ce n'est que du fer, mais cela vaut quinze mille francs!

Elle jeta un cri de détresse.

— Oh! rassure-toi, il ne m'a pas coûté cher.

— Où donc l'as-tu trouvé? demanda Pauline.

— Oh! c'est toute une histoire! Soyez tranquilles, on entendra parler du coffret de M. Blossard! dit-il de l'air d'un triomphateur.

V

M. Blossard voulut soumettre son acquisition à l'avis des grandes autorités en fait d'objets d'art. Il porta son coffret chez M. Gallois de Ginac.

Celui-ci était occupé à arracher toutes les feuilles de papier de soie qui recouvraient les planches d'un volume à gravures.

— Ah! que faites-vous donc là? demanda le père de Pauline, surpris de cette opération qu'il ne jugea pas conservatrice.

— Au bout d'un an ou dix-huit mois, le papier de soie, qui a d'abord protégé les gravures, jaunit, et les tache, dit M. Gallois; la vie du collectionneur est une vie de précautions. J'avais quelques étains, entre autres des plats de François Briot, dans un fumoir; j'ai dû les en retirer, parce que les vapeurs produites par les allumettes les auraient altérés à la longue.

Après quelques autres paroles, M. Blossard montra le coffret et put jouir de l'impression foudroyante qu'en reçut M. Gallois.

— C'est très-bien, cela! C'est superbe... s'écria celui-ci, et c'est vous qui l'avez trouvé?

Il ôta sa calotte.

— C'est moi... Mais comment le classez-vous?

— C'est une œuvre du milieu de la Renaissance, une œuvre probablement exécutée en France par des Italiens... L'application d'émaux d'une époque antérieure est très-curieuse.

— Vous croyez les émaux antérieurs?...

— Ou ils sont antérieurs et ils auraient été encastrés dans le coffret sous l'influence d'un goût mixte, d'un goût de transition entre le gothique flamboyant du quinzième siècle et le style de la Renaissance, influence dont les traces sont fréquentes au seizième siècle, ou bien ils indiqueraient que l'école de Limoges, tout en portant au plus haut degré de perfection à cette époque ses fameux émaux peints, n'avait pas renoncé entièrement à ses anciens émaux cloisonnés...

— Ainsi, vous le croyez authentique? dit M. Blossard, le regard suspendu aux lèvres de M. Gallois.

— Oh! je l'affirmerais. Voilà des enroulements forgés avec une délicatesse extrême... On ne sait plus forger à présent. Et rien que dans les coups de burin sur les parties ciselées, on sent cette assurance de l'artiste de la Renaissance pour qui le métier est devenu une seconde nature... Au surplus, nous allons appeler Charles... Il a tellement étudié tout ce qui touche aux métaux et aux moyens de les décorer, qu'il prononce sans appel...

Et la calotte honora d'un grand salut Charles absent.

Le jeune homme, mandé, ne tarda point à apparaître.

Il commença par être un peu embarrassé. M. Blossard n'aurait-il point dit à M. Gallois que Charles était l'auteur de la trouvaille? Mais M. Blossard le rassura immédiatement.

— Que dites-vous de *ma* nouvelle trouvaille, Charles? demanda-t-il.

Charles examina gravement, sévèrement, à fond, le coffret.

— C'est une pièce magistrale comme il n'y en a pas beaucoup à Paris... dit-il.

M. Gallois de Ginac donna un grand coup de calotte à travers l'espace, en regardant M. Blossard.

— Les émaux sont-ils de l'époque ou antérieurs? demanda ce dernier, véritablement ému.

— Ils sont certainement antérieurs; les fonds sont

seuls colorés, les figures sont repoussées et gravées comme à la fin du quatorzième siècle... D'ailleurs, la netteté et la rigidité des cloisons indiquent qu'elles sont champlevées, c'est-à-dire prises dans le métal même de la plaque émaillée et non pas rapportées par-dessus... Le procédé du champlevé est diabolique d'ennui, propre à un temps de demi-ignorance, et il a été rejeté bien vite par une époque où les artistes prodigues en créations avaient besoin de voir éclore rapidement ces créations. Je pense qu'un artiste de la Renaissance se sera plu à monter ces émaux sur ce coffret où l'on reconnaît une intention d'imiter les châsses et les reliquaires, mais avec toutes les modifications ingénieuses que les ornemanistes du seizième siècle, si maîtres de leur invention et de leurs caprices, savaient faire subir à tous les motifs. Un faussaire moderne ne se serait jamais avisé d'encastrer des émaux du quatorzième siècle au milieu d'un pastiche des œuvres de la transition gothico-renaissance des quinzième et seizième siècles, sans être un imbécile ou un ignorant. D'ailleurs les mélanges décoratifs de cette transition sont presque inimitables. Et les procédés du travail dans ce coffret sont trop bien ceux du temps pour qu'on ait le moindre doute sur son immense valeur. Le ciselet est manié ici avec une souplesse et une énergie incomparables.

— *Dixit Carolus, ergo est,* dit M. Gallois de Ginac, faisant accomplir un nouveau voyage à la calotte... Mais voyez d'autres personnes, voyez Ca-

quirol, de Grandville... Allez chez Lovenos, chez Riot, qui sont des papes, ou tout au moins qui forment une cour de cassation, n'oubliez pas Sechsfuss, qui a acheté la belle collection du peintre Martingal...

En effet, dans la même journée, M. Blossard transporta son coffret, qui pesait au moins quarante livres, chez M. de Grandville.

Ici c'était un autre genre de collection.

La plupart des amateurs ne réunissent de beaux objets d'art que par vanité et à force d'argent. D'autres, mieux doués, savent les découvrir dans n'importe quelles cachettes et les paient bien moins cher. Les derniers enfin, comme M. de Grandville, sont des hommes d'étude, des savants, des chercheurs supérieurs aux précédents. Ils se préoccupent beaucoup moins de la *belle pièce*, qu'ils ne dédaignent point d'ailleurs s'ils la rencontrent; ils forment des séries historiques où rentrent tous les types, depuis les plus simples jusqu'aux plus artistiques, et où l'on embrasse le développement et le caractère d'une ou de plusieurs époques, dans leur manifestation complète.

Ainsi l'on voyait chez M. de Grandville tous les types de la fabrication céramique depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, à côté des médailles, des livres et objets de toute sorte relatifs aux périodes révolutionnaires de la France, véritables mines de renseignements, comme en témoignait la procession d'écrivains, d'artistes qui venaient y puiser sans relâche.

Un goût très-original avait du reste présidé, chez M. de Grandville, à l'arrangement de sa collection, l'une des plus décoratives de Paris par l'aspect de la disposition. Au milieu d'un immense atelier se dressaient de hautes et larges armoires, puis des vitrines plus basses et légères, des bahuts, des cabinets, qui formaient des ruelles, des retraits, des chapelles, tout un forum monumental.

La crête de ces vitrines était surmontée de grandes faïences qui la couronnaient magistralement. Des percées de lumière éclairaient tel coin, des ombres enveloppaient tel autre. Toutes les formes, toutes les colorations jaillissaient ou se perdaient dans cet ensemble, riche et mystérieux comme une composition de Rembrandt. Des lampes, des lustres, des bannières, pendaient du plafond et flottaient au-dessus de cette décoration. L'œil, jusqu'à la voûte, le long des murs, courait sur des milliers de plats, d'assiettes, de pièces céramiques diverses dont l'éclat rayonnait par-dessus de longues rangées de livres à reliure rouge qui leur faisaient un soubassement foncé sillonné de rayures d'or. Les sombres décors des vases antiques, la terre rouge des poteries frustes, les jaspures des terres vernissées, les reflets métalliques de la céramique orientale, les coins de médailles sévères et presque noirs, balançaient la note éclatante des faïences et des porcelaines. L'heure sonnait à un cadran de l'an VII ; les piques des fédérés s'élançaient d'un faisceau de sabres municipaux ou conventionnels dessinés par David ;

les insignes maçonniques déployaient plus loin leurs triangles mystiques, et le bonnet rouge avec sa couleur aveuglante semblait être le soleil de cette série. Les grands bénitiers, les saints et les saintes en draperie de faïence, les devants de poêle en forme de temples, les seaux à rafraîchir représentant des mîtres d'évêque faisaient la contre-partie. Tout cela ouvrait un vaste champ philosophique à la réflexion en montrant les innombrables fantaisies contradictoires que non-seulement le goût, mais aussi les opinions, les variations de l'esprit, enfantent au sein de l'art, allant marquer de leur sceau, et au moins de leur trace, jusqu'au dernier des ustensiles.

M. Blossard trouva M. de Grandville avec un marchand et un expest nommé M. Tuquet, personnage qu'on ne voyait jamais en d'autres états qu'une violente colère ou une vive gaieté. Il avait avant tout la spécialité des étoffes et passait la moitié de son temps à voyager, principalement en Italie, pays qui a été longtemps le grand réservoir des beaux tissus anciens.

Il était gai, ce jour-là, parce qu'il était depuis peu revenu de Naples avec un tapis portugais en soie brodé de personnages sous l'inspiration évidente des étoffes de Chine ou de l'Inde et qui remontait à l'époque de la splendeur coloniale du Portugal.

Il avait bien vendu son tapis à un peintre anglais.

— Mais, dit-il à M. Blossard, après lui avoir conté son affaire, quoique les tissus et surtout les tapisseries se vendent très-cher puisqu'on en voit

se vendre vingt, trente et même cent mille francs, selon leur grandeur, elles restent encore au-dessous du prix de revient primitif, au-dessous du prix qu'a coûté leur fabrication.

— Il y a une trentaine d'années à peine, le goût des tapisseries n'était pas encore né, ajouta M. de Grandville ; en province on les dédaignait, mais on avait conservé les traditions de *tenture* du moyen âge, où l'on décorait les rues de toiles peintes ou de tapisseries à l'occasion des grandes fêtes. Je me rappelle avoir vu tendre avec de superbes tapisseries les avenues des champs de foire et même des baraques. Il y a également trente ans à peine que l'intérêt des chercheurs s'est porté sur la faïence française.

M. de Grandville triait des médailles et les mettait de côté.

— Etes-vous fort dans l'art de falsifier les médailles, monsieur Blossard? s'écria Tuquet.

— Pas encore, dit le père de Pauline.

— Voici une occasion d'apprendre.

— Je commence un musée des types de toutes les espèces de falsifications, dit M. de Grandville.

— Tenez, reprit Tuquet en prenant une médaille entre ses doigts, allez-vous-en trouver un collectionneur naïf avec ceci...

— M. Régeant...

— M. Régeant, par exemple, et du diable s'il se doute que ceci a été confectionné au moyen de deux pièces anciennes, ayant l'une le *droit* seul, et l'au-

tre le *revers*, en bon état. On a scié ces deux pièces, on a collé le revers bien conservé de l'une contre le droit bien conservé de l'autre, et l'on a obtenu cette médaille rarissime de netteté... Si celle-là ne vous convient pas, nous prendrons celle-ci qui est simplement en plomb recouvert d'une feuille d'or... Comme les petites médailles antiques en or n'ont plus de son, je vous demande comment on ne serait pas trompé par ce vil plomb... Aimez-vous mieux un autre système... en voici une qui a été frappée sur un coin gravé par les faussaires italiens de la Renaissance; elle est si belle, d'ailleurs, qu'elle vaut presque autant qu'un original.

En préférez-vous une simplement surmoulée, puis coulée? Voyez, elle pèse moins que le modèle, la patine en est médiocre, elle est même boursouflée en quelques points... Ah! tenez, celle-ci défie mieux la critique; on y a substitué un revers à un autre; on l'a creusée, on y a inscrusté une portion neuve et on a dissimulé le joint dans le grènetis... Maintenant en voici une parfaitement antique, recouverte d'une patine ou sorte de vert-de-gris incontestable et si épaisse qu'on a pu changer au burin les traits du personnage représenté sur cette monnaie, sans enlever la patine. Or, ce simple changement de traits, ainsi que celui du revers, a suffi pour mettre les savants à l'envers, car il a produit soudain un roi grec de la Bactriane dont on n'avait jamais entendu parler auparavant! Il y a eu un

certain Becker de Spire qui s'est amusé à jouer parfois ce tour à messieurs les numismatistes... Et jugez quel coup ce pourrait être pour un homme tel, par exemple, que le baron de Sinesch-Axen qui a attendu pendant vingt ans la mort d'un médecin grec de Syrie pour pouvoir acheter une médaille d'un roi parthe que ce médecin ne voulait pas lui céder... Voulez-vous encore quelques détails sur cette question?...

— Non, dit M. Blossard, je l'étudierai plus tard. Je ne suis encore bien au courant que de celle des faux meubles : les bois qu'on fait pourrir pour les sculpter dans le vieux, ceux qu'on crible de trous pour faire croire qu'ils sont rongés des vers, les marqueteries et les incrustations sur bois blanc qui ne tiennent que durant six mois, et autres trucs...

— Tout le monde connaît cela! répondit Tuquet.

Cette conversation ne laissa pas de faire courir un léger frisson entre les épaules de M. Blossard, à la pensée de son coffret, dont il commençait à entr'ouvrir les enveloppes.

— Les pauvres collectionneurs! A combien d'avaries sont-ils exposés, continua Tuquet. M. de Grandville lui-même a voulu gratter un jour le dessous d'un flambeau en faïence d'Oiron ou de Henri II, et quand on a dit faïence de Henri II, on tombe à genoux! Il le grattait pour savoir en quoi c'était fait... et le flambeau s'est cassé entre ses

mains... emblème du progrès archéologique. On n'éteint plus le flambeau de la science, on le casse!... C'est encore lui qui a coupé en deux un cloisonné japonais sur porcelaine dont on ne possédait que trois exemplaires à Paris, toujours pour voir comment c'était fait. Les enfants n'agissent pas autrement avec les montres... Tuquet s'interrompit pour pousser subitement un formidable : Oh!

Le coffret venait en effet d'apparaître et lançait tous ses éclairs.

Les : diable! les : peste! les : Mais c'est très-beau! pétillèrent pendant un instant, puis M. Blossard posa la grande question :

— Eh bien, le croyez-vous du temps, celui-là?

— Ah! bah, s'écria Tuquet, cela vient d'Italie; à Naples et à Florence on vous en fabriquera tant que vous voudrez...

— Ou même en Allemagne, dit M. de Grandville.

— Mais enfin quelle est votre opinion? demanda M. Blossard.

— C'est une œuvre remarquable, mais je la crois moderne...

— Sur quoi vous fondez-vous? dit M. Blossard vivement.

— Sur l'aspect général. Au surplus, je ne me prononce pas... Est-elle ancienne? je n'en sais rien. Est-elle moderne? je le croirais, mais je ne l'affirme pas... En tout cas, c'est fort intéressant.

— Mais c'est archi-moderne, dit Tuquet, on a fourré du quatorzième siècle avec du seizième, c'est un barbare qui a composé ce décor...

— Voilà où je vous attendais, s'écria M. Blossard, c'est justement ce qui fait que M. Gallois et Charles le déclarent authentique.

— Ce sont de sérieuses autorités, dit M. de Grandville; quant à moi, je ne m'occupe pas spécialement des métaux. Mais voyez les Caquirol, voyez MM. Lovenos, Riot, Leurtelet, Varcbet, voyez M. Burtser, voyez M. Fortuit et M. Triple... Je reste absolument sur la réserve.

M. Blossard emporta son coffret en se disant : Puisqu'il ne s'y connaît pas, pourquoi donne-t-il son avis ?

Il courait chez Mme Caquirol.

On avait dans la maison Caquirol encore un autre système de collection, ce qu'on pourrait appeler le système *revivifiant*. Une pièce était meublée à la façon du moyen âge, c'était le département de M. Caquirol qui possédait de très-curieuses tapisseries, des cires coloriées, des ustensiles singuliers, sans compter toute une série d'instruments de musique classés dans un autre endroit. Une seconde pièce meublée dans le style Louis XVI composait le domaine de Mme Caquirol qui y réunissait tous ses accessoires de la parure féminine : éventails, gants, peignes, aumonières, ceintures, bonbonnières, etc.

Les Caquirol remirent du baume dans l'âme de M. Blossard.

— C'est adorable, c'est un objet de transition gothique-renaissance, dit M. Caquirol, une des plus belles choses que j'aie encore vues!

Son mari s'étant prononcé, Mme Caquirol renchérit :

— C'est merveilleux, quelle délicatesse, quel art! On organise une exposition rétrospective; il faut y envoyer votre coffret. Ce sera le *master piece*.

C'est tout ce qu'il y a de plus significatif comme œuvre de la transition entre le gothique et la Renaissance.

— C'est un ouvrage français, reprit M. Caquirol, et il y a là une affaire d'intérêt, de fierté patriotique... C'est une démonstration de plus en faveur de la supériorité de notre ancien art sur l'art italien.

M. Blossard se sentait grandir de dix coudées en se voyant investi d'une mission patriotique. Le coffret contenait même des révolutions dans ses flancs.

Le contentement en ôta l'appétit à M. Blossard, lorsque le brave homme revint dans son intérieur, épuisé de la fatigue que lui avait causée le transport, dans les divers escaliers des maisons visitées, de ce pesant chef-d'œuvre de l'art français au seizième siècle.

L'exposition rétrospective annoncée par Mme Caquirol eut lieu deux mois après, au Palais de l'Industrie.

VI

Un matin, Noémie et Pauline, escortées d'une bonne, suivaient la rue de Châteauroux où se trouvait le magasin de Brigaudy. C'était à ce marchand, qui était en relation d'affaires avec M. Régeant, que Noémie voulait acheter les antiquités mérovingiennes dont M. Blossard devait soi-disant faire présent à M. Régeant.

Les deux jeunes filles se trouvèrent face à face avec Charles Gallois, qui les arrêta.

— Par quel hasard, dit-il, ma chère fiancée erre-t-elle de si bonne heure avec Mlle Régeant?

— Nous allons faire des emplettes chez Brigaudy.

— N'allez donc pas dans cette caverne, reprit-il, il a assez trompé votre père, mademoiselle Noémie!

— Vraiment? dit-elle assez incrédule.

— Est-il indiscret de vous demander ce que vous comptiez acheter? ajouta Charles.

— Des antiquités mérovingiennes...

— Oh! je sais ce qu'il donne sous ce nom! N'allez pas chez Brigaudy...

Par un hasard assez singulier, le marchand passait au même moment derrière eux sur le trottoir,

et continua son chemin. Ils ne le remarquèrent pas.

Mais il avait entendu.

— Dites-moi ce que vous voulez, je vous l'aurai à beaucoup meilleur marché qu'il ne vous le ferait payer, et point faux comme chez lui... reprit Charles.

— C'est que nous sommes un peu pressées...

Il finit cependant par les décider à aller de sa part chez un autre marchand.

— Et votre père? demanda-t-il à Pauline, est-il toujours content de son coffret?

— Il en est enchanté. C'est le plus heureux homme de la terre. On le couvre de compliments. Les visites ne cessent pas. Seulement il ne veut plus acheter. Il dit que lorsqu'on possède une merveille, on se doit de ne plus acquérir que d'autres merveilles. Vous savez que M. de Schildnoth lui en a fait offrir vingt mille francs. M. Nadalewski et M. Burtser rôdent autour de nous. Mais mon père ne s'en dessaisirait pas pour quarante mille francs.

Et, s'adressant à Noémie, Pauline ajouta : Pourquoi n'es-tu pas venue avec M. Régeant voir notre chef-d'œuvre?

— Nous viendrons, j'amènerai papa, répondit Noémie qui ne se souciait point d'avouer que M. Régeant éprouvait une vive irritation des succès de M. Blossard et de l'importance à celui-ci value par le fameux coffret.

Charles serra la main à Pauline et salua Noémie, prenant congé des jeunes filles par ces mots :

— J'espère, mademoiselle, que vous remplirez bientôt vos fonctions de demoiselle d'honneur auprès de votre amie...

Elles rougirent, et Pauline s'écria joyeusement :

— Monsieur mon futur mari, nous avons toutes les deux encore un grand mois pour nous consoler de ce malheur...

Une heure après, Noémie et Pauline prenaient une voiture pour rentrer, chargées d'une collection mérovingienne des plus raisonnables, composée d'un *scramasax* ou sabre, d'un *umbo* ou bouclier, d'un *angon* ou javelot, de deux *fibules* ou agrafes, de trois plaques de ceinturon, de deux pots de bronze et d'un petit vase pointu en verre de la forme des lacrymatoires romains. Le tout payé la somme de cent cinquante francs, grâce à la recommandation de Charles.

On était alors en pleine effervescence du mouvement de l'exposition. Tous les collectionneurs s'agitaient en grand émoi. Chacun voulait la meilleure place et demandait les vitrines placées au centre des salles.

Celui-ci refusait d'abord d'envoyer ses principaux objets d'art, de peur qu'ils ne fussent détériorés. Cet autre exigeait qu'on exposât ses envois à côté de ceux des Schildnoth. Un troisième, au contraire, ne voulait point être le voisin de Burtser,

dont les magnificences l'auraient écrasé. Le comité d'organisation était sur les dents.

M. Blossard obtint facilement les honneurs d'une console spéciale placée sinon au centre même de la grande salle, du moins au milieu d'une des quatre subdivisions de cette pièce. M. Régeant, au contraire, eut bien de la peine à être admis à l'exposition. Les organisateurs rejetaient toutes les choses douteuses et sans valeur qu'il avait la prétention de faire recevoir comme objets de premier choix. On n'accueillit de lui que la série mérovingienne acquise par Noémie, et comme il croyait que ces bronzes étaient un cadeau de M. Blossard, un refus ne lui eût peut-être pas porté d'abord un coup plus douloureux que l'exception faite en faveur de l'umbo, du scramasax et du petit vase pointu en verre. Mais, quand il vit son nom imprimé sur une étiquette, puis sur le catalogue de l'exposition, M. Régeant se calma.

Cette exposition fut très-belle, mais peut-être remplie jusqu'à satiété de choses semblables qui se répétaient à l'infini. Les émaux de Limoges, par exemple, surabondaient; tout le monde avait des Léonard Limosin, des Pénicaud Ier, des Pénicaud II, des Courtoys, des Raymons, des Noualhiers, des Pape. Les cornes à boire en ivoire étaient pendues partout, et l'on aurait compté jusqu'à vingt-cinq cabarets en pâte tendre de Sèvres ayant appartenu à la Dubarry, de même que dix-sept tables à ouvrage, provenant de Trianon, montraient Marie-

Antoinette sous un aspect laborieux tout nouveau.

Sauf ces quelques défauts, l'enfilade des salles du Palais de l'Industrie offrait un coup d'œil splendide et déroulait devant l'esprit ébloui le tableau de l'industrie et de l'art humains depuis le commencement des siècles.

Là vraiment on était comme en face des cataractes de la fantaisie et du travail des races.

Les caprices mystiques, les flamboyantes colorations, les harmonies douces et profondes, la magie rêveuse et enivrée, qui se jouent dans l'œil noir des Persans ou des Hindous, dans l'œil bridé des Chinois et des Japonais, plongeaient dans la surprise les Occidentaux habitués à un art savant, philosophique, naturaliste et mathématique.

Le vieil art français montrait sa grâce et son ingénuité, hélas! aujourd'hui perdue, à côté de la riche ordonnance de l'art italien, de la sévérité et de la hardiesse des Allemands, de la réalité et de l'ébriété capricieuse des Flamands-Hollandais, peut-être les plus forts de tous.

La rigidité fantastique des anciens Egyptiens, les balbutiements étranges des peuplades d'Amérique étaient conviés au concert tout aussi bien que la grandeur et la pureté de l'art grec. On suivait, comme dans les innombrables variations d'un thème musical, ou comme dans les transformations et les liaisons des espèces, ce que le siége, l'armoire, la boîte, le vase, l'arme, l'outil, l'habit, l'ustensile de

table ou de cuisine, la lampe, l'écuelle, le harnais, la vitre, le loquet, sont devenus entre les mains des générations successives, ce qu'ils ont suggéré d'inventions, de formes, de jeux décoratifs, d'ingénieux embellissements.

On voyait l'homme prendre partout et toujours possession de la nature et la sceller de son cachet; l'esprit humain assaillir le bois, le métal, le cuir, s'emparer des dépouilles des trois règnes et les faire humains par un travail qui en effaçait l'origine, pour ainsi dire; créant une flore, une faune, une minéralisation à lui personnelles, à côté des choses et des êtres de la terre.

Spectacle prodigieusement curieux, et qui, pris de ce point de vue, répand un singulier intérêt sur les questions de procédés matériels, les mille moyens d'élaboration grâce auxquels la main, machine universelle, traduit et réalise, fixe dans le bronze, la porcelaine, le verre ou le fil tramé, l'originalité, le charme, la délicatesse des plus idéales conceptions, rend palpables les sentiments les plus fins, les plus fugitifs, réveille chez ceux qui regardent les œuvres une partie des pensées, des sensations de ceux qui les imaginèrent, et communique à tous quelques-unes des étincelles qui jaillissaient dans le cerveau des créateurs.

M. Macjard, le savant céramiste, exagérait même un peu trop cette manière de voir. Prenant M. de Grandville sous le bras, il essayait de lui décrire le *genre* siéges, la *famille* des fauteuils,

l'*espèce* à dais, l'espèce à dossier rond, l'espèce à dossier carré, les *variétés* à tissus de soie ou de laine, etc. M. de Grandville regimbait et n'admettait pas la famille *verte* ni la famille *rose* introduites par M. Macjard dans la classification des porcelaines de Chine, de même qu'il repoussait la famille des tire-bouchons et la famille des bassinoires qu'un autre archéologue s'efforçait de présenter dans le monde des collectionneurs.

Toutes les branches de l'art industriel figuraient à l'exposition, où parmi les objets les plus remarquables on distinguait de grandes pièces d'orfévrerie qui excitaient les regrets des amis de l'art français. En effet, Louis XIV et Louis XV ont fait fondre presque toute notre ancienne orfévrerie; nous n'avons guère conservé que quelques spécimens d'argenterie de la seconde moitié du dix-huitième siècle. Tout mal produit cependant un bien, et la prospérité de notre céramique vient des nécessités financières qui, contraignant le roi-soleil à changer ses surtouts en écus, le décidèrent « à se mettre en faïence », exemple qu'imita toute la cour.

Avec les orfévreries italienne, allemande, portugaise, espagnole, hollandaise, ce qui dominait était les meubles, depuis les cabinets en fer ciselé et damasquiné, en ébène incrusté de lapis, d'ivoire, de nacre et décoré de peintures, depuis les vastes armoires allemandes chargées de figurines en bois, en acier, en ivoire, en argent, jusqu'aux

frêles, fines et exquises petites tables que Riesener exécutait sous Louis XVI.

Là brillaient d'une splendeur incomparable les créations magnifiques de Boule, ce novateur de l'ébénisterie sous Louis XIV, par les formes, par l'application luxueuse des étains et des cuivres ciselés sur l'écaille et l'ébène; on y remarquait encore les incrustations de porcelaines imaginées par un de ses fils, les marqueteries complexes de toutes sortes de bois des îles exécutées par Cressent, avec des ciselures de Caffieri sous Louis XV, les lustres et les *bras* merveilleux de Gouthière exécutés sur des modèles de Boizot ou de Duplessis qui travaillaient aussi pour Sèvres, des flambeaux de Martincourt, qui fut néanmoins un des introducteurs du style un peu raide et géométrique par lequel se caractérisa l'art à la fin de Louis XVI, raideur qui s'exagéra sous le Directoire et sous l'Empire.

On y trouvait aussi les riches imitations des laques dites de Coromandel que Marie-Antoinette aimait à encourager.

Une armoire allemande magnifique, du dix-septième siècle, rappelait le fameux « cabinet de Poméranie », auquel travaillèrent vingt-cinq artistes, à savoir : trois peintres, un sculpteur, un peintre en émail, six orfévres, deux horlogers, un facteur d'orgues, un mécanicien, un modeleur en cire, un ébéniste, un graveur sur métal, un graveur en pierres fines, un tourneur, deux serruriers, un relieur et deux gaîniers.

Les porcelaines de Sèvres tenaient aussi un rang important. Les types charmants de la pâte tendre, qui fut la gloire de la manufacture sous Louis XV, dans ses trois avatars de Saint-Cloud, Vincennes et Sèvres, puis ceux de la pâte dure, qui fut trouvée ou révélée vers 1770; les pièces de la Dubarry, les décors de fleurs des Méraud, des Picaud et des Niquet; les oiseaux d'Armand et de Castel, les arabesques de Chalot et de Laroche, les paysages de Rosset et d'Evans, les personnages de Dodin, Caten, Asselin, Pithou; les figures en biscuit de Falconet, de Pajou, de Boizot, tout défilait devant les yeux heureux de se reposer sur le bleu de roi et le bleu céleste, le rose, le violet et le vert tendre qui égayaient vivement ces poteries délicates.

Une autre série très-curieuse consistait dans des plats et des bols de Chine exécutés en Asie d'après des dessins européens.

Les bronzes, également rapportés de Chine et du Japon par M. Cicciuschi, étaient toute une révélation.

Enfin les armures et les précieuses horlogeries de M. Burtser étincelaient en trophée central à travers l'ensemble de l'exposition, dont il serait impossible de décrire les détails sans faire un catalogue.

La foule se pressa au Palais de l'Industrie, dès l'ouverture. Là, apparurent de longues redingotes, d'étonnants chapeaux, des pantalons bizarres qu'on aurait pu exposer aussi à titre d'objets de curio-

sité, avec les singuliers collectionneurs qui les portaient. Ceux-là regardaient dédaigneusement de fringants rivaux, élégamment habillés, promenant par les salles des dames à robes traînantes, parées d'imitations d'anciens velours d'Utrecht, le corsage chargé d'armures de jais, les cheveux pendant en longues boucles, sous de petits chapeaux de ligueur penchés de côté et tout empanachés.

Les uns et les autres, du reste, conduisaient fort souvent des bandes de dames qu'ils dirigeaient galamment le long des vitrines, en les accablant d'interminables dissertations.

Bientôt, pour le monde spécial, s'ouvrirent trois débats: le débat du carrosse vénitien, le débat du coffret de M. Blossard, et le débat de la pétition à la comtesse d'Ourthès à propos du marteau de porte de son hôtel.

La question du coffret ne tarda pas à primer, puis à éteindre les autres. Mais au commencement, le carrosse vénitien peint par Tiepolo eut quelques ardents partisans et quelques adversaires acharnés. Qui pouvait, sans mystification, prétendaient ces derniers, parler de carrosses de Venise, une ville où l'on ne va que sur l'eau, en gondoles? Aussi l'affaire finit-elle bientôt par une plaisanterie facile. Quand les attardés demandèrent des nouvelles du carrosse vénitien, on leur répondit: Il est tombé dans l'eau!

L'idée de la pétition à la comtesse d'Ourthès avait été soulevée par un érudit qui trouvait regrettable qu'on eût mis pour marteau à la porte cochère de

l'hôtel de cette dame un antique de toute beauté évalué à trente mille francs et qui, par là, restait exposé aux injures du temps, aux tentatives des voleurs, et aux instincts destructeurs des gamins de la rue. Après de nombreuses chamailleries, l'idée n'eut aucune suite, et le coffret de M. Blossard resta seul le sujet des discussions.

Une véritable bataille s'engagea.

On s'arrêtait autour de la console qui supportait la précieuse boîte, on parlait fort, on criait, on attirait des rassemblements. Les Blossard, les Gallois et les Caquirol ne manquaient pas un jour de se tenir en vedette auprès du coffret. M. Caquirol, mais surtout Mme Caquirol, s'étaient déclarés les champions « de ce chef-d'œuvre de l'art français », mot stéréotypé sur leurs lèvres. Mme Caquirol faisait du prosélytisme. Un jour M. de Grandville parcourait avec un fanatique de l'art oriental une salle reculée de l'exposition, et ce fanatique était en train de lui dire :

— Quel éclat, quelle invention, quelle supériorité chez les Japonais et les Chinois!... Il faut cacher tout ce que l'Occident a produit. Comment lutter avec des gens pour qui l'art est un langage, un instinct, une habitude, un besoin. Moi qui vous parle, je débarquais il y a quelques années à Wampoa, et sur le quai je trouvais un homme qui vendait des œufs qu'il décorait devant vous, à l'instant, des plus gracieuses fantaisies. On avait un de ces œufs pour trois sous!...

En effet, comment lutter avec des gens qui gagnent cinq sous par jour, pour qui le temps ne compte pas et qui par conséquent travaillent en s'amusant et non pas en *peinant* comme nos ouvriers? L'équivalent de ce qu'on exécuterait chez nous en un mois, moyennant trois cents francs, prend là bas six mois, mais ne coûte que vingt-neuf francs.

— Allez donc lutter! dit M. de Grandville, qui se retourna vivement en sentant une main se poser sur son épaule.

C'étaient les Caquirol qui venaient le relancer.

— Eh bien, monsieur de Grandville, dit Mme Caquirol, vous ne voulez donc pas vous décider à être des nôtres, à prendre parti pour le coffret? Un homme aussi compétent que vous peut-il se refuser à l'évidence?

— Madame, je suis désolé de n'être pas de votre avis.

— Nous avons les Gallois avec nous, M. Lovenos, M. Bascaret, MM. Triple, Varchet, Mme Ficquenard, M. Fièvre.

— C'est vrai, madame, mais de l'autre côté nous ne sommes pas moins nombreux; nous avons M. Riot, M. Leurtelet, M. Fortuit, M. Drussomard, M. Terre-Neuve de Josas, M. Faucon de Creuxville, M. Marcel, M. Dupré-Berville.

— Et M. Régeant aussi, dit Mme Caquirol avec un sourire ironique. Vous finirez par être battus et humiliés, allez, le coffret est bien et dûment ancien.

— Il est moderne.

— Ancien!

— Moderne!

— Vous y mettez du parti pris!... Ah! voilà justement Lovenos!

— Appelons aussi Riot qui passe là-bas.

Et l'on recommença le combat, chaque parti se grossissant peu à peu de ses divers adhérents.

— Ces émaux, du quatorzième siècle... Ce n'est pas possible.

— Mais c'est la meilleure preuve, ce serait une alliance trop grossière pour un moderne... D'ailleurs l'exécution est si merveilleuse!... Schildnoth a offert vingt mille francs.

— On a pu refondre des fragments isolés et les rapprocher en une seule composition.

— Mais il n'y a que très-peu de fonte, presque tout est forgé... Qui pourrait se donner la peine à notre époque d'employer au moins un an à un pareil travail?

— Burtser n'a pas voulu faire d'offres.

— Parce qu'on s'acharne à déprécier cette admirable production.

— Le Louvre devrait acquérir une œuvre française aussi belle. C'est un devoir patriotique.

— Les conservateurs n'en admettent pas l'authenticité.

— Ils ne font jamais que des sottises.

M. Blossard en était venu à prendre en grippe ceux qui doutaient de son coffret et à les considé-

rer même comme des gens d'une honnêteté suspecte. Mais à part certains mouvements d'humeur ou d'indignation que lui causaient parfois les résistances, il était maintenant un des hommes les plus glorieux et les plus heureux de la terre. Une fête perpétuelle embellissait son existence.

Charles Gallois assistait à toutes ces joutes, disant peu de chose, faisant toujours plus assidûment sa cour à Pauline. La date du mariage n'était plus très-éloignée.

Le jeune homme, certes, ressentait de plus grandes jubilations encore que celles de M. Blossard. Mais dans les discussions il se bornait à affirmer froidement qu'il tenait pour le coffret, et il indiquait, de temps en temps, d'une manière péremptoire, tel ou tel trait de métier dans le travail, qui ne permettait pas le doute. Aussi, le côté Blossard prenait-il un peu l'avantage; quelques opposants s'étaient ralliés.

Charles fut néanmoins bien stupéfait un beau matin en lisant dans la *Chronique des Arts* un assez long article d'un collectionneur allemand nommé M. Mémin, fixé à Paris depuis de longues années, et auteur de divers ouvrages sur les beaux-arts.

M. Mémin affirmait que le coffret était l'œuvre d'un artiste contemporain, de Cologne, modeleur d'orfévrerie, qui s'appelait Kremser. Il le lui avait vu faire, de ses propres yeux, lui, M. Mémin. De là sortait un dithyrambe à la gloire de ce Krem-

ser qu'on laissait mourir de faim malgré son immense talent. « Oui, s'écriait l'auteur de l'article, pauvre Kremser, il est dix heures au moment où j'écris ces lignes, c'est-à-dire l'heure de ton déjeuner. Pas d'huîtres, n'est-ce pas? ni bifteck, ni côtelettes, ni vin de Bordeaux, ni fromage de Roquefort, ni pêches de Montreuil, ni demi-tasse de Moka. Un morceau de pain, des haricots assaisonnés avec de mauvaise huile et du vinaigre, et un verre de bière, voilà ton déjeuner! Pardieu! c'est un repas proportionné à la modeste somme que sans doute ton merveilleux coffret a mis dans ta poche trouée! »

Charles faillit d'abord se révolter, puis il eut un accès de fou rire.

— Allons, se dit-il, le coffret est peut-être de Kremser; cependant, je persiste à le croire d'un artiste de la Renaissance! Cette intervention de Kremser sera excellente pour achever de les dépister tous!

L'on vit en effet, intrigués par l'article Mémin, plusieurs amateurs faire le voyage de Cologne, puis en revenir avec des opinions toujours divisées. C'est de Kremser, disaient les uns; ce n'a jamais été de Kremser, disaient les autres.

Quant à M. Régeant, dans toute cette affaire, il n'avait pu décidément supporter le succès de M. Blossard, ni le bruit qui rendait celui-ci le lion de l'exposition.

Hélas, l'umbo, l'angon et le scramasax restaient

sans admirateurs et même sans contemplateurs dans leur recoin mélancolique, tandis que le coffret, ce maudit coffret, on en avait les oreilles rebattues! Deux personnes passaient-elles ensemble dans la salle où étaient placés les objets mérovingiens de M. Régeant, il était sûr de les entendre parler de la merveille de M. Blossard et de la question patriotique de l'achat par le Louvre. Excédé et obsédé, M. Régeant devint l'un des plus fougueux adversaires du coffret, et eut quelques aigres prises de bec avec M. Blossard.

Enveloppées dans cette atmosphère excitante des controverses, Noémie et Pauline ne purent s'empêcher de suivre et d'appuyer chacune son père.

Une après-midi, M. Régeant et d'autres amateurs entouraient le chef-d'œuvre, et le père de Noémie s'exprimait à très-haute voix :

— C'est hors de doute, M. Mémin l'a vu de ses yeux. C'est Kremser qui en est l'auteur. Alors comment qualifier le fait? Voyons, soyons de bonne foi. C'est une pure spéculation. J'irai même plus loin. C'est une tromperie. On paye un prix dérisoire à Kremser, et on espère gagner vingt ou trente mille francs. L'époque est décidément corrompue...

Noémie avait en vain essayé d'arrêter son père. Elle venait d'apercevoir derrière le cercle M. Blossard et Pauline avec les Gallois et les Caquirol. Charles donnait le bras à Mlle Blossard.

M. Blossard fendit le groupe et s'avança vers M. Régeant avec des yeux flamboyants :

— Voilà déjà plusieurs fois, monsieur, s'écria-t-il, que je vous entends déblatérer à propos de cette œuvre dont je suis le possesseur et qui a pris un caractère d'intérêt national. Je ne souffrirai plus ces attaques de la mauvaise foi...

— Je ne sais s'il vous convient de parler de mauvaise foi... riposta M. Régeant.

— Brisons là une fois pour toutes, monsieur, reprit M. Blossard qui trépignait, et abstenez-vous désormais d'observations qui touchent à la diffamation, et dont au besoin les tribunaux me feraient justice.

— Et moi, je prétends conserver ma liberté d'appréciation, dit M. Régeant tout pâle.

On remarqua que les deux jeunes filles ne faisaient point leurs efforts habituels pour apaiser leurs pères.

— D'ailleurs,. ajouta M. Blossard avec tout ce qu'il put mettre de dédain et de hauteur dans son accent et son air, l'intérêt national, je le répète, qui s'attache à mon coffret m'élève au-dessus de l'envie...

— Mais non de la spéculation, s'écria M. Régeant.

— Allez, allez, monsieur, au milieu de vos vieilles ferrailles; allez étudier, c'est par là que vous feriez mieux de commencer.

Noémie, pesant de toutes ses forces sur le bras de son père, parvint à l'emmener, et, le laissant parmi quelques personnes avec lesquelles il se remit à pérorer contre les viles spéculations de

sité, avec les singuliers collectionneurs qui les portaient. Ceux-là regardaient dédaigneusement de fringants rivaux, élégamment habillés, promenant par les salles des dames à robes traînantes, parées d'imitations d'anciens velours d'Utrecht, le corsage chargé d'armures de jais, les cheveux pendant en longues boucles, sous de petits chapeaux de ligueur penchés de côté et tout empanachés.

Les uns et les autres, du reste, conduisaient fort souvent des bandes de dames qu'ils dirigeaient galamment le long des vitrines, en les accablant d'interminables dissertations.

Bientôt, pour le monde spécial, s'ouvrirent trois débats: le débat du carrosse vénitien, le débat du coffret de M. Blossard, et le débat de la pétition à la comtesse d'Ourthès à propos du marteau de porte de son hôtel.

La question du coffret ne tarda pas à primer, puis à éteindre les autres. Mais au commencement, le carrosse vénitien peint par Tiepolo eut quelques ardents partisans et quelques adversaires acharnés. Qui pouvait, sans mystification, prétendaient ces derniers, parler de carrosses de Venise, une ville où l'on ne va que sur l'eau, en gondoles? Aussi l'affaire finit-elle bientôt par une plaisanterie facile. Quand les attardés demandèrent des nouvelles du carrosse vénitien, on leur répondit: Il est tombé dans l'eau!

L'idée de la pétition à la comtesse d'Ourthès avait été soulevée par un érudit qui trouvait regrettable qu'on eût mis pour marteau à la porte cochère de

l'hôtel de cette dame un antique de toute beauté évalué à trente mille francs et qui, par là, restait exposé aux injures du temps, aux tentatives des voleurs, et aux instincts destructeurs des gamins de la rue. Après de nombreuses chamailleries, l'idée n'eut aucune suite, et le coffret de M. Blossard resta seul le sujet des discussions.

Une véritable bataille s'engagea.

On s'arrêtait autour de la console qui supportait la précieuse boîte, on parlait fort, on criait, on attirait des rassemblements. Les Blossard, les Gallois et les Caquirol ne manquaient pas un jour de se tenir en vedette auprès du coffret. M. Caquirol, mais surtout Mme Caquirol, s'étaient déclarés les champions « de ce chef-d'œuvre de l'art français », mot stéréotypé sur leurs lèvres. Mme Caquirol faisait du prosélytisme. Un jour M. de Grandville parcourait avec un fanatique de l'art oriental une salle reculée de l'exposition, et ce fanatique était en train de lui dire :

— Quel éclat, quelle invention, quelle supériorité chez les Japonais et les Chinois!... Il faut cacher tout ce que l'Occident a produit. Comment lutter avec des gens pour qui l'art est un langage, un instinct, une habitude, un besoin. Moi qui vous parle, je débarquais il y a quelques années à Wampoa, et sur le quai je trouvais un homme qui vendait des œufs qu'il décorait devant vous, à l'instant, des plus gracieuses fantaisies. On avait un de ces œufs pour trois sous!...

sité, avec les singuliers collectionneurs qui les portaient. Ceux-là regardaient dédaigneusement de fringants rivaux, élégamment habillés, promenant par les salles des dames à robes traînantes, parées d'imitations d'anciens velours d'Utrecht, le corsage chargé d'armures de jais, les cheveux pendant en longues boucles, sous de petits chapeaux de ligueur penchés de côté et tout empanachés.

Les uns et les autres, du reste, conduisaient fort souvent des bandes de dames qu'ils dirigeaient galamment le long des vitrines, en les accablant d'interminables dissertations.

Bientôt, pour le monde spécial, s'ouvrirent trois débats: le débat du carrosse vénitien, le débat du coffret de M. Blossard, et le débat de la pétition à la comtesse d'Ourthès à propos du marteau de porte de son hôtel.

La question du coffret ne tarda pas à primer, puis à éteindre les autres. Mais au commencement, le carrosse vénitien peint par Tiepolo eut quelques ardents partisans et quelques adversaires acharnés. Qui pouvait, sans mystification, prétendaient ces derniers, parler de carrosses de Venise, une ville où l'on ne va que sur l'eau, en gondoles? Aussi l'affaire finit-elle bientôt par une plaisanterie facile. Quand les attardés demandèrent des nouvelles du carrosse vénitien, on leur répondit: Il est tombé dans l'eau!

L'idée de la pétition à la comtesse d'Ourthès avait été soulevée par un érudit qui trouvait regrettable qu'on eût mis pour marteau à la porte cochère de

l'hôtel de cette dame un antique de toute beauté évalué à trente mille francs et qui, par là, restait exposé aux injures du temps, aux tentatives des voleurs, et aux instincts destructeurs des gamins de la rue. Après de nombreuses chamailleries, l'idée n'eut aucune suite, et le coffret de M. Blossard resta seul le sujet des discussions.

Une véritable bataille s'engagea.

On s'arrêtait autour de la console qui supportait la précieuse boîte, on parlait fort, on criait, on attirait des rassemblements. Les Blossard, les Gallois et les Caquirol ne manquaient pas un jour de se tenir en vedette auprès du coffret. M. Caquirol, mais surtout Mme Caquirol, s'étaient déclarés les champions « de ce chef-d'œuvre de l'art français », mot stéréotypé sur leurs lèvres. Mme Caquirol faisait du prosélytisme. Un jour M. de Grandville parcourait avec un fanatique de l'art oriental une salle reculée de l'exposition, et ce fanatique était en train de lui dire :

— Quel éclat, quelle invention, quelle supériorité chez les Japonais et les Chinois!... Il faut cacher tout ce que l'Occident a produit. Comment lutter avec des gens pour qui l'art est un langage, un instinct, une habitude, un besoin. Moi qui vous parle, je débarquais il y a quelques années à Wampoa, et sur le quai je trouvais un homme qui vendait des œufs qu'il décorait devant vous, à l'instant, des plus gracieuses fantaisies. On avait un de ces œufs pour trois sous!...

En effet, comment lutter avec des gens qui gagnent cinq sous par jour, pour qui le temps ne compte pas et qui par conséquent travaillent en s'amusant et non pas en *peinant* comme nos ouvriers? L'équivalent de ce qu'on exécuterait chez nous en un mois, moyennant trois cents francs, prend là bas six mois, mais ne coûte que vingt-neuf francs.

— Allez donc lutter! dit M. de Grandville, qui se retourna vivement en sentant une main se poser sur son épaule.

C'étàient les Caquirol qui venaient le relancer.

— Eh bien, monsieur de Grandville, dit Mme Caquirol, vous ne voulez donc pas vous décider à être des nôtres, à prendre parti pour le coffret? Un homme aussi compétent que vous peut-il se refuser à l'évidence?

— Madame, je suis désolé de n'être pas de votre avis.

— Nous avons les Gallois avec nous, M. Lovenos, M. Bascaret, MM. Triple, Varchet, Mme Ficquenard, M. Fièvre.

— C'est vrai, madame, mais de l'autre côté nous ne sommes pas moins nombreux; nous avons M. Riot, M. Leurtelet, M. Fortuit, M. Drussomard, M. Terre-Neuve de Josas, M. Faucon de Creuxville, M. Marcel, M. Dupré-Berville.

— Et M. Régeant aussi, dit Mme Caquirol avec un sourire ironique. Vous finirez par être battus et humiliés, allez, le coffret est bien et dûment ancien.

— Il est moderne.

— Ancien!

— Moderne!

— Vous y mettez du parti pris!... Ah! voilà justement Lovenos!

— Appelons aussi Riot qui passe là-bas.

Et l'on recommença le combat, chaque parti se grossissant peu à peu de ses divers adhérents.

— Ces émaux, du quatorzième siècle... Ce n'est pas possible.

— Mais c'est la meilleure preuve, ce serait une alliance trop grossière pour un moderne... D'ailleurs l'exécution est si merveilleuse!... Schildnoth a offert vingt mille francs.

— On a pu refondre des fragments isolés et les rapprocher en une seule composition.

— Mais il n'y a que très-peu de fonte, presque tout est forgé... Qui pourrait se donner la peine à notre époque d'employer au moins un an à un pareil travail?

— Burtser n'a pas voulu faire d'offres.

— Parce qu'on s'acharne à déprécier cette admirable production.

— Le Louvre devrait acquérir une œuvre française aussi belle. C'est un devoir patriotique.

— Les conservateurs n'en admettent pas l'authenticité.

— Ils ne font jamais que des sottises.

M. Blossard en était venu à prendre en grippe ceux qui doutaient de son coffret et à les considé-

En effet, comment lutter avec des gens qui gagnent cinq sous par jour, pour qui le temps ne compte pas et qui par conséquent travaillent en s'amusant et non pas en *peinant* comme nos ouvriers? L'équivalent de ce qu'on exécuterait chez nous en un mois, moyennant trois cents francs, prend là bas six mois, mais ne coûte que vingt-neuf francs.

— Allez donc lutter! dit M. de Grandville, qui se retourna vivement en sentant une main se poser sur son épaule.

C'étàient les Caquirol qui venaient le relancer.

— Eh bien, monsieur de Grandville, dit Mme Caquirol, vous ne voulez donc pas vous décider à être des nôtres, à prendre parti pour le coffret? Un homme aussi compétent que vous peut-il se refuser à l'évidence?

— Madame, je suis désolé de n'être pas de votre avis.

— Nous avons les Gallois avec nous, M. Lovenos, M. Bascaret, MM. Triple, Varchet, Mme Ficquenard, M. Fièvre.

— C'est vrai, madame, mais de l'autre côté nous ne sommes pas moins nombreux; nous avons M. Riot, M. Leurtelet, M. Fortuit, M. Drussomard, M. Terre-Neuve de Josas, M. Faucon de Creuxville, M. Marcel, M. Dupré-Berville.

— Et M. Régeant aussi, dit Mme Caquirol avec un sourire ironique. Vous finirez par être battus et humiliés, allez, le coffret est bien et dûment ancien.

— Il est moderne.

— Ancien!

— Moderne!

— Vous y mettez du parti pris!... Ah! voilà justement Lovenos!

— Appelons aussi Riot qui passe là-bas.

Et l'on recommença le combat, chaque parti se grossissant peu à peu de ses divers adhérents.

— Ces émaux, du quatorzième siècle... Ce n'est pas possible.

— Mais c'est la meilleure preuve, ce serait une alliance trop grossière pour un moderne... D'ailleurs l'exécution est si merveilleuse!... Schildnoth a offert vingt mille francs.

— On a pu refondre des fragments isolés et les rapprocher en une seule composition.

— Mais il n'y a que très-peu de fonte, presque tout est forgé... Qui pourrait se donner la peine à notre époque d'employer au moins un an à un pareil travail?

— Burtser n'a pas voulu faire d'offres.

— Parce qu'on s'acharne à déprécier cette admirable production.

— Le Louvre devrait acquérir une œuvre française aussi belle. C'est un devoir patriotique.

— Les conservateurs n'en admettent pas l'authenticité.

— Ils ne font jamais que des sottises.

M. Blossard en était venu à prendre en grippe ceux qui doutaient de son coffret et à les considé-

rer même comme des gens d'une honnêteté suspecte. Mais à part certains mouvements d'humeur ou d'indignation que lui causaient parfois les résistances, il était maintenant un des hommes les plus glorieux et les plus heureux de la terre. Une fête perpétuelle embellissait son existence.

Charles Gallois assistait à toutes ces joutes, disant peu de chose, faisant toujours plus assidûment sa cour à Pauline. La date du mariage n'était plus très-éloignée.

Le jeune homme, certes, ressentait de plus grandes jubilations encore que celles de M. Blossard. Mais dans les discussions il se bornait à affirmer froidement qu'il tenait pour le coffret, et il indiquait, de temps en temps, d'une manière péremptoire, tel ou tel trait de métier dans le travail, qui ne permettait pas le doute. Aussi, le côté Blossard prenait-il un peu l'avantage; quelques opposants s'étaient ralliés.

Charles fut néanmoins bien stupéfait un beau matin en lisant dans la *Chronique des Arts* un assez long article d'un collectionneur allemand nommé M. Mémin, fixé à Paris depuis de longues années, et auteur de divers ouvrages sur les beaux-arts.

M. Mémin affirmait que le coffret était l'œuvre d'un artiste contemporain, de Cologne, modeleur d'orfévrerie, qui s'appelait Kremser. Il le lui avait vu faire, de ses propres yeux, lui, M. Mémin. De là sortait un dithyrambe à la gloire de ce Krem-

ser qu'on laissait mourir de faim malgré son immense talent. « Oui, s'écriait l'auteur de l'article, pauvre Kremser, il est dix heures au moment où j'écris ces lignes, c'est-à-dire l'heure de ton déjeuner. Pas d'huîtres, n'est-ce pas? ni bifteck, ni côtelettes, ni vin de Bordeaux, ni fromage de Roquefort, ni pêches de Montreuil, ni demi-tasse de Moka. Un morceau de pain, des haricots assaisonnés avec de mauvaise huile et du vinaigre, et un verre de bière, voilà ton déjeuner! Pardieu! c'est un repas proportionné à la modeste somme que sans doute ton merveilleux coffret a mis dans ta poche trouée! »

Charles faillit d'abord se révolter, puis il eut un accès de fou rire.

— Allons, se dit-il, le coffret est peut-être de Kremser; cependant, je persiste à le croire d'un artiste de la Renaissance! Cette intervention de Kremser sera excellente pour achever de les dépister tous!

L'on vit en effet, intrigués par l'article Mémin, plusieurs amateurs faire le voyage de Cologne, puis en revenir avec des opinions toujours divisées. C'est de Kremser, disaient les uns; ce n'a jamais été de Kremser, disaient les autres.

Quant à M. Régeant, dans toute cette affaire, il n'avait pu décidément supporter le succès de M. Blossard, ni le bruit qui rendait celui-ci le lion de l'exposition.

Hélas, l'umbo, l'angon et le scramasax restaient

rer même comme des gens d'une honnêteté suspecte. Mais à part certains mouvements d'humeur ou d'indignation que lui causaient parfois les résistances, il était maintenant un des hommes les plus glorieux et les plus heureux de la terre. Une fête perpétuelle embellissait son existence.

Charles Gallois assistait à toutes ces joutes, disant peu de chose, faisant toujours plus assidûment sa cour à Pauline. La date du mariage n'était plus très-éloignée.

Le jeune homme, certes, ressentait de plus grandes jubilations encore que celles de M. Blossard. Mais dans les discussions il se bornait à affirmer froidement qu'il tenait pour le coffret, et il indiquait, de temps en temps, d'une manière péremptoire, tel ou tel trait de métier dans le travail, qui ne permettait pas le doute. Aussi, le côté Blossard prenait-il un peu l'avantage; quelques opposants s'étaient ralliés.

Charles fut néanmoins bien stupéfait un beau matin en lisant dans la *Chronique des Arts* un assez long article d'un collectionneur allemand nommé M. Mémin, fixé à Paris depuis de longues années, et auteur de divers ouvrages sur les beaux-arts.

M. Mémin affirmait que le coffret était l'œuvre d'un artiste contemporain, de Cologne, modeleur d'orfévrerie, qui s'appelait Kremser. Il le lui avait vu faire, de ses propres yeux, lui, M. Mémin. De là sortait un dithyrambe à la gloire de ce Krem-

ser qu'on laissait mourir de faim malgré son immense talent. « Oui, s'écriait l'auteur de l'article, pauvre Kremser, il est dix heures au moment où j'écris ces lignes, c'est-à-dire l'heure de ton déjeuner. Pas d'huîtres, n'est-ce pas? ni bifteck, ni côtelettes, ni vin de Bordeaux, ni fromage de Roquefort, ni pêches de Montreuil, ni demi-tasse de Moka. Un morceau de pain, des haricots assaisonnés avec de mauvaise huile et du vinaigre, et un verre de bière, voilà ton déjeuner! Pardieu! c'est un repas proportionné à la modeste somme que sans doute ton merveilleux coffret a mis dans ta poche trouée! »

Charles faillit d'abord se révolter, puis il eut un accès de fou rire.

— Allons, se dit-il, le coffret est peut-être de Kremser; cependant, je persiste à le croire d'un artiste de la Renaissance! Cette intervention de Kremser sera excellente pour achever de les dépister tous!

L'on vit en effet, intrigués par l'article Mémin, plusieurs amateurs faire le voyage de Cologne, puis en revenir avec des opinions toujours divisées. C'est de Kremser, disaient les uns; ce n'a jamais été de Kremser, disaient les autres.

Quant à M. Régeant, dans toute cette affaire, il n'avait pu décidément supporter le succès de M. Blossard, ni le bruit qui rendait celui-ci le lion de l'exposition.

Hélas, l'umbo, l'angon et le scramasax restaient

UN ACCIDENT

I

Il pleuvait à verse, une après-midi; un ciel gris, sale et blafard semblait toucher les toits, tant les nuages étaient bas; les gouttes de pluie fourmillaient sur les pavés et les trottoirs, où le ciel se reflétait en larges luisants. On voyait des gens s'amasser sous les portes cochères pour attendre un répit de l'averse. Quelques personnes pressées passaient vite, de loin en loin, rasant les maisons, et courbées sous leurs parapluies ruisselants. Les rues restaient presque vides; les cochers faisaient courir leurs chevaux au grand trot et grimaçaient sous la pluie, dans leurs caoutchoucs brillants

comme de l'acier; les charretiers *se rentraient* au fond de leurs limousines.

Temps triste, qui oppresse et fait soupirer après l'arrivée de la nuit et des lumières!

Une femme assez âgée, un peu boiteuse, remontait la rude pente de la rue des Martyrs, pliée sous le poids d'un lourd paquet de linge. Sa robe, son fichu, son bonnet, littéralement transpercés par l'eau, dégouttaient. Plus loin, derrière elle, et d'un pas vif qui la rapprochait rapidement, marchait une jeune ouvrière, non moins mouillée. Il n'y avait guère d'autres passants qu'elles dans la rue.

La femme qui portait le paquet avec une peine évidente n'y tint plus, et, s'arrêtant sous une porte cochère fermée, elle laissa retomber, plutôt qu'elle ne le posa, son fardeau sur un des garde-roues en fonte, et elle se mit à respirer comme une personne épuisée.

La jeune ouvrière l'avait rejointe et, après une seconde d'hésitation, s'arrêta aussi et, se tournant vers elle, dit :

— Vous êtes fatiguée, madame. Voulez-vous que je vous aide à porter votre paquet jusqu'au haut de la rue?

La vieille femme la regarda avec une défiance qui ne dura pas. C'était une mignonne jeune fille, d'air vraiment simple et candide, avec sa figure douce et fine, qui donnait l'idée d'un petit oiseau, délicat et éveillé.

— C'est pesant, répondit la femme âgée avec un sourire reconnaissant; j'ai voulu me presser et c'est ce qui m'a fatiguée. Ce sont des effets que je viens de retirer de *chez ma tante;* j'ai peur que l'eau ne les abîme, et puis j'ai besoin de rentrer pour faire la soupe à mon fils.

Cette femme avait de son côté un air bon et engageant.

— Vous êtes bien obligeante, mademoiselle, ajouta-t-elle; on n'en trouve pas souvent comme vous.

— Eh bien! dit gaiement l'ouvrière, qui ressemblait à un gentil petit oiseau, en route! Vous vous reposerez un peu moins, mais vous ne perdrez pas de temps.

Elle passa son bras à travers les bouts noués du drap qui enveloppait les effets, et l'autre femme l'aida à se charger sur l'épaule. Puis elles firent quelques pas : la vieille tenant le côté des maisons; la jeune, le bord du trottoir.

— Au fait, dit celle-ci, vous allez probablement à Montmartre? Je puis bien grimper jusque-là, car la montée y est encore plus forte qu'ici.

Elle voulut donner un vif coup d'épaule au paquet pour le mettre d'aplomb, mais le pied lui tourna, elle glissa sur le coupant du trottoir et tomba.

La vieille femme jeta un grand cri d'effroi et de détresse. Un fiacre, lancé d'un train d'enfer sur la pente de la rue, arrivait, longeant le ruisseau; le

cocher eut beau tirer de toutes ses forces sur les rênes, il y eut un instant d'affreuse confusion. La voiture passa en oscillant; la jeune fille, le paquet, roulèrent sous les pieds des chevaux et les roues. Puis le cocher fouetta son attelage à outrance, et le fiacre fila avec une vitesse folle en bondissant sur le pavé.

En un clin d'œil vingt personnes surgirent comme par enchantement dans la rue, tout à l'heure si déserte. De dessous les portes cochères, des boutiques voisines, on était accouru en entendant ce grand cri.

La femme âgée s'était précipitée vers la jeune ouvrière évanouie, essayant de la relever. On vint à son aide aussitôt.

— Ah! mon Dieu, pauvre petite! mon Dieu, mon Dieu, pauvre enfant! s'écriait-elle. Et dire que c'est parce qu'elle voulait faire le bien que ce malheur lui est arrivé!

Elle pleura en accompagnant deux hommes qui portaient l'ouvrière dans la boutique d'un pharmacien, et ne songeant plus à ses effets, dont quelques-uns, le paquet ayant été en partie défait par les roues de la voiture, trempaient dans la boue.

— Madame! lui cria une femme, et les habits? il ne faut pas les laisser!

Le temps qu'elle revint sur ses pas, on les lui avait ramassés et remis. Elle pleurait toujours à chaudes larmes.

On la suivait, chacun demandant : Qu'est-ce que

c'est? qu'est-ce que c'est? et se pressant pour devancer le voisin. Les têtes se mêlaient les unes dans les autres.

La bonne femme donnait des explications tout en marchant vers la boutique du pharmacien, aux vitrines de laquelle les gens se collaient avidement, mais ne distinguant rien à cause de la buée dont la pluie les avait couvertes.

— Est-ce malheureux! disaient les femmes dans le groupe; voilà comment on est toujours récompensé! Elle est gentille, cette pauvre petite. Ces cochers, ça écrase le monde : on devrait bien les punir.

— C'est moi qui lui aurais appris à marcher au pas, à ce cocher-là, ajoutait un ouvrier survenu en dernier lieu, si j'avais su ça quand je l'ai rencontré là-bas qui détalait. Aussi, je m'en méfiais!

Tout cela se prononçait à moitié sous les parapluies de quelques-uns des passants arrêtés, à moitié en pleine pluie redoublante.

— Ah! mais il pleut trop tout de même, ça vous coule dans le dos! criaient de jeunes demoiselles de boutique, s'enfuyant à toutes jambes pour rentrer au comptoir, tandis qu'il se trouvait là quelque plaisant pour leur lancer un mot égrillard.

La femme âgée était entrée chez le pharmacien; l'ouvrière, étendue sur un fauteuil, revenait un peu à elle.

— Elle a le bras cassé, dit le pharmacien.

— Dieu! est-il possible? s'écria la vieille femme en élevant ses mains jointes, et à cause de moi!

— Il faut l'envoyer à l'hôpital, continua le pharmacien; tâchez de trouver une voiture, vous l'y conduirez. Est-ce que c'est votre fille?

— Mais non, je ne la connais pas, la pauvre bonne créature!

Et elle lui raconta l'événement.

Quoique les pharmaciens ne puissent guère se laisser entraîner à jouer un rôle charitable, car les occasions en seraient continuelles pour eux et les ruineraient en peu de mois, celui-ci fut très-touché.

— J'y songe, reprit-il; je vous ai dit de prendre une voiture; mais je crains que ni l'une ni l'autre vous n'ayez ce qu'il...

La vieille femme avait un peu rougi.

— Bon! bon! continua-t-il; et ouvrant la porte de son magasin, il dit à quelques gamins qui ne pouvaient se détacher de la devanture :

— Cherchez-moi donc un grand fiacre, vous autres!

Ils partirent comme une bande d'oiseaux. Le pharmacien ressera les compresses et les bandages qu'il avait mis au bras de la jeune fille, que la fièvre commençait à accabler.

— Souffrez-vous beaucoup? demanda la vieille femme à celle-ci en l'embrassant tendrement; mais l'ouvrière ne répondit que par un faible mouvement de sa tête engourdie.

Les bonnes dispositions du pharmacien enhardirent la vieille femme.

— Pourrais-je laisser mon paquet chez vous, monsieur? dit-elle; je le reprendrais en revenant de conduire la pauvre petite.

— Oui, oui, répondit-il avec bonté.

Le fiacre arriva, contenant trois gamins qui en avaient fait la conquête et qui sautèrent à terre comme des grenouilles, l'un après l'autre, tout fiers d'avoir servi à quelque chose. On transporta la blessée dans la voiture, sa nouvelle amie y monta à côté d'elle, et la voiture s'éloigna, suivie longtemps des yeux par les derniers curieux, qui enfin se dispersèrent.

A l'hôpital, on se trouva fort embarrassé pour l'enregistrement qui précède la réception des malades dans les salles. La petite ouvrière n'était pas en état de répondre et la vieille femme n'en savait pas le nom; mais elle se dédommagea en contant l'événement avec attendrissement et chaleur.

La pauvre jeune fille se réveilla donc, après un assoupissement fiévreux, dans le lit n° 18 de la salle Sainte-Thérèse. Les lampes pendues aux deux bouts du dortoir envoyaient de longues et faibles traînées de lumière sur le parquet ciré, miroir où, dans leur insomnie, les malades dessinent de beaux tableaux pleins de soleil, de prés verts, de festins, de promenades, pour le jour de la guérison. Les lits, enveloppés de grands rideaux blancs, s'alignaient dans une demi-ombre, tentes de la souffrance rangées comme celles d'un camp; des

plaintes sortaient de dessous ces rideaux, des respirations saccadées, des froissements de linge, des soupirs. De temps en temps glissait sans bruit une religieuse, dont l'âme est aussi un malade abrité sous les rideaux blancs de sa coiffe.

Le matin, la jeune fille put donner son nom et quelques autres renseignements. Elle s'appelait Julie Martin. Un interne, véritable géant, nommé Aubry, vint vérifier le pansement de la veille. La visite du docteur accompagné des élèves eut lieu. Mais ce fut dans un vague cauchemar que Julie vit passer toutes ces figures, qu'elle se sentit toucher le bras. Un chagrin sourd, le sentiment oppressant d'une irréparable catastrophe, écrasait son cerveau.

Quelques jours se passèrent encore; la fièvre s'apaisa, ses idées s'éclaircirent.

L'espèce de désespoir inspiré par la pensée de l'abandon dans l'hôpital, de sa jeunesse et de son avenir brisés d'un coup ainsi que son bras, faisait place peu à peu à la consolation. L'hôpital ne lui apparaissait plus comme un lieu affreux, désolé, lugubre réceptacle de la misère et de la douleur. Au contraire, elle s'y sentait comme appuyée, réchauffée; le courage y revenait à sa petite âme meurtrie, et d'abord épouvantée. Cette salle propre, les soins réguliers, le linge blanc, l'approche de la fille de service ou de la sœur, qui venaient de temps en temps avec un sourire et un mot encourageants, et, par dessus tout, le voisinage des autres malades, dont quelques-uns mieux por-

tants passaient entre les lits, faisaient un petit signe amical ou disaient quelques paroles, portaient au cœur le sentiment de la communauté des peines et des espérances. N'être pas seul dans un coin, entendre parler, voir vivre, remuer autour de soi, voilà ce qui réconforte et sauve l'homme jusque dans la plus triste situation. A l'hôpital, qui cause souvent tant d'horreur avant qu'on n'y soit, éclate cette solidarité où le plus anxieux retrouve la paix et la force. Chacun souffre moins, quand on est tous ensemble à souffrir.

Julie s'aperçut qu'on s'intéressait à elle. Le chirurgien, souvent brusque et absorbé dans ses calculs, adoucissait sa voix lorsqu'il arrivait auprès d'elle avec son cortége de jeunes gens, qui tous la regardaient d'un air doux, eux aussi, de sorte qu'elle n'éprouvait aucune honte, aucun embarras devant tant d'hommes réunis auprès de son lit, les yeux fixés sur elle. Elle s'étonnait de la légèreté avec laquelle leurs grandes mains maniaient son petit bras mince et endolori. Une fois, cependant, changeant l'appareil de place, on lui fit mal et elle jeta un cri.

— Oh! oh! dit le docteur Châteaubrun, nous sommes donc douillette? Je ne l'aurais pas cru.

— Je ne le ferai plus, dit-elle naïvement.

Il y eut un rire général et bienveillant.

— A la bonne heure, mademoiselle; il faut être sage, reprit le savant en lui donnant une petite tape sur la joue. Et, en s'en allant avec les élèves,

il reprit : — Ces petits êtres-là sont pleins de courage dans leur simplicité.

Il y a toujours quelques préférés dans les salles, les plus patients ou les plus gais. A la salle Sainte-Thérèse, Julie Martin était la préférée, ainsi qu'une vieille femme dont l'inaltérable sérénité faisait l'admiration de tout le personnel. L'un des deux internes, le géant Aubry, à la figure duquel ses cheveux énormes et ébouriffés donnaient l'aspect d'un de ces balais qu'on appelle tête-de-loup, ne manquait jamais, quand il était de service, de venir causer un peu avec la jeune fille, et il recommandait toujours à la fille de salle de ne pas négliger le n° 18. Aubry avait seul songé à faire prévenir le portier de la maison où demeurait Julie, afin qu'on sût ce qu'elle était devenue depuis sa disparition. Il lui prêta un livre à images pour la distraire.

L'accident était arrivé à Julie un lundi. Le dimanche qui suivit fut, comme le jeudi, grand jour de visites pour les malades. Vers midi, les parents et les amis commencèrent à arriver et à former de petites sociétés autour des lits. Sur les blanches couvertures, on ne voyait partout que des oranges et des paquets de biscuits. Un brouhaha presque joyeux de conversations remplissait la salle, animée par les allées et venues des familles. On voisinait de lit à lit entre visiteurs, se racontant les histoires, les cancans même, des blessés. On avait apporté la veille une femme que son mari

avait frappée d'un coup de hache. C'était le drame dont le récit circulait de bouche en bouche. L'affaire de Julie succédait ensuite, comme la plus intéressante. Des jalousies, des antipathies éclataient quelquefois à travers tout cela. Telle se plaignait qu'on traitât mieux qu'elle le n° 40, couché à son côté; telle autre trouvait insupportables la toux ou les gémissements du n° 25. Et puis, en revanche, on leur apportait les nouvelles du dehors, du monde actif où on espérait bientôt les voir rentrer. Mais quelle que pût être ici la part de l'égoïsme humain, un souffle de fraternité générale animait ces jours de visites. Ces gens ne se reverraient plus, n'importe! Autour du lit de souffrance, une parole cordiale, une poignée de main, un regard d'intérêt, s'étaient échangés, resserrant les pauvres gens entre eux, comme les animaux faibles qui se pressent les uns contre les autres pour avoir plus chaud ou pour subir le mal et le danger.

Ce dimanche pourtant, Julie commençait à éprouver un serrement de cœur. Presque partout, partout, il y avait du monde. Son lit seul restait abandonné, personne ne s'asseyait à son chevet. La sœur et la fille de service, occupées à répondre aux demandes et aux recommandations de toutes sortes, n'avaient pas un moment pour venir à elle. Le bon géant Aubry était sorti. L'amertume du délaissement montait peu à peu aux lèvres frémissantes de la jeune fille, qui luttait pour ne pas pleurer.

Mais les mots de numéro 18 furent prononcés au fond de la salle. Julie tendit l'oreille et son cœur battit; puis elle vit s'approcher de son côté, guidés par un geste indicatif de la fille de service, un homme et une femme qui lui semblèrent des personnes tout à fait étrangères. Ce ne fut que de très-près qu'elle reconnut, dans ses beaux atours du dimanche, la vieille femme au paquet. Un superbe jeune homme, à barbe noire, aux yeux noirs, à figure caractérisée, en casquette, mais tout de noir habillé, suivait celle-ci avec une sorte de timidité. L'éclat de deux belles oranges se détachait sur sa redingote.

— La voilà! la voilà! s'écria la vieille femme, qui couvrit de baisers mêlés de larmes les joues de Julie.

Et, mettant la main du jeune homme dans celle de la jeune fille, elle ajouta :

— C'est mon fils Félix, Félix Rousseau. Ah! il vous aime bien, sans vous connaître.

Le brave garçon était tout ému; les oranges roulèrent sur le lit.

« Mademoiselle, » voulut-il dire, et il pleura tout d'un coup, lui aussi, sans pouvoir continuer.

— Mais sommes-nous absurdes? dit Mme Rousseau; nous ne sommes pas venus pour apporter du chagrin à notre pauvre amie. Voyons, comment êtes-vous? Vous a-t-on bien soignée?

— Oh! oui, on est bien bon pour moi ici.

— Ah! et puis nous savons votre nom mainte-

nant, reprit Félix avec un air de grande joie; on nous l'a dit en bas, au bureau.

— Avez-vous besoin de dire quelque chose chez vous? demanda Mme Rousseau. Avez-vous des parents, des...

— Non, dit simplement Julie; il y a seulement des personnes de ma maison qui peut-être viendront me voir.

La visite se passa donc à se raconter qui on était, comment on gagnait sa vie, de part et d'autre. Julie avait perdu ses parents; elle ne connaissait que quelques ouvrières en lingerie comme elle, et quelques femmes, ses voisines, parmi lesquelles elle ne comptait en somme pas d'amitiés bien étroites.

Rousseau ne la quittait pas des yeux, les laissant parler seules presque tout le temps, sans s'en mêler. Il pela avec soin les oranges et les offrit à Julie, bien posées sur leur écorce. Elle voulut qu'ils partageassent avec elle. La sœur s'étant approchée, Mme Rousseau prit celle-ci à l'écart pour la consulter sur l'état du bras de Julie. Malheureusement la fracture avait eu lieu près du poignet, et l'on n'espérait pas que la jeune fille pût désormais se servir de sa main.

C'était un grand coup. Estropiée, que ferait la malheureuse ouvrière, qui ne vivait que par le travail de ses doigts? Les femmes sont admirables. Mme Rousseau revint à Julie avec un air heureux :

— Ce ne sera rien! Il paraît que ça va très-

bien pour vous. Vous serez bientôt guérie, et vous aurez vos deux petites mains aussi prestes qu'avant.

Julie regarda son bras enveloppé, avec une espèce de curiosité et de malice enfantines, et reprit :

— Allons, menotte, prenez patience; on vous désemmaillottera bientôt, petite sotte.

Rousseau arrangea avec soin le pied du lit, où les vêtements de la jeune fille formaient édredon. Sa mère lissa un peu les cheveux de Julie, et lui remit bien droit son bonnet de malade.

La jeune fille souriait, presque radieuse de ces soins tendres dont on l'enveloppait; elle ne regrettait plus d'avoir éprouvé son accident.

Puis l'heure du départ vint. Mme Rousseau embrassa avec une forte étreinte Julie Martin. Félix se tenait gauche et hésitant, regardant la jeune fille d'un air de sollicitation qu'elle comprit, car elle lui tendit gentiment sa joue, tout de suite, avant qu'il ne demandât la permission qu'il voulait demander, elle le voyait bien.

Comme elle dormit bien cette nuit-là! Son oreiller fut plus doux, il lui semblait qu'elle appuyait sa tête sur ces deux cœurs aimants et reconnaissants. Et sa petite tête, pâle et amaigrie, reprit presque bonne mine, comme par miracle, dès le lendemain.

— Elle est comme une petite fauvette enfoncée dans son nid, dit Aubry à la sœur en passant

dans la salle; voilà les beaux jours venus, je voudrais la voir sautiller dans le jardin le plus tôt possible.

Deux dimanches se succédèrent. On commença à parler de l'époque de la sortie avec Rousseau et sa mère. Il y eut un petit changement dans les manières de Félix. Au lieu d'embrasser Julie sur la joue en partant, il lui baisa le front avec une sorte de recueillement respectueux. Julie fut bien frappée aussi de la façon dont il lui dit, le second dimanche, pendant un instant où sa mère causait avec la fille de service : — Mademoiselle Julie, ce que vous avez fait pour la mère ne sera jamais oublié!

Il y eut de la profondeur dans son accent qui ne fut pas ordinaire.

Le quatrième dimanche, Julie avait un petit bouquet sur la table à côté de son lit. C'était Aubry qui le lui avait cueilli dans le jardin, le matin, avant de profiter de son jour de liberté.

— Les fauvettes ont besoin d'un peu de verdure et de fleurs, lui dit-il; en attendant que nous puissions vous laisser marcher, vous mettrez votre petit bec là dedans.

— Vous croyez que j'en mange! dit-elle en riant.

— Mais oui, mon petit oiseau, reprit-il. Puis il ajouta : Vous voyez que nous travaillons à vous donner la volée le plus vite possible, mais je serai tout ennuyé quand vous serez partie de la cage. Est-ce que je ne vous verrai plus après?

— Oh! si, vous avez été si bon. J'en parlerai à Mme Rousseau, cette dame qui vient me voir...

— Ah! oui! celle pour qui...

Et ses yeux restèrent fixés malgré lui sur cette main dont elle ne savait pas qu'elle ne se servirait plus. Il pensait à l'avenir pour Julie.

— Qu'est-ce que vous allez faire en sortant d'ici? demanda-t-il presque involontairement.

— Je travaillerai, dit-elle gaîment; il me tarde.

— Ah! oui, c'est vrai, répliqua-t-il, feignant d'admettre qu'elle devait compter sur une entière guérison.

Les fenêtres de la salle étaient ouvertes. Il faisait un beau soleil, dont les rayons égayaient les rideaux de quelques lits. On voyait le haut des arbres verdoyants du jardin.

— Vous allez à la campagne probablement, monsieur Aubry, par ce beau temps? dit Julie.

— Oui. Est-ce que vous auriez eu envie d'y venir... avec moi?

— Oh! je n'irais à la campagne qu'avec mon futur, en famille, ou bien toutes femmes ensemble, fit-elle d'un petit ton de reproche en souriant.

Aubry, qui était un honnête homme, rougit.

— Allons, mon enfant, reprit-il plus grave, prenez patience; nous vous tirerons d'affaire, et il partit assez vite en lui faisant un adieu de la tête.

II

Vers une heure, Rousseau et sa mère vinrent. Il apportait, lui aussi, un bouquet plus gros que celui d'Aubry : rien que des roses en épais boutons. La vue des premières fleurs parut le décontenancer un peu. Il était devancé dans ses attentions.

— C'est M. Aubry l'interne qui m'a donné celles-là.

— Ah! dit avec trouble le jeune ouvrier.

De sa main libre, Julie lui prit les roses et les mit dans le verre, où elles couvrirent à peu près entièrement le bouquet de l'interne. Elle regarda Rousseau fixement dans les yeux et elle dit avec une sorte de sévérité :

— Ceux qui sont bons pour moi, je ne dois pas leur faire de refus. Je les mets ensemble. Mais les fleurs qui sont au-dessus dans le verre sont aussi au-dessus dans mon idée.

Aussitôt la figure de Rousseau rayonna :

— Ah! mademoiselle Julie, s'écria-t-il, à la prochaine visite, nous vous parlerons, la mère et moi.

— Pourquoi pas aujourd'hui?

— Non! nous avons le temps. C'est pour un projet, à votre sortie...

— Quand elle pourra se lever, on lui en causera, dit Mme Rousseau.

Julie eut beau faire, ils ne voulurent pas s'expliquer davantage. Tous deux semblaient la regarder avec plus d'affection encore qu'auparavant. Elle-même trouvait bien doux de contempler ce beau garçon à l'air si dévoué.

Aubry soigna avec tant de sollicitude la jeune fille qu'elle put enfin se lever dans le courant de la semaine suivante. Le bras reprenait de la flexibilité et du jeu. La main seule restait roide, sans être néanmoins déformée.

L'interne s'était aperçu, le lundi, que le verre contenait deux bouquets.

— C'est un cadeau de mes amis du dimanche, dit Julie, lui voyant froncer un peu le sourcil.

Du bout des doigts, Aubry remania les fleurs de façon que les siennes fussent moins cachées. Elle le laissa faire, non sans avoir quelque malice dans le regard. Puis elle ajouta : Vous n'aimez donc pas les roses?

Alors l'interne, secouant sa grosse tête ébouriffée, parut se résoudre à un grand effort.

— Est-ce un brave garçon, ce jeune ouvrier? demanda-t-il.

— Je le crois, répondit Julie, devenant rouge à son tour.

— Tant mieux, murmura Aubry. Et il ne s'occupa plus que de l'appareil du bras brisé.

— Vous ne m'en voulez pas, monsieur Aubry?

demanda-t-elle sérieuse, au moment où, ayant fini, il s'en allait sans dire autre chose que : Ça va bien mieux décidément.

— Non! mon enfant; vous êtes dans le droit chemin.

Le cinquième dimanche, Julie se promenait à pas lents dans le jardin de l'hôpital, avec les extases délicieuses de la convalescence, où reste encore un certain étourdissement qui vous balance comme si l'on était sur un hamac. La robe et le bonnet de la maison, un peu grands pour elle, la rendaient intéressante et gentille à croquer. Les autres malades lui souriaient en se croisant avec elle dans les allées. On examinait les plates-bandes ensemble en se racontant les affaires de famille.

Mme Rousseau et Félix vinrent. C'était pour eux un vrai jour de fête que celui où l'on trouvait Julie en état de marcher, où Félix lui donnait le bras, la conduisant tout doucement à travers les allées, ravis tous deux par le ciel bleu, le soleil, la tiédeur de l'air.

Au bout d'un certain temps, Mme Rousseau donna un coup de coude à son fils et s'éloigna, les laissant ensemble.

Félix ne pouvait jamais voir Julie sans être ému, en songeant qu'elle était *là* pour avoir voulu venir en aide à sa mère.

Les pauvres gens sont profondément pénétrés par de telles pensées. Eux seuls connaissent bien le prix de l'aide et du secours dans les angoisses

de leur existence précaire; eux seuls savent vraiment ce que sont la pitié et la reconnaissance, de même qu'ils savent mieux que tout autre ce que sont les maux et les peines. Dans l'humble recoin de leurs cœurs, éclosent de temps en temps les plus belles fleurs dont puisse s'enorgueillir l'humanité.

Félix ne s'inquiétait pas, avec une fausse délicatesse de sens, de ce que Julie serait une *manchote*, ni de ce que des gens doués de cette délicatesse auraient trouvé que l'hôpital n'était pas un décor agréable pour encadrer l'affection et la tendresse. Il ne s'occupait que du courage, de la bonté, du malheur de la jeune fille, beautés morales plus pures qui *là* se trouvaient dans tout leur relief, et le saisissaient autant que le charme naïf et gentil de Julie.

D'abord, dans les premières phrases encore insignifiantes, le ton de Félix vibra plus qu'à l'ordinaire. Il était animé, agité; puis, deux ou trois fois, il ouvrit la bouche pour commencer une phrase et resta ensuite paralysé et gêné. Enfin :

— Vous allez bientôt sortir? Que ferez-vous après? demanda-t-il juste comme l'interne. La main ne va guère, ajouta-t-il.

La jeune fille regarda ses doigts immobiles, elle secoua la tête avec quelque tristesse.

— Elle ne veut pas revenir, cette paresseuse-là! dit-elle.

— Vous ne savez pas? reprit Rousseau... Mais il

s'arrêta tout court, tortilla sa barbe, et marmotta : Tant pis! J'aime mieux que ce soit la mère qui vous dise ça.

Il s'en alla brusquement et rejoignit Mme Rousseau. Julie les vit de loin faire de grands gestes, comme s'ils se chamaillaient. Mme Rousseau se dirigea pourtant vers la jeune fille.

— Ce grand benêt-là, dit-elle, il y a des moments où il n'a plus de langue... Ecoutez, Julie, nous voulions vous proposer de rester avec nous...

La jeune fille eut un tressaillement. Son cœur recevait un choc. Ne plus être seule dans la vie, dans la froide petite mansarde, pendant les longues heures de travail, avoir quelqu'un autour de soi sur qui répandre son affection! Une gaie chanson s'élevait dans son âme. Elle se voyait cousant près de la fenêtre, tandis que Mme Rousseau allait et venait, préparant le dîner, et que Rousseau rentrait joyeusement de l'usine. Oh! ce qu'elle désirait le plus au monde, une famille, des êtres aimants auxquels elle pût s'attacher!

— Mais je... ne..., balbutia-t-elle, ce sera... une gêne...

— Alors vous ne voulez pas? dit Mme Rousseau, qui sentait bien le contraire.

— Oh! si, répondit Julie avec sa naïveté si séduisante.

— Oui; mais voilà, ma petite fille, c'est qu'il faudrait épouser mon Félix, reprit d'un ton cares-

sant la mère, d'un ton qui passa comme du velours sur le sein de Julie.

— Est-ce que vous le trouvez vilain, mon garçon? continua Mme Rousseau.

— Oh! non, dit Julie en souriant et la figure pourpre.

Du coin de l'œil, elle apercevait Félix, qui marchait à grandes enjambées, pleines d'agitation.

— Voyons, reprit la mère, il ne faut pas faire des petites mines, ni des si et des car; il faut dire oui, tranquillement. D'ailleurs, vous n'êtes pas habituée à chercher votre aiguille dans une botte de foin...

Julie ne pouvait pas, avec son bras maintenu en écharpe, se jeter au cou de la mère de Félix. Elle présenta son visage à celle-ci :

— Voulez-vous m'embrasser, madame Rousseau? dit-elle.

La mère l'enveloppa dans ses bras :

— Alors nous pouvons faire signe au garçon? il se morfond là-bas.

— Oui, dit Julie, la tête cachée sur la poitrine de l'excellente femme.

Un grand signe fut fait à Rousseau qui accourut à pas gigantesques.

— Oh! comme il va vite! dit Julie toute riante.

— On vous présente enfin Mme Félix! s'écria la mère radieuse.

Le jeune homme, attendri, trop heureux, aima

mieux recouvrir le sentiment d'un peu de plaisanterie.

— Je suis le chien, dit-il; on m'appelle, il n'y a plus maintenant qu'à me dire de donner la patte... sans ça, je...

— Donnez la patte! répliqua Julie, non moins transportée de bonheur, et elle tendit sa main, où celle du jeune ouvrier vint se poser avec une douce et intense pression.

— A la vie, à la mort! ma bonne petite femme, prononça avec force Rousseau.

— A la vie, à la mort! répéta la petite voix sérieuse et palpitante de la jeune fille.

Ils sentaient bien qu'ils pouvaient compter l'un sur l'autre, et se soutiendraient mutuellement à travers les peines de la vie pauvre et laborieuse.

La mère Rousseau, qui ne se tenait pas de joie, parla de tout cela aux autres malades, à la fille de service, à la sœur, et ce fut un événement qui réjouit tout le monde que ce mariage conclu à la salle Sainte-Thérèse. Il semblait que l'affaire touchait personnellement et les malades de la salle et les préposés spéciaux, comme si tous formaient une grande famille. Aubry fut informé de la nouvelle; il se borna à dire à Julie, quand il reprit son jour de service : « Eh bien, petite fauvette, vous vous mariez avec votre jeune ami? Vous faites bien. »

Le surlendemain, il cueillit un énorme bouquet et le lui fit remettre par la sœur, qui n'hésita pas

à se charger de la commission, connaissant la délicatesse de l'interne. D'ailleurs, il lui recommanda de dire à Julie que le bouquet venait non-seulement de lui, mais d'elle et de la fille de service aussi, et qu'ils se réunissaient tous trois pour fêter ainsi la bonne nouvelle.

Quinze jours après, Julie sortait de l'hôpital. Une belle partie de campagne avec Rousseau et sa mère célébra sa sortie. Elle retourna d'abord dans son petit logis, en attendant que les bans fussent publiés. Mais, comme la main ne *revenait* toujours pas, les Rousseau ne voulurent pas laisser Julie seule, bien que ses voisins l'aidassent avec beaucoup de complaisance. Félix s'en vint avec un de ses camarades déménager le mobilier de Julie et le transporta chez sa mère, un de ces mobiliers comme on en voit tant empilés sur une méchante charrette à bras, aux jours du terme, chétive propriété, touchante expression de la peine et de la pauvreté : un lit, une table, un buffet de noyer, trois ou quatre chaises de paille, un poêle avec son tuyau, quelques boîtes et caisses sans couvercle, une cage d'oiseau, des paquets enveloppés dans un vieux rideau ou dans la couverture du lit. Chaque objet a été conquis en se courbant sur l'ouvrage, a été imposé par l'exigence de la stricte nécessité, aux dépens de la toilette, de la nourriture souvent. Chaque objet, d'un prix si misérable, a coûté bien cher, car il représente bien des privations.

Combien de filles, d'enfants courageuses comme Julie Martin, blémissent au travail et restent sages, sans bégueulerie et sans savoir qu'elles pourraient en tirer vanité, gaiement résignées à la robe d'indienne, au petit bonnet de linge ou au petit chapeau de paille noire qui va l'hiver comme l'été; combien de ces jeunes ouvrières qu'on rencontre le soir par bandes de trois ou quatre, trottant de toutes leurs forces pour regagner leur souper de cinq ou six sous, riant d'un propos un peu vert sans s'en fâcher, mais continuant à filer leur chemin; combien sont méritantes et font de bonnes femmes ordonnées, patientes, économes, qui élèveront à leur tour une génération pareille à elles!

En attendant le mariage, Julie fut installée chez les Rousseau. Ceux-ci occupaient un logement commode, en ce qu'il se composait de deux chambres séparées sur le même carré. Elle se mit avec la mère d'un côté, et Félix de l'autre. Après le mariage, naturellement cette installation fut changée. Après le mariage aussi, Rousseau et sa femme allèrent remercier de ses bons soins l'interne Aubry, que leur visite toucha beaucoup.

Le brave et dévoué Rousseau fit donc vivre de son travail la boîteuse et la manchote, sa mère et sa femme, qui à elles deux, disait-il plus tard en plaisantant, faisaient à peine une personne entière. Elles ne pouvaient guère s'occuper que du ménage, mais elles lui entretinrent l'intérieur le plus propre, le mieux ordonné, qu'on pût voir; et,

bien qu'il ne rapportât pas l'un dans l'autre plus de 1,400 fr. par an à la maison, il trouvait toujours son litre pour le souper, et ses habits du dimanche ne se râpaient pas; il avait aussi des cottes de rechange, et même une veste bleue suivait l'autre tous les six mois. Avant que ses souliers ne prissent l'eau, la nouvelle paire l'attendait, et ainsi pour tout.

Ces trois êtres passaient leur vie à rire, à travailler plus que des nègres et à s'adorer, oiseaux sur la branche, à la merci d'un accident, de la maladie, d'une crise commerciale, eux et tant d'autres.

TABLE

Les six barons de Septfontaines. 1

Gabrielle de Galardy. 119

Bric-à-Brac. 261

Un Accident 371

PARIS — IMPRIMERIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE — 9994

34